



Centre d'Étude
et de Recherche
sur la Philanthropie

Glaneurs dans les villes

Étude monographique

Janvier 2010

*Chris Olivier - CerPhi - Directrice Associée- chris.olivier@cerphi.org
Chantal Nicolai - CerPhi
Hadrien Riffaut - CerPhi – CERLIS Université Paris Descartes*

SOMMAIRE	
Présentation de l'étude	4
RAPPEL DU CONTEXTE ET DE LA METHODOLOGIE	4
I. LE CONTEXTE	4
II LA DEMANDE	4
III LE PERIMETRE DE L'ETUDE	6
LA REALISATION DU TERRAIN	7
I LA PRISE DE CONTACT ET LE RECRUTEMENT	7
I.1 Un recrutement localisé et centrifuge	7
I.2 Les limites du recrutement sur site	8
I.3 La piste des associations	9
I.4 Un protocole exigeant pour les personnes interviewées	10
I.5 Les niveaux et registres de motivation à l'enquête	10
II. LE PROTOCOLE, SON DEROULEMENT	12
II.1 Le protocole envisagé	12
II.2 Le déroulement effectif	12
II.3 Les trois phases de rencontre	13
LE CORPUS.	17
I TABLEAU SYNOPTIQUE	17
II COMMENTAIRE SUR LA CONSTITUTION DU CORPUS	18
II.1 Caractéristiques et situation des interviewés	18
II.2 Les modifications en cours d'enquête	19
II.3 Relations entre situation des personnes et modes d'approvisionnement	20
III LES GRANDS ABSENTS DE L'ECHANTILLON, PRESENTS SUR LES SITES	21
III.1 Les populations concernées	21
III.2 Le cas particulier des personnes âgées	21
Analyse	25
L'ANALYSE, SES CATEGORIES, SES PERSPECTIVES	25
I CLE D'ORGANISATION DU CORPUS : LA PART EFFECTIVE DU GLANAGE DANS L'APPROVISIONNEMENT ET L'ALIMENTATION	25
II LES TROIS PERSPECTIVES DE L'ANALYSE	26
PREMIERE PARTIE : LES GLANEURS	27
I LE GLANAGE DE « SUBSTITUTION »	29
I.1 Les jeunes : le glanage, résistance à la mauvaise alimentation et apprentissage de l'autonomie	30
I.2 Les 40/50 ans, éloignés de l'emploi : la ré affiliation sociale par le glanage	39
I.3 Les anciens de la rue : le glanage ritualisé et la convivialité choisie	47
I.4 Les propriétaires sans revenus : le glanage d'économie par anticipation	57
I.5 BILAN : le glanage de « substitution », son efficacité en terme d'alimentation et ses principales fonctions	63
II LE GLANAGE DE « COMPLEMENT »	64
II.1 Les chargées de famille : du glanage palliatif au glanage cumulatif	64
II.2 Les femmes seules et sans enfant : du glanage marqueur de l'échec au glanage comme mode de résistance	74
II.3 BILAN : Le glanage de « complément » et ses principales fonctions	78

III LE GLANAGE D' « APPOINT »	80
III.1 Les jeunes résidents de la rue : le glanage en dernier recours	80
III.2 Les 30/40, travailleurs précaires, intermittents : le glanage empêché	85
III.3 Les affaibli(e)s : le glanage impossible et la perte d'autonomie	88
III.4 BILAN : le glanage d' « appoint » et les limites de son efficacité en terme d'alimentation.	94
DEUXIEME PARTIE : LES TERRITOIRES	96
I CHOIX DES SITES ET VALEUR DE LA RESSOURCE	96
I.1 On glane dans le circuit que l'on fréquente pour ses achats	96
I.2 Niveaux de gamme des sites investis par les différents glaneurs	97
I.3 Glaner ou non dans son propre quartier	99
II LES CONDITIONS DEGLANAGE SELON LES LIEUX	100
II.1 Quelques évolutions constatées depuis 2008	100
II.2 Le point de vue des glaneurs sur l'évolution de sites et de leur fréquentation	102
II.3 Les relations aux interfaces	103
III LE LIEN SOCIAL ENTRE GLANEURS AU TRAVERS DU GLANAGE	107
III.1 Les formes de sociabilité entre glaneurs	107
III.2 Territoires et modes de régulation	113
III.3 Mixité sociale du glanage et enjeux de société	117
TROISIEME PARTIE : LE TEMPS	119
I LES SAISONS ET LE GLANAGE	119
I.1 Disponibilité de la ressource et conditions de glanage selon les saisons	119
I.2 Incidence sur l'approvisionnement et l'alimentation	120
II. LES AGES DU GLANAGE ET L'ALIMENTATION CORRESPONDANTE	121
II.1 Découverte du glanage et alimentation de compensation	121
II.2 Rationalisation de l'approche et modération de la consommation	124
II.3 L'usure et le désenchantement	126
III AU BILAN : SORTIR DU GLANAGE : COMMENT ET POURQUOI	130
Synthèse de l'étude	132

PRESENTATION DE L'ETUDE

RAPPEL DU CONTEXTE ET DE LA METHODOLOGIE

I. LE CONTEXTE

L'étude qualitative exploratoire sur les glaneurs, dont le terrain a été réalisé en Octobre 2008, a mis en évidence :

- La **diversité** des sites de glanage, des profils et des pratiques des glaneurs alimentaires.
- Le fait que cette pratique n'a pas le même sens pour tous les glaneurs, qui ne la vivent pas de façon homogène.
- Les **inégalités** des glaneurs devant cette pratique, en raison d'une part de son caractère contraignant et aléatoire, et d'autre part des compétences et des capacités qu'elle requiert : la **vulnérabilité** des glaneurs augmente avec l'âge, l'isolement, les troubles psychologiques, l'épuisement. Elle est d'autant plus forte que le glaneur est dépendant de la ressource que lui fournit sa pratique pour son alimentation (s'il ne dispose pas d'une alternative évidente au glanage, dans le cas où celui-ci n'est plus praticable dans les conditions dont il a l'habitude, ou s'il produit moins de résultats).
- Une **efficacité du glanage** (en soi et vs l'aide alimentaire selon une partie d'entre eux), qui aide réellement ces personnes à se nourrir et à maintenir leur autonomie ainsi qu'une image d'eux-mêmes acceptable à leurs yeux.
- Un **risque de raréfaction** de la ressource (sous l'effet conjugué de l'augmentation du nombre de glaneurs, du renforcement de la réglementation, induisant de possibles fermetures de sites et un durcissement des pratiques des commerçants). Cette raréfaction fragiliserait davantage les glaneurs les plus vulnérables et l'équilibre du système qu'ils parviennent aujourd'hui à mettre en place dans les espaces qui leur sont encore laissés.

II. LA DEMANDE

À l'issue de cette étude, le Haut Commissariat aux Solidarités Actives contre la Pauvreté a souhaité **une poursuite et un approfondissement de l'investigation, dont l'objectif global serait de compléter la connaissance du phénomène et d'aider à définir les actions à mettre en place** pour répondre aux besoins de ces personnes et éviter une dégradation de leur situation.

Cet approfondissement supposait un développement de l'enquête dans deux directions : en élargissant l'échantillon initial, en étendant l'investigation dans le temps et en multipliant les rencontres avec chaque interlocuteur.

II.1 L'élargissement de l'échantillon

Il s'agissait de donner une plus grande part que lors de la phase exploratoire dans l'échantillon aux **retraités** ; aux personnes **chargées de famille** et notamment les mères ; aux **étrangers**.

Ces publics avaient été peu représentés lors de la première étude la première étude, pour différentes raisons :

- Les **retraités et les étrangers** représentaient selon nos observations une part significative des glaneurs mais ils ont été difficiles à aborder à cause d'un vécu honteux de cette pratique (pour les retraités) ou à cause des réticences suscitées par la situation d'enquête (pour les étrangers, surtout dans le cadre d'une prise de contact in situ, hors d'un cadre susceptible de rassurer sur l'identité et les intentions des enquêteurs).
- Pour les **chargés de famille**, les difficultés de la prise de contact étaient d'un autre ordre : cette population était moins « visible » lors de nos observations, plus difficile à identifier (sans la présence probatoire d'enfant) ; et parmi les glaneuses contactées en âge d'être chargées de famille, pratiquement aucune ne l'était, de fait.

Pour ces populations, on a fait l'hypothèse que disposer d'un temps de terrain plus long favoriserait la rencontre et permettrait de créer les conditions d'une meilleure acceptation de l'engagement dans l'étude.

Il a été convenu de ne pas inclure dans l'échantillon, parce que leur pratique relève d'une logique qui les rend moins dépendantes du glanage, les personnes pour qui le glanage est essentiellement un mode de contestation active des fondements de la société d'hyper-consommation, qui glanent « par conviction » avant tout.

II.2 L'approfondissement dans la durée et la réalisation de monographies.

Il s'agissait de mieux connaître :

- L'inscription du glanage dans les trajectoires et le contexte de vie des glaneurs ; son articulation avec les autres dimensions (activités, conditions de vie, environnement familial, social...) ; son apport dans l'alimentation relativement aux autres sources d'approvisionnement (achats, aides alimentaires diverses, échanges de services...)
- L'évolution des pratiques, motivations, besoins des glaneurs et l'influence de différents critères : ancienneté de la pratique ; saison¹ ; évolution de la situation générale de la personne le cas échéant, de son rapport aux aides, d'évènements conjoncturels ; évolution du contexte (réglementation, attitude des commerçants, fréquentation des sites)...

La durée de cinq mois sur laquelle allait se dérouler l'étude ne permettrait de constater qu'à la marge les évolutions du contexte réglementaire et social ou de la situation de fond des individus.

En revanche l'approfondissement de la trajectoire des glaneurs avant et depuis leur entrée dans cette activité, ainsi que la succession de plusieurs rencontres sur la période permettraient de décrire l'évolution des glaneurs, de l'articuler avec leurs

¹ Les produits glanés étant fortement soumis à la saisonnalité en termes de nature et de quantité disponible ; l'accès aux différents lieux pouvant être compromis par les conditions climatiques, les vacances ; l'aide alimentaire disparaissant pratiquement durant l'été...

pratiques et les lieux de glanage, de constater des évolutions sur ces lieux et de saisir l'influence des différentes saisons (été et automne) sur le glanage.

III. LE PERIMETRE DE L'ETUDE.

Il a été convenu de réaliser 20 monographies individuelles de glaneurs, réparties entre juillet et novembre 2009.

L'échantillon théorique visé était constitué comme suit :

	Résidents de la rue	Personnes ayant un logement	
Jeunes (moins de 26 ans)	2	3	5
Agés intermédiaires	2 à 4	6 à 8 (dont mères isolées)	10
Retraités	-	5	5
	4 à 6	14 à 16	20
	Et parmi eux, 5 à 7 étrangers, selon les possibilités		

Il a été décidé que l'enquête serait **réalisée exclusivement sur Paris**, en conservant la même équipe d'intervenants¹ que lors de l'étude exploratoire. Certes Paris constitue en soi un contexte particulier (en termes de caractéristiques de la population, ainsi que d'abondance et de diversité des sites de glanage possible comme des dispositifs d'aide).

Mais dans le cadre d'une étude qualitative portant sur un échantillon limité, travailler sur une autre région n'aurait pas permis d'approcher vraiment une représentativité plus « nationale » et risquait au contraire de diluer les enseignements, de les rendre parcellaires ; cela aurait en outre occasionné des problèmes de faisabilité compte tenu du protocole impliquant la répétition des rencontres.

¹ En l'occurrence deux femmes et de deux hommes, dont les âges s'échelonnent entre moins de trente ans et autour de cinquante ans : en face de la diversité des glaneurs, il est important de produire une équipe elle aussi diversifiée, afin d'équilibrer et de contrôler au mieux les effets « d'affinités spontanées » - attraction ou distanciation- entre glaneurs et intervenants.

I LA PRISE DE CONTACT ET LE RECRUTEMENT.

I.1 Un recrutement localisé et centrifuge.

Comme pour l'étude exploratoire, nous avons privilégié le recrutement in situ. En retournant sur les sites parisiens déjà explorés, nous avons pu capitaliser sur nos acquis en termes de connaissance des lieux, des horaires propices au glanage et à la rencontre avec les glaneurs, et parfois sur le relationnel créé lors du terrain 2008. Ainsi, certaines personnes interviewées lors de la précédente étude ont été à nouveau contactées et retenues pour la réalisation des monographies. Elles optimisent le suivi des évolutions dans le temps : à la fois de leur propre évolution depuis l'automne dernier, et de leur(s) site(s) de glanage, dont elles portent la « mémoire » sur une plus longue période que les cinq mois effectifs du terrain. Deux d'entre elles, non retrouvées sur les sites qu'elles fréquentaient en 2008, ont été contactées par téléphone ou par courrier.

À partir des sites connus et des glaneurs (anciens ou nouveaux) que nous y avons rencontrés, nous avons élargi le champ du recrutement à d'autres lieux, sur lesquels nous avons été introduits par nos interlocuteurs et parfois présentés par eux à d'autres glaneurs : au final, **six marchés** et les **poubelles** de commerces (supermarchés et boulangeries) d'une **douzaine de rues commerçantes** dans différents quartiers¹.

Ce type d'approche « par informateur », de recrutement « par cooptation » est d'un apport indéniable même s'il n'est pas exempt d'inconvénients : les biais qu'il génère sont porteurs d'enseignements dès lors qu'on les décèle et qu'on s'applique à les gérer.

Notons parmi les apports :

- un accès facilité à des personnes spontanément réticentes à notre approche, ou peu visibles, moins présentes sur les lieux que les « habitués » ;
- des informations sur la population de glaneurs fréquentant chaque site. Ces informations mettent en perspective ce qu'on observe lors de visites ponctuelles et ce qui se passe de manière plus globale, plus étalée dans le temps, dont notre informateur se fait le témoin ;
- une implication forte, dans l'étude, de notre interlocuteur-intermédiaire. La posture valorisante d'informateur et de médiateur a permis à certains d'équilibrer la relation (les assignations de places) avec nous, voire de s'emparer de l'étude pour élaborer leur propre relation au glanage, à la stigmatisation sociale qui l'accompagne.

Pour les biais à prendre en considération, nous retenons surtout :

- ceux liés à la personnalité de « l'informateur », à ce qu'il a envie ou besoin, lui-même, de mettre en évidence dans le phénomène du glanage et dans les caractéristiques de la population concernée ;
- ceux liés aux phénomènes de territoire et de groupe, à la complexité des relations entre glaneurs (souvent hétérogènes sur un même site) : la nécessaire réassurance

¹ Nous ne listerons pas les sites concernés, l'expérience ayant montré que toute « publicité » sur un site comportait des risques pour les glaneurs, pour la préservation de leur anonymat et au niveau des conditions -voire de la possibilité- du glanage.

sur la confidentialité de ce que nos interlocuteurs nous livrent - et qu'ils ne disent pas aux autres glaneurs ; l'empêchement -ou le retardement- de la rencontre avec certains glaneurs par la familiarité avec d'autres.

Ainsi, nous n'avons pu entrer en contact :

- ni avec certains glaneurs manifestement soucieux de se démarquer du « monde des poubelles » représenté à leurs yeux par nos interlocuteurs privilégiés ;
- ni avec les glaneurs « mal vus » et rejetés des sites par nos interlocuteurs, pour autant qu'ils le peuvent : les « mauvais glaneurs », en l'occurrence des personnes réalisant une récupération plus abondante que les autres, sans souci de partage, présentant quelques signes de « richesse » (vêtements ou accessoires de marque, vélo en bon état et bien équipé ...), soupçonnées de faire commerce de leur glanage, ou considérées comme illégitimes parce que glanant pour s'enrichir en ne dépensant pas leur argent, et non par besoin ;
- ni avec les glaneurs opérant dans les conditions les plus concurrentielles et conflictuelles (notamment autour des bennes des marchés).

I.2 . Les limites du recrutement sur site.

Notre familiarité avec les sites, les introductions dont nous avons pu bénéficier et le temps long de l'étude n'ont pas permis de résoudre les difficultés de recrutement pour certains profils de glaneurs. Ces difficultés étaient même aggravées dans certains cas par le caractère beaucoup plus engageant du protocole d'étude choisi pour cette phase.

Les personnes âgées

On constate toujours leur présence en nombre sur les lieux de glanage (les marchés surtout), mais on se heurte à davantage de refus¹ qu'en 2008.

Pour certains, il s'agit d'un refus de tout contact, se manifestant par des comportements d'évitement physique : tête et corps qui se détournent, geste de la main qui signifie le non et la volonté de préserver la distance...

D'autres acceptent le contact, les échanges verbaux informels, mais refusent de parler de leur glanage de manière approfondie.

D'autres encore acceptent, sur le vif, de commenter en direct leur pratique, leurs trouvailles, sur le registre de la conversation, de l'à propos. Mais ils ne sont pas disposés à aller plus loin, à nous révéler des éléments sur leur vie, leur trajectoire.

Ainsi, même en réitérant nos visites sur les mêmes sites, en multipliant ces échanges conviviaux avec ceux qui s'y prêtaient, nous n'avons pas obtenu leur engagement dans le protocole d'étude².

Face au risque de déranger, par notre seule présence, des personnes qui ont refusé l'enquête, nous avons dû espacer nos visites, voire arrêter de recruter, sur certains sites.

¹ Refus reliés parfois à des reportages indécents, dans lesquels les glaneurs ont été filmés sans leur accord et se sont retrouvés dans les médias, TV ou internet...

A titre indicatif : nous avons enregistré une vingtaine de refus sans appel pour 3 recrutements effectifs (et ce plutôt de proche en proche, par connaissances interposées).

² On exposera les enseignements des informations recueillies au cours de ces échanges informels dans le commentaire de l'échantillon.

Les étrangers

Nous avons rencontré des personnes étrangères, sur site ou par introduction, mais pas de membres des populations étrangères pourtant nombreuses sur les sites : femmes africaines et asiatiques, Roms.... Au-delà de la barrière de la langue (parfois un prétexte plus qu'une réalité), le fait que ces personnes glanent souvent en groupes constitués est une barrière au contact, pour nous comme pour les autres glaneurs. Nos informateurs n'ont que peu, voire pas, d'échanges avec eux.

Au-delà de ces difficultés, nous avons renoncé à inclure ces personnes dans l'échantillon, à la lumière des réflexions suivantes :

- D'une part, « les étrangers » ne constituent pas une catégorie homogène. À chaque groupe d'origine correspondent des spécificités (culturelles -notamment dans le rapport à l'alimentation-, en termes de situations et de conditions de vie en France...); ces aspects déterminants ne pourraient être pris en considération de manière appropriée dans le cadre de cette étude.
- D'autre part pour certains, le statut d'étranger est au coeur de leur précarité (Roms, migrants sans papier...); le glanage n'est qu'une problématique très mineure par rapport à toutes les difficultés vécues, de sorte que se centrer sur cet aspect n'est pas acceptable.

Les (jeunes) mères chargées de famille

Comme dans l'étude de 2008, le problème premier est leur très faible présence sur les lieux de glanage explorés ; il ne s'agit pas seulement d'une question de visibilité, car même nos « informateurs » sur les différents sites n'en connaissent pas ou très peu. Quant aux rares mères rencontrées sur site, elles n'ont pas, pour la plupart, souhaité participer dans la durée (à cause d'un vécu très honteux de leur pratique, ou bien par manque de motivation envers l'étude, sur fond de faible disponibilité globale).

Ainsi, dans notre échantillon, toutes les mères en charge d'enfants ont été contactées hors site, grâce à des intermédiaires. Il s'agit exclusivement de femmes issues de l'immigration. C'est un biais du recrutement, mais sans doute aussi le reflet du fait que ces femmes arrivent mieux à assumer leur pratique de glanage, à passer au-dessus de leur honte à s'y livrer, notamment grâce à leur très fort investissement de leur rôle nourricier.

I.3 La piste des associations.

Pour compléter nos recherches, nous avons contacté quelques associations travaillant auprès des populations avec lesquelles nous avons des difficultés à entrer en contact.

Cette démarche est restée sans résultat, pour deux raisons principales.

- La première est la méconnaissance, dans les associations, des pratiques de glanage de leurs usagers : ces derniers n'en parlent pas spontanément, et leurs interlocuteurs associatifs ne leur posent pas de question à ce sujet (parce que cela n'entre pas dans leur champ de préoccupations, et/ou parce qu'il s'agit à leurs yeux d'une pratique trop honteuse pour être évoquée sans activer de la stigmatisation). Certaines (notamment parmi celles qui ont trait à l'aide alimentaire) ne sont pas enclines à entendre parler d'une pratique qui suggère l'insuffisance de l'aide qu'elles apportent à leurs bénéficiaires.

- D'autre part, dans les réserves opposées par certaines associations, on peut voir une attitude de « protection » des personnes contre un questionnement, potentiellement dérangent pour elles, sur une pratique stigmatisée. L'argument de l'inutilité de l'étude pour ces personnes nous a été opposé, et parfois celui du manque d'intérêt, pour elles, de la rencontre avec nous.

I. 4. Un protocole d'enquête exigeant pour les personnes interviewées qui limite leur motivation ou leur possibilité de s'y engager

Avec certaines personnes, il a été impossible de passer d'un premier entretien de contact, plus ou moins informel, à l'engagement dans une série d'entretiens répartis sur plusieurs mois.

Le protocole prévu supposait en effet une volonté de témoignage, de regard sur soi, et une capacité à élaborer - à mettre des mots sur des histoires de vie, des pratiques et des vécus...- que tous n'ont pas ; pour certains, c'est trop douloureux ; pour d'autres, c'est comme « du luxe » par rapport aux urgences de la survie au quotidien.

La question de l'utilité de l'étude (utilité directe, pour les participants, ou plus large, pour les personnes dans le même type de situation) nous a été posée de manière souvent directe.

Pour des personnes conduites à glaner pour se nourrir malgré la stigmatisation sociale de cette pratique, qui ne s'en sortent pas dans leur vie quotidienne, qui éprouvent un besoin d'aide ici et maintenant... contribuer à la connaissance approfondie d'un phénomène qu'elles perçoivent comme un épiphénomène de leur précarité, peut ne pas paraître un but véritablement motivant.

I. 5 Les niveaux et registres de motivation à l'enquête.

Certains ont pu s'investir dans l'aspect « témoignage », dans la perspective d'une contribution à la compréhension du phénomène, de ses acteurs et des compétences qu'ils y mettent en œuvre ; en vue de lui donner une existence voire une légitimité sociale et de fonder le maintien des possibilités de glanage, si ce n'est l'amélioration de ses conditions, pour eux-mêmes comme pour les autres glaneurs.

D'autres ont adhéré à l'étude via et pour le lien créé avec l'enquêteur : à partir du contact établi à notre initiative, dans le suivi des rencontres, ces personnes se sont emparées de la relation avec nous, représentant d'une certaine intégration dans le corps social, pour re-connecter avec du lien social.

Pour d'autres encore, la perspective d'un dédommagement financier a été déterminante dans l'adhésion au protocole d'enquête dans un premier temps, puis ils ont découvert et investi d'autres bénéfices liés à leur participation (ceux pour qui ça n'a pas été le cas se sont désengagés, n'ont pas poursuivi au-delà d'une première rencontre).

Focus sur le dédommagement

La remise d'un dédommagement de 100 euros à l'issue du protocole d'enquête était annoncée à la fin de la rencontre de recrutement (quand on avait pu vérifier la correspondance de la personne avec les critères recherchés).

Le dédommagement est ici conçu et utilisé pour consacrer un contrat d'engagement mutuel entre les deux parties et pour fixer un cadre, ce qui est particulièrement important dans le contexte de rencontres se déroulant soit dans des lieux publics, soit sur le terrain privé des personnes.

Bien entendu, cela implique de travailler autour des incidences de cet échange particulier qu'est le dédommagement financier, de repérer et contrôler les effets induits en termes d'assignation de places.

Comme dans les études qualitatives, le dédommagement constitue aussi une manière de motiver les participants à s'exprimer sur des thèmes et dans des conditions qui sont définis a priori ; il est conçu comme une contrepartie du temps qu'ils consacrent à l'étude. Ceci vaut d'autant plus pour les glaneurs si l'on considère que pour les personnes vivant avec des ressources restreintes et a fortiori en grande précarité, chaque activité du quotidien, réalisée par des moyens alternatifs, prend plus de temps que dans le circuit économique classique d'acquisition des produits et des services. C'est également une (des) manière(s) de reconnaître de la valeur à leur parole, voire de les aider à lui en donner.

II. LE PROTOCOLE, SON DEROULEMENT

II. 1 Le protocole prévu

Le protocole prévoyait un minimum de trois rencontres avec chaque personne, réparties sur trois vagues de terrain (début d'été, fin d'été et automne).

Chaque phase a été conçue comme articulée autour d'un aspect principal de la problématique, l'adaptation à la dynamique propre à l'entretien demeurant la règle de base.

Il n'est en effet pas toujours possible, ni bienvenu, de demeurer centré, à chaque entretien, sur la thématique prévue ; respecter et comprendre la problématique des personnes implique de s'adapter à ce qu'elles font de la consigne initiale, comment elles se l'approprient, la contournent, comment elles digressent autour du thème principal, lui agrègent d'autres éléments.

D'où le réel intérêt de la démarche sur la durée, en plusieurs rencontres : disposer de plusieurs rencontres est rassurant pour nous comme pour nos interlocuteurs¹.

Pour l'enquêteur, cela favorise la souplesse dans la conduite des entretiens sans compromettre le recueil d'ensemble, l'obtention d'informations sur la totalité du champ d'étude.

Pour nos interlocuteurs, cela laisse la place à l'expression de points de vue ou de vécus différents voire contradictoires sur le même élément de la problématique. Et notamment pour le rapport au glanage, derrière les aspects les plus immédiatement mis en avant dans la première rencontre, d'autres ont émergé ensuite (d'autres fonctions, plus secondaires ou moins faciles à élaborer, à exprimer ; des fonctions et des vécus différents dans le temps, évoluant avec l'ancienneté dans la pratique ou les modifications du contexte de l'individu...).

II. 2 Le déroulement effectif de l'enquête

Dans les faits, nous avons été amenés à réaliser beaucoup plus de contacts informels et de rencontres que ce qui était prévu.

Rares sont ceux de nos interlocuteurs avec lesquels nous avons pu nous en tenir aux modalités prévues quant au rythme et au nombre de rencontres.

D'une part, les aléas inhérents au glanage et aux conditions de vie de nos interlocuteurs ont fréquemment entraîné le report des entretiens irréalisables dans le cadre et/ou à la date prévus. Aggravation brutale de la situation matérielle ou de l'état psychologique ; états de conscience et capacité d'expression trop altérés par l'alcool ou la drogue ; urgence de démarches à accomplir ; conditions météorologiques empêchant le glanage ; impossibilité de s'isoler pour conduire l'entretien ... : la liste exhaustive des causes de report des entretiens serait trop longue.

¹ JAMOULLE. P, *La Débrouille des familles. Récits de vies traversés par les drogues et les conduites à risques*, De Boeck Université, coll. « Oxalis », 2002. «...je préfère le terme «interlocuteurs» : des locuteurs en échange de paroles, des personnes qui conversent et tentent de se comprendre. Qu'ils soient nos informateurs, nos enquêtés, nos passeurs ou nos alliés dans leur monde social, nous sommes d'abord des interlocuteurs, des personnes en communication, engagées dans des formes d'échange ».

D'autre part, notamment dans les débuts de l'enquête, assurer et consolider l'implication durable des différents glaneurs impliquait d'entretenir le lien par des contacts informels, plus ou moins fréquents, entre les périodes de rencontres prévues.

Cela s'imposait particulièrement avec les personnes joignables uniquement in situ (résidents de la rue, personnes n'ayant pas de téléphone ou pas de crédit pour appeler), afin de minorer le risque de les perdre de vue.

Ces contacts en dehors des rencontres « officielles » ont eu lieu le plus souvent à notre initiative : nous avons besoin de nous rassurer sur la « solidité » de notre recrutement. Parfois aussi il s'est agi de répondre à des demandes de nos interlocuteurs (appel téléphonique pour vérifier la date d'un rendez-vous, pour poser une question quant à l'étude, pour donner des nouvelles, sollicitation d'une aide pour une démarche, une lettre à rédiger...) : des demandes qu'il faut également interpréter comme l'expression d'un besoin de réassurance de leur part quant au lien qu'ils investissaient avec nous.

Si elle a considérablement accru la charge et l'implication des intervenants, cette incontournable réitération des contacts et rencontres n'est pas sans bénéfices, pour l'étude.

Les informations recueillies dans les rencontres informelles sont d'un apport précieux pour la compréhension contextualisée de ce qui se dit -ou reste non-dit dans les entretiens.

Sur les sites de glanage, acceptés progressivement¹ par les différentes personnes présentes autour de nos interlocuteurs, nous avons pu accéder à des situations et des relations de groupe très riches d'enseignements.

II.3 Les trois phases de rencontre

II.3.1 La première phase : le parcours de vie et l'intervention du glanage dans ce contexte socio-biographique.

Nous avons procédé par **entretiens semi-directifs**, qui se sont déroulés sur rendez-vous soit dans un lieu public, soit au domicile de la personne, quand elle le concevait comme le contexte le plus approprié à notre échange. Les entretiens ont duré entre 1h30 et 3h30.

Nos interlocuteurs, dès lors qu'ils ont accepté de participer à l'étude, nous ont livré sans résistances notables leur histoire, leurs parcours d'entrée en précarité, leurs difficultés actuelles.

Pour la plupart, notamment les plus isolés ou désocialisés, c'était une occasion de parler d'eux dans un contexte d'écoute empathique, à visée compréhensive, qu'ils ne rencontrent pas souvent.

Les personnes en relation avec les services sociaux sont en revanche plus coutumières -voire saturées- de ce type d'exercice : l'accès aux minima sociaux, la constitution de dossiers de demandes conditionnant l'obtention d'aides..., impliquent fréquemment qu'elles exposent leur trajectoire, leur mode de vie, leurs ressources. Dans ce contexte, les amener à parler de leur trajectoire et de leurs conditions de vie actuelles peut

¹ Cette acceptation a mis du temps à monter en puissance... : dans les tout derniers jours du terrain, après plus de quatre mois de familiarisation, quelques opportunités de contact avec des personnes des profils « introuvables » ou « inaccessibles » se sont enfin présentées, trop tardivement pour qu'on puisse les saisir dans le cadre de cette étude.

s'apparenter à une injonction à justifier de leur pauvreté. C'était pour nous un biais à maîtriser, dans la relation.

D'une part, disposer de plusieurs moments et de différentes formes d'interaction (les entretiens stricto sensu, mais aussi des échanges plus informels, lors de l'accompagnement des activités de glanage, notamment) nous a permis de ne pas être dans le questionnement systématique. Ainsi nous avons pu laisser nos interlocuteurs décider de ce qu'ils voulaient bien nous confier, choisir le moment de le faire, préciser à mesure des rencontres des éléments demeurés flous ou occultés initialement.¹

D'autre part, pour nous mettre le plus possible à distance des postures et assignations de places caractéristiques des rapports avec les pourvoyeurs de l'aide (sociale ou associative), nous avons choisi de ne pas toujours aborder de manière précise, détaillée, exhaustive la question du budget de nos interlocuteurs.

II.3.2 La deuxième phase : le glanage parmi les autres modes d'approvisionnement alimentaire et l'alimentation effective.

Nous avons procédé par **accompagnement** d'un ou plusieurs glanages **suivi d'un entretien** se déroulant, quand c'était possible, au domicile de la personne.

L'accompagnement nous a permis :

- d'observer les pratiques directes de nos interlocuteurs, leurs relations avec les autres glaneurs, avec les commerçants ;
- de recueillir (sur le vif ou ultérieurement, en nous servant des faits observés comme supports concrets de relance) leurs commentaires tant sur la ressource que sur les conditions du glanage et leurs évolutions dans le temps ;
- de susciter des comparaisons entre les différents sites fréquentés, entre les différentes périodes de l'année.

L'entretien post glanage, particulièrement riche d'enseignements quand il a pu avoir lieu à domicile, nous a donné accès au devenir effectif des produits récupérés : le mode et la « posture de consommation »², le traitement des produits, en fonction des habitudes et du savoir faire de la personne, mais aussi en fonction de la place disponible pour le stockage éventuel, de l'équipement ménager possédé, dont on a pu faire l'inventaire.

Dans certains cas, c'est l'accompagnement des pratiques de glanage qui a apporté le plus d'informations.

C'est le cas pour les personnes sans logement, mais aussi avec ceux de nos interlocuteurs dont le logement (notamment la cuisine) est extrêmement dégradé, peu

¹ Nous rejoignons ici l'analyse de C. César quant à l'intérêt des entretiens informels et des entretiens réitérés dans le travail d'investigation auprès de personnes en situation de fragilité sociale ; CESAR.C Étude ABENA 2004-2005, Comportements alimentaires et situations de pauvreté. Aspects socio-anthropologiques de l'alimentation des personnes recourant à l'aide alimentaire en France », publié par l'Institut de veille sanitaire (InVS) en novembre 2007.

² CerPhi, Les glaneurs alimentaires, 2008 : nous avons identifié deux types de postures, qualifiées « **de consommation immédiate** » ou « **de consommation organisée** » selon le degré d'organisation et le niveau d'élaboration dans la préparation de la nourriture qui y sont mis en œuvre :

- Dans la « **consommation immédiate** », l'organisation et la préparation sont réduits, et dans sa forme extrême le glaneur récupère des produits tout prêts qu'il consomme sur place.
- Dans la « **consommation organisée** » qui requiert une anticipation, un équipement, une capacité à préparer et cuisiner, le glaneur tend au maximum de maîtrise de son glanage et de son alimentation.

équipé, qui sont souvent aussi ceux dont le rapport à l'alimentation est le plus désinvesti ou problématique.

Car lors de l'accompagnement, ces personnes ont pu manifester leurs compétences, commenter en direct leurs choix, leurs difficultés, leurs satisfactions face à des « aubaines », ..., bref, manifester leur inscription dans un espace public où ils prennent une place (stigmatisée mais active), alors que leur logement, fortement disqualifié par le dénuement dont il porte les traces, est subi comme le marqueur de leur enfermement dans une situation de relégation.

II.3.3 Une difficulté spécifique à l'investigation autour de la question alimentaire.

Il n'a pas toujours été aisé de faire s'exprimer nos interlocuteurs de manière détaillée et approfondie sur ce thème, qui suscite peu d'intérêt (sentiment d'en avoir vite fait le tour) et/ou des résistances.

- D'une part, pour les glaneurs comme pour tout un chacun, il n'y a pas forcément grand chose à dire de l'alimentation, en soi, au delà de la description, vite perçue comme répétitive. Font exception sur ce point les mères de famille, pour qui l'alimentation est une préoccupation au cœur de leur fonction maternelle, et les personnes particulièrement concernées par les questions d'équilibre alimentaire, autour du lien entre l'alimentation et la forme, la santé.
- En outre, parfois avec le glanage mais le plus souvent en amont, le rapport à l'alimentation tend à se modifier, à « s'appauvrir » du fait des restrictions liées à la précarité. Nos interlocuteurs, fréquemment, ont été contraints à des renoncements sur le nombre et la qualité des repas, sur le choix des aliments ; même quand le glanage leur procure la nourriture en quantité qu'ils jugent suffisante, ils ne peuvent pas toujours anticiper les repas, les réalisations culinaires, faute de prévoir ce qu'ils vont trouver.
- Enfin, l'investigation autour de l'alimentation influe sur la relation entre nos interlocuteurs et nous, modifiant nos places respectives : nous tendons à devenir les représentants de modèles sociaux d'alimentation, les vecteurs d'un point de vue normatif sur les besoins alimentaires et sur le « bien manger ».

Certains se défendent de la situation de domination ainsi créée en manifestant qu'ils partagent ces normes, qu'ils visent à s'y conformer au mieux : ils valorisent l'alimentation liée au glanage comme plus riche, plus diversifiée ; ou bien, à la faveur de l'étude, ils trouvent des bénéfices à porter un regard, à exercer un contrôle sur leur alimentation dans la durée.

Il en va autrement pour ceux qui n'ont pas le souci immédiat ni les moyens d'agir sur leur alimentation (si ce n'est dans la restriction), de la faire évoluer dans le sens de la conformation aux normes. Dès lors, l'exploration précise de cet aspect de leur vie quotidienne est pour eux à la fois d'un intérêt plus que relatif (en parler ne va rien changer pour eux), et très intrusive, les renvoyant à un manque sur lequel ils n'ont pas véritablement de prise.

Ainsi, c'est en échangeant beaucoup entre intervenants sur les difficultés rencontrées, en travaillant sur ce qu'elles nous apprennent de l'objet d'étude, et en nous entourant du maximum de précautions, que nous avons travaillé sur cette thématique avec nos interlocuteurs.

Avec 5 d'entre eux, il a été possible de mettre en place des « carnets de bord » alimentaires, tenus sur une période d'une quinzaine de jours à plusieurs semaines. Ces documents, avec les commentaires précis dont ils ont fait l'objet, sont de précieux outils de suivi concret, dans la durée. Mais ils ne pouvaient pas, pour les diverses raisons exposées ci-dessus, être mis en place avec tous nos interlocuteurs.

Plus globalement, en complément de ce qui était accessible par l'investigation directe, c'est « en creux », au travers des non-dits, des éléments recueillis lors des accompagnements des glanages, et via le recoupement avec d'autres éléments¹, que l'on a pu analyser les problématiques alimentaires de nos interlocuteurs.

II.3.4 La troisième phase : approfondissement du rapport (actuel, ancien ou potentiel) à l'aide alimentaire et bilan global.

Nous avons décidé de travailler particulièrement sur l'aide alimentaire à la fin de l'investigation, compte tenu du fait qu'une partie de nos interlocuteurs n'y ont pas (ou très peu, ou plus) recours, parce qu'elle devenait plus d'actualité avec la perspective de l'hiver et avec la réouverture des principaux dispositifs.

Nous nous sommes attachés à explorer et comprendre :

- les motivations et les freins à l'égard de l'aide alimentaire, sous ses diverses formes, chez les différents types de glaneurs ;
- en quoi, pour qui et sous quelles formes l'aide alimentaire est potentiellement plus structurante que le glanage ;
- ce que change ou changerait l'aide alimentaire, vs le glanage, dans l'alimentation des glaneurs aujourd'hui ou dans une perspective d'avenir.

Cette dernière rencontre a aussi été conçue comme l'occasion de préciser des points de détail ou des aspects importants restés flous dans les entretiens précédents.

Il s'agissait également de clore le cycle relationnel mis en place, et pour ce faire nous avons amené nos interlocuteurs à s'exprimer sur leur vécu de l'étude, sur ce qu'ils y avaient investi, sur ce qu'ils pouvaient finalement en attendre. Ce qui impliquait, dans la plupart des cas, non seulement de nous interroger nous-mêmes mais aussi de nous exprimer, face à nos interlocuteurs, sur les mêmes questions.

Nos réponses -celles de chacun des intervenants terrain- à ces questions n'ont pas leur place en tant que telles dans ce rapport mais sont exploitées comme outils d'analyse et d'interprétation des relations, des affectations de places et des affects engagés.

Leurs échos traverseront donc le rendu de cette étude particulièrement implicite, depuis ses prémisses jusqu'à sa conclusion.

¹ Notamment la relation à l'aide alimentaire ; mais aussi les trajectoires de vie et la « culture » alimentaire qui en découle ; les éventuels problèmes de santé (physique ou mentale) : par là on touche aussi aux dimensions plus imaginaires et symboliques de l'alimentation.

LE CORPUS.

I TABLEAU SYNOPTIQUE

Profils	Enquêté	Sexe	Âge	Situation familiale	Source de revenu	Logement	Etranger de naissance	Aide alimentaire
Jeunes "résidents de la rue"	Alan	M	17 ans	Célibataire sans enfant	Manche + aide parentale ponctuelle + CMU	SDF		En cas d'extrême urgence
	Tom	M	19 ans	Célibataire sans enfant	Manche + CMU	SDF		En cas d'extrême urgence
Jeunes "ayant un logement"	Hélène	F	24 ans	Célibataire sans enfant	Salaire ponctuel + APL	Collocation		Non
	Karine	F	25 ans	Célibataire sans enfant	aide parentale + salaire ponctuel + APL	Collocation		Non
Âges intermédiaires "résidents et anciens de la rue"	Juanito	M	41 ans	Célibataire sans enfant	RSA + APL	HLM studio		Expériences antérieures
	Gabriel	M	51 ans	Célibataire sans enfant	COTOREP	SDF		Expériences antérieures
Âges intermédiaires "ayant un logement"	Marco	M	30 ans	Célibataire sans enfant	Salaire ponctuel	squat		Non
	Rémi	M	41 ans	Célibataire sans enfant	Aucun revenu fixe	Locataire d'un studio sans bail, en passe de perdre son logement		Non
	Houria	F	42 ans	Célibataire sans enfant	COTOREP + APL + aide Mairie de Paris	Studio HLM	Afrique du Nord "naturalisée"	Oui
	Mira	F	45 ans	Veuve - 4 enfants dont 3 à charge	Aucun revenu fixe + APL	Appartement loi 48	Europe de l'Est	En attente
	Sylvie	F	45 ans	Célibataire sans enfant	RSA + APL	Hôtel meublé		Tentatives
	Jorge	M	45 ans	Célibataire sans enfant	ASS + APL	Studio HLM	Sud Américain	Non
	Samira	F	46 ans	Divorcée sans enfant	Aucun revenu fixe	Hébergée, en passe de perdre son logement	Afrique du Nord	Non
	Aurore	F	50 ans	Veuve sans enfant	RSA + APL + CMU	HLM 3 pièces		Non
	Jamila	F	51 ans	Divorcée - mère de famille - 1 enfant à charge	RSA + aide Mairie de Paris	2 chambres de bonnes, propriété de son ex époux	Afrique du Nord "naturalisée"	Oui
	Yasmina	F	55 ans	Divorcée - mère de famille - 1 enfant à charge	COTOREP + APL + CMU	HLM 4 pièces	Afrique du Nord "naturalisée"	Oui
	Barbara	F	57 ans	Célibataire sans enfant	Aucun revenu, vit sur ses économies : héritage	Propriétaire d'une chambre de bonne		Tentatives
	Martine	F	57 ans	Célibataire sans enfant	Aucun revenu, en attente d'héritage	Propriétaire d'un pavillon		Non
Retraités	Zora	F	62 ans	Divorcée - mère de famille - vit seule	ASS + APL+aide EDF, assurances	HLM 2 pièces	Afrique du Nord	Oui
	Irma	F	60 ans	Veuve sans enfant	Retraite 692€ mensuel + heures de ménage non déclarées	Locataire d'une chambre en colocation- en attente d'une place en maison de retraite	Afrique Australe	Oui
	Denise	F	69 ans	Célibataire sans enfant	Retraite 680€ mensuel + APL + CMU	Studio HLM		Oui

NB : les prénoms des personnes ont été modifiés par souci de confidentialité.

II.1 Caractéristiques et situation des glaneurs

Age et sexe des glaneurs

Le corpus de l'étude est composé de 14 femmes et de 7 hommes.

Cette forte proportion de femmes doit être rapportée pour partie à notre volonté de représenter les chargées de famille et les personnes d'origine étrangère : de fait, dans les glaneurs d'origine étrangère observés, les femmes sont les plus nombreuses ; et pour partie à l'implication, au regard sur soi demandés par le protocole d'étude. Ce protocole se heurtait ici à une plus grande pudeur ou réserve chez les hommes ; alors que travailler autour de la problématique de l'approvisionnement et de l'alimentation suscitait bien plus d'intérêt chez les femmes.

Les glaneurs qui constituent le corpus sont âgés de 17 à 69 ans, avec les 2/3 d' « âges intermédiaires » (entre 26 et 60 ans), mais une quasi-absence des 30-40 ans. Là sont sans doute les « travailleurs pauvres », hommes et femmes, qui mobilisent toute leur énergie à résister à la disqualification sociale ; et qui même s'ils le voulaient n'ont pas le temps nécessaire pour développer les compétences requises des glaneurs plus réguliers.

Situation de famille

Aucun interviewé n'est en couple au moment de l'enquête. Cette situation est cohérente avec de nombreuses études montrant les liens de renforcement mutuel entre précarité et solitude, vulnérabilité de condition et vulnérabilité de contexte, disqualification sociale et échecs affectifs.

Cela confère une importance particulière aux relations sociales liées à la pratique du glanage : on verra plus loin que la « dépendance » au glanage peut être socio-affective avant d'être fonctionnelle (purement liée au besoin alimentaire), et qu'elle est autant plus forte que le glanage amène de la restauration du lien, de la réparation de l'image de soi, du sentiment de « compter pour » –vs le « compter sur » (les travailleurs sociaux, les dispositifs d'aide...).

On verra aussi que cette solitude, alliée à la précarité, peut aller de paire avec des rapports de genre marqués parfois par la violence physique, ou par le monnayage de services –dont les services sexuels- pour l'hébergement ou l'accès à l'achat. Ces phénomènes ne sont pas en lien direct avec le glanage, mais font partie de la condition des précaires, et notamment celles des femmes.

Type de logement

Au début de l'enquête 14 des personnes interviewées ont un logement « fixe ». Parmi elles 2 sont propriétaires ; 2 colocalitaires (les plus jeunes) ; 10 locataires. Et parmi les locataires, 7 sont en logement social (dont 5 femmes) ; et 1 en hôtel meublé régi par une association.

Sur ces 14 personnes, 11 bénéficient de l'APL.

4 d'entre elles ont un logement précaire : 1 vit dans un squat d'artistes prochainement promis à une reconversion, 3 sont en phase de perdre leur logement (hébergement familial ou location sans bail), dont 1 en attente de place dans une maison de retraite.

Comme on l'avait vu en 2008, le glanage n'est pas l'apanage des personnes sans logement ; au contraire, avoir un logement « favorise » le glanage au sens où cela en optimise la rentabilité.

Personnes sans domicile

3 interviewés sont sans domicile. Il faut souligner ici que les glaneurs sans domicile (ou ayant un mode de vie marqué par les codes de la rue) sont sous-représentés dans notre échantillon par rapport à ce qu'on peut observer dans la population glanant dans les poubelles.

Cette sous-représentation est à lire comme l'effet d'un biais (les personnes les plus déstructurées et désocialisées ne pouvaient s'inscrire dans le protocole) ; mais aussi comme issue d'un choix de recrutement, parce que l'alimentation des personnes sans domicile est déjà bien documentée¹ et relève de problématiques dépassant la seule question du glanage.

Revenu et situation

11 personnes ont un revenu fixe, qui est pour 10 d'entre eux constitué par des prestations sociales (RSA, allocations spécifiques, minima retraite...) ; l'une d'elles a un niveau de retraite la coupant -de peu-, par effet de seuil, d'allocations complémentaires. 2 n'ont pas de revenu fixe mais bénéficient de l'APL. Bénéficiaire de prestations sociales n'exempte donc pas du glanage.

Aucun interviewé n'a de travail régulier. 6 personnes occupent ponctuellement des emplois à faible rémunération (et pour certains non déclarés) : ménages, gardes d'enfants, services aux personnes âgées, missions ponctuelles dans la restauration, surveillance d'école, chantiers chez des particuliers... Le lien entre emplois précaires, faiblement rémunérés et le glanage n'est pas véritablement surprenant.

II.2 Les modifications en cours d'enquête

Pour certains, des modifications de situation sont intervenues dans le courant de l'étude. Nous avons pris le parti de tenir compte, pour la description du corpus, de leur situation au moment du recrutement.

Il faut cependant noter que :

- 1 mère de famille étrangère a cessé de glaner au moment de son obtention du RSA et de son accès à une épicerie sociale, pour y revenir après quelques semaines
- 1 femme divorcée étrangère a été chassée par son hébergeur, s'est retrouvée brutalement dépendante des dispositifs d'urgence ; elle a quitté Paris après plusieurs tentatives d'hébergement « amical », pour un nouvel hébergement gracieux dans une ville de province.
- 1 personne retraitée, locataire sans bail, a perdu son logement, est à présent en sous-location (précaire), et en attente d'une solution durable de logement (place en maison de retraite, dossier DALO).
- 1 jeune « résident de la rue » n'a pu être rencontré que deux fois (il a quitté Paris et est injoignable)

¹ Notamment Carole AMISTANI, Daniel TERROLLE « L'alimentation des sans abris », et Amandine PLANCADE « Les aliments des habitants de la cabane », in *Anthropology of food*, septembre 2008.

- 2 femmes glanant de manière de plus en plus occasionnelle n'ont pas souhaité poursuivre au-delà de la deuxième rencontre (trop grande fragilité psychologique et/ou physique).

II.3 Relation entre situation des glaneurs et mode d'approvisionnement

II.3.1 Relations entre sexe, situation de famille, et lieux de glanage

Durant l'enquête, les personnes inscrites dans le protocole se répartissaient de la façon suivante sur les sites de glanages :

- **4** femmes glanaient exclusivement sur les marchés
- **7** personnes - 5 hommes et 2 femmes- glanaient exclusivement dans les poubelles
- **10** personnes - 2 hommes (de manière très occasionnelle) et 8 femmes (dont les 3 chargées de famille)- glanaient dans les deux types de lieux

Dans la précédente étude, on avait fait l'hypothèse selon laquelle les poubelles étaient plutôt un univers masculin ; ici, on constate que les femmes aussi sont bien présentes sur les sites de poubelles (10 sur 14). Et l'on verra que certaines poubelles sont fréquentées surtout par des hommes, d'autres surtout par des femmes.

II.3.2 Relations entre sexe, situation de famille, et aide alimentaire

Les glaneurs interviewés ont recours à l'aide alimentaire (ou y ont eu recours dans le passé) de façons différenciées.

- **8** glaneurs ont recours à l'aide alimentaire :
 - 5 femmes y ont recours régulièrement : ce sont les 3 femmes plus de 60 ans de l'échantillon et 2 mères (1 chargée de famille);
 - 1 femme (chargée de famille) y a recours de façon ponctuelle;
 - 2 jeunes hommes (« résidents de la rue ») y ont recours en cas d'extrême urgence
- **3** en ont une expérience ancienne : 2 hommes « anciens de la rue » qui pourraient encore y avoir recours dans des circonstances particulières, et 1 femme
- **3** personnes tentent ou ont tenté d'y avoir droit : 3 femmes, dont 2 sans enfants ont été déboutées ou dissuadées¹, et 1 femme (chargée de famille) l'obtiendra en cours d'étude²
- **7** personnes n'y ont jamais eu recours ni tenté de le faire : 4 femmes sans charge de famille et 3 hommes.

L'influence du **genre** et du statut de **mère** semble bien déterminante dans le recours (et le droit d'accès) à l'aide alimentaire.

Les hommes « résidents de la rue » en sont relativement éloignés.

Les hommes en âge de travailler (espérant encore pouvoir le faire) s'en excluent d'emblée et le glanage constitue pour eux une manière de mettre à distance la posture d'assisté dont l'aide alimentaire est synonyme pour eux.

¹ Elles sont signalées par la mention « tentatives » dans le tableau synoptique du corpus

² Signalée par la mention « en attente »

III. LES GRANDS ABSENTS DE L'ÉCHANTILLON, PRESENTS SUR LES SITES

III. 1 Les populations concernées

Il s'agit, comme nous l'avons annoncé dans le chapitre consacré au recrutement, de plusieurs populations de glaneurs pourtant observables de manière récurrente sur les sites :

- les étrangers (le plus souvent des femmes) glanant en groupe ; des femmes étrangères glanant avec leur(s) enfant(s) en bas âge (essentiellement en fin de marchés).
- les personnes âgées, les retraités : une population qui, par ses refus de contact ou d'approfondissement de la relation, nous en dit long sur sa vulnérabilité physique et psychologique, sur son sentiment d'humiliation¹.
- Les glaneurs « illégitimes » aux yeux des habitués², les fauteurs de trouble, les violents, ou les gros récupérateurs « non partageurs ». Sur les sites étudiés (surtout les poubelles des supermarchés³), ils ne sont ni nombreux, ni réguliers.

III. 2 La cas particulier des personnes âgées

A défaut d'avoir pu les intégrer en nombre significatif dans l'échantillon, nous exposons ici les enseignements que l'on peut retirer des sessions de recrutement et d'accompagnement du glanage sur sites, ainsi que des échanges informels avec les personnes âgées qui ont accepté de nous parler ponctuellement ; nous prenons aussi en compte ce que nous ont dit nos informateurs sur les glaneurs âgés qu'ils connaissent.

III.2.1 Qui sont-elles ?

Les glaneurs âgés dont nous parlent nos interlocuteurs

Il s'agirait de personnes qui ne peuvent plus glaner autant ou aussi régulièrement qu'avant, parce que fragilisées par le grand âge, la maladie. Certains glaneurs (en l'occurrence des femmes plus jeunes) développent vis-à-vis d'elles une posture de « veille » et d'entraide. Elles s'inquiètent quand elles constatent leur absence à plusieurs reprises sur leur site habituel ; quand elles sont assez familières pour connaître leur téléphone ou leur adresse, elles les appellent ou vont les voir, leur apportent des produits ...

¹ Cf les justifications récurrentes du type : « ce n'est pas pour moi, c'est pour donner, c'est pour mes chats (récupération de carottes en salade) ... » ; ou encore « non non je ne viens pas souvent, je passais par là, j'ai vu ça, ça fait pitié de voir tout ce qui est jeté, ... mais non non ce n'est pas dans mes habitudes » (alors qu'il s'agit de personnes vues quasi systématiquement sur le site).

² Et parfois aussi aux yeux des employés de la voirie, cf la réflexion entendue sur un marché « Prenez ça, sinon ça va finir dans les restaurants chinois !! »

³ Sur trois des sites de poubelles étudiés, on a observé (ou entendu parler) de grosses récupérations ponctuelles par des restaurateurs du quartier.

Ce n'est certes pas le cas le plus courant, d'une part parce qu'en général les glaneurs ne s'échangent pas leurs coordonnées (et les personnes âgées sont particulièrement méfiantes sur ce point), d'autre part parce que rares sont les glaneurs qui ont les ressources nécessaires –en temps, en énergie, ...- pour se montrer à ce point citoyens et altruistes.

Cela existe pourtant, nous le développerons dans la partie consacrée aux différentes formes de socialité entre glaneurs.

Les personnes âgées présentes sur les différents sites de glanage.

Selon nos estimations, elles représentent 1 sur 4 à 6 des glaneurs repérables¹.

Il s'agit plus souvent de femmes, ce qui est cohérent avec la plus grande espérance de vie des femmes, et avec le fait que les courses et/ou l'alimentation sont traditionnellement davantage dans leurs champs de compétence et de préoccupation. Leur âge apparent s'échelonne jusqu'au dessus des 75-80 ans.

Les hommes observés semblent plutôt soit aux alentours de la 60aine, soit nettement plus âgés (surtout sur les marchés, pour ces derniers).

En ce qui concerne le glanage dans les poubelles, nous avons pu, pour chaque site, observer la présence régulière d'au moins une personne âgée, dont le comportement indiquait une habitude certaine du lieu.

Sur les marchés, les personnes âgées sont plus nettement présentes, et leurs caractéristiques apparentes (niveau social, origine géographique...) sont dans la lignée de celles des autres glaneurs comme de la clientèle de ces lieux.

III.2.1 Pourquoi fuient-elles le contact ?

On peut observer diverses manifestations du besoin profond de ces personnes de se sentir et de se montrer différentes des représentants du « monde des poubelles » qu'elles sont amenées à côtoyer. Cela peut se traduire par un évitement maximum des contacts avec ces « autres », allant parfois jusqu'au refus de ce que d'autres glaneurs veulent partager avec elles sur le site (surtout si l'apparence de ces derniers ou leur comportement trahit de la marginalité). Cela se traduit aussi par un soin manifeste apporté aux vêtements, à l'apparence physique (mettre plutôt de beaux vêtements, éventuellement décontractés, mais « chic », en tout cas pas négligés). Cette mise en scène de soi visant à éloigner le stigmate tend à susciter en retour, chez les autres glaneurs, du rejet ou tout du moins de la méfiance. C'est le cas pour les plus « jeunes » des personnes âgées. Les très âgés, et plus particulièrement les femmes, bénéficient généralement d'une tolérance plus grande, par égard pour leur vulnérabilité.

¹ Il faut bien avoir à l'esprit que nous n'avons pas procédé à une observation ni a fortiori à un dénombrement systématiques. Nos sessions sur le terrain avaient pour objectif premier non pas l'observation la plus large possible, mais dans un premier temps le recrutement de personnes entrant dans les quotas théoriques fixés, puis l'accompagnement de nos interlocuteurs lors de séances de glanage. Dans tous les cas, notre attention était focalisée sur les personnes et non sur les phénomènes plus généraux. On peut faire l'hypothèse selon laquelle nos estimations sont plutôt en dessous de la réalité du nombre des glaneurs âgés fréquentant effectivement les différents sites (surtout en ce qui concerne les grands marchés), mais cela reste à valider.

Notes de terrain

« La vieille dame au cabas

Présente pratiquement chaque soir avec son cabas à roulettes, elle patiente à l'angle de rues proche du supermarché. Les réfrigérateurs du magasin (enseigne de hard discount) étaient tombés en panne dans la journée, de sorte que l'employé sort les deux poubelles habituelles pleines à craquer et trois caddies de marchandises en plus (frais : fromage blanc, foie gras, beaucoup de yaourts, jambon sous vide, saucissons etc.). Le restaurant d'à côté s'empare rapidement de l'un de ces caddies et le rentre dans la salle de restaurant pour prendre la marchandise en toute discrétion. La vieille dame me demande ce qui se passe, c'est rare autant d'invendus, je lui explique ce que l'employé m'a dit et je lui propose de lui prendre des fromages blancs avant que le restaurant prenne tout. Elle accepte et c'est comme cela que la conversation s'engage.

Elle dit qu'elle a une petite retraite, qu'elle a perdu son mari il y a 25 ans. Elle répète sans cesse qu'elle fait cela pour rester chez elle, « un petit chez moi mais c'est chez moi, je m'y accroche. ». « On n'a pas le choix, on a honte, la misère... J'ai honte, mais je ne vole rien. Tout ce gâchis, ça me fait honte ». Elle a un fils auquel elle donne des produits qu'elle récupère mais qui ne semble pas vivre avec elle. Elle vient de la campagne, a travaillé la terre toute sa vie, et décrit une vie entière dans le manque : « J'ai toujours manqué. On avait faim (ses parents et elle) mais on vendait quand même les œufs pour avoir de l'argent... on les aurait bien mangés plutôt, mais... ».

Elle repart avec son cabas à roulettes, un énorme sac poubelle (100 L) qu'elle avait dedans plein de marchandises. Elle me dit qu'elle habite « pas loin ». Je propose de l'accompagner pour l'aider à porter. « Vous êtes gentil, non ». On se dit à bientôt. Et de fait on se reverra, mais il sera impossible désormais d'échanger plus que des commentaires sur la récolte du jour ou le temps qu'il fait. »

On n'a pas pu les questionner sur leurs relations aux aides, et notamment à l'aide alimentaire. Mais ce qu'on observe de la honte et de la volonté d'invisibilité qu'ils manifestent sur les sites de glanage conduit à faire l'hypothèse d'un fort empêchement, chez eux, du recours à l'aide alimentaire, pour la même peur du stigmatisme¹. Empêchement renforcé, de la part de personnes privées d'un sentiment d'utilité sociale, par la question de leur légitimité à revendiquer de quoi vivre, à leur âge, sans personne à charge ou à accompagner dans son devenir : sans contribution reconnue à quoi que ce soit de l'actuel ou du futur.

Les glaneurs âgés vivent et expriment de manière exacerbée le désarroi propre aux personnes sorties de la vie active, qui sont de plus en plus nombreuses dans la population globale et par là-même considérées essentiellement comme un poids, un problème social à traiter.

Pour les glaneurs âgés, ce phénomène est accru par le décalage entre leur vécu de retraités indigents, sans pouvoir de consommation, et la catégorie sociale des « Seniors ». Une catégorie courtisée par les marques et les prestataires de services via

¹ Au-delà même de la honte entravant la démarche de recours, les personnes âgées peuvent être pénalisées par leur faiblesse physique dans un accès à l'aide alimentaire souvent décrit par les bénéficiaires comme un parcours du combattant (conditions d'accès, files d'attente, éloignement du domicile..).

la publicité ; dont on commente largement le pouvoir d'achat dans les médias, voire à qui il est reproché de vivre sur des acquis anciens, aux allures de privilèges, qui pèsent sur la population active d'aujourd'hui et qui hypothèquent le mode de vie des générations futures.

Tout cela ne facilite pas pour eux la démarche vers l'aide alimentaire dont on peut, pour toutes ces raisons, penser qu'elle aurait plutôt à aller vers eux.

Analyse

INTRODUCTION : L'ANALYSE, SES CATEGORIES, SES PERSPECTIVES.

I. CLE D'ORGANISATION DU CORPUS : LA PART EFFECTIVE DU GLANAGE DANS L'APPROVISIONNEMENT ET L'ALIMENTATION

La visée exploratoire de la première étude et l'unicité des rencontres avec nos interlocuteurs nous avaient conduits à opter pour une approche de type « description analytique » des glaneurs autant que des sites de glanage. Nous avons pris le parti d'une description des glaneurs avec comme clés d'entrée des critères objectifs tels que l'âge, les conditions de vie, le logement.

Dans la présente étude, la perspective monographique et l'investigation menée dans la durée ont permis un réel approfondissement. Nous disposons de suffisamment d'éléments sur les trajectoires de nos interlocuteurs pour pouvoir les mettre en relation avec les contextes et phénomènes sociaux plus larges qui les traversent ; les informations sur la part du glanage dans l'approvisionnement et sur ses incidences sur l'alimentation sont détaillées, étalées dans le temps ; des éléments d'observation et de description objective viennent compléter le déclaratif.

Ces données concrètes nous permettent d'organiser le corpus monographique en fonction de la part effective du glanage dans l'approvisionnement et l'alimentation de nos interlocuteurs :

- du glanage dominant dans l'approvisionnement
- au glanage régulier en complément des achats et/ou de l'aide alimentaire considérés comme prioritaires dans l'approvisionnement,
- jusqu'au glanage d'appoint, qui n'intervient qu'à la marge.

Au sein des catégories ainsi construites, **différents profils sont repérables, pour lesquels nous tenterons de répondre aux questions suivantes :**

- à quoi sert le glanage ? quelles sont ses **fonctions** dans les différents registres du réel, dans les aspects concrets, mais aussi dans les dimensions affectives et relationnelles, et dans ce qui a trait aux assignations de place dans le corps social ?
- quelles **alternatives** au glanage sont (ou seraient) disponibles et quel en serait le **rapport coût/bénéfice**, au regard des fonctions, coûts et bénéfices actuels du glanage ?
- quel est le niveau de « dépendance » au glanage et donc de **risque** encouru en cas de raréfaction des sites ou de durcissement des conditions de glanage ?

II LES TROIS PERSPECTIVES DE L'ANALYSE

La première partie, « Les Glaneurs », présentera les problématiques propres aux différents profils repérés au sein des trois grandes catégories définies en fonction de la part du glanage dans l'approvisionnement alimentaire.

Les deux autres parties seront consacrées à des données d'analyse plus transversales. **La deuxième partie, « Les Territoires »**, s'intéressera aux espaces du glanage tels qu'investis par les glaneurs.

Dans la première étude, nous avons produit une description analytique des différents lieux de glanage concernés, pour en dégager les conséquences en termes de conditions de glanage et de compétences requises de la part des glaneurs.

Ici nous analyserons dans quelle mesure et comment les glaneurs investissent, s'approprient, voire in fine peuvent « transformer » les lieux de leur glanage, et comment cela influe sur le statut, la valeur du glanage comme des produits ainsi acquis.

Nous étudierons ainsi notamment :

- les modes d'adaptation impliqués par les conditions de glanage
- les formes du lien social au travers du glanage.

La troisième partie, « Le Temps », étudiera le glanage en tant que phénomène évolutif : une pratique en évolution, dans laquelle on peut analyser une sorte de cycle, du moins différents « âges », par lesquels les glaneurs passent successivement, plus ou moins rapidement, avec d'éventuels raccourcis ou retours en arrière, sous l'influence de facteurs endogènes et/ou contextuels.

INTRODUCTION

Dans cette partie, nous nous appliquerons à étudier les modalités et les degrés de « dépendance » au glanage manifestés par les différents profils de glaneurs repérables dans notre échantillon.

L'organisation du corpus

Notre première clé de lecture et d'organisation du corpus est la **part du glanage** dans l'approvisionnement alimentaire. Elle nous conduit à définir **trois grandes catégories** :

I. Le glanage « de substitution », au sens où il prend la place, normalement dominante, dans la population des non glaneurs, de l'achat.

II. Le glanage « de complément », qui n'est pas conçu comme premier ou central dans l'approvisionnement, mais vient pallier régulièrement les manques des autres modes d'acquisition de l'alimentation, via les achats et l'aide alimentaire parfois.

III. Le glanage « d'appoint », qui n'intervient que de manière assez marginale, irrégulière, au gré des occasions rencontrées, ou en dernier recours.

Ces catégories recouvrent des **postures-types d'approvisionnement** à un moment donné, plus que des comportements immuables et figés dans le temps. De fait, sous l'influence de différents facteurs tant contextuels qu'individuels, les comportements d'approvisionnement peuvent fluctuer, se moduler ; un glaneur peut ponctuellement ou durablement passer d'une catégorie à l'autre (notamment du glanage de substitution au glanage de complément, ou inversement), selon l'abondance de la ressource obtenue via le glanage, du fait de modifications ponctuelles des moyens financiers ou du temps, de l'énergie disponibles pour le glanage...

Face à ces fluctuations comportementales, nous avons pris le parti de nous baser sur les postures actualisées par nos interlocuteurs au moment où nous avons démarré l'étude avec eux.

Dans ces catégories, l'analyse des différentes problématiques individuelles et sociales en jeu nous a conduits à **définir plusieurs profils**, qui seront illustrées par les **monographies**¹ les plus significatives.

La constitution des profils

La **part du glanage dans l'approvisionnement** n'est pas exclusivement liée à des facteurs objectivables, tels que les ressources financières, le reste à vivre, le budget

¹ Tous les prénoms utilisés dans les monographies sont des pseudonymes.

disponible pour l'alimentation¹ ... ; elle procède d'un **choix**. Ce choix est toujours **contraint et partiel**, dans des marges de liberté variables ; mais il résulte d'un arbitrage individuel, en fonction des empêchements au glanage et en fonction des alternatives disponibles, de leur valeur – le ratio pertes/ bénéfiques - par rapport aux fonctions remplies par le glanage.

Pour intégrer cette dimension individuelle sans nous y limiter, nous avons choisi de **construire les différents profils en vertu d'une analyse socio-biographique** : en repérant les phénomènes sociaux et générationnels qui les traversent.

Des profils, donc, au croisement des données biographiques et des faits sociaux plus larges qui ont pu influencer les projets de vie et les trajectoires sociales jusqu'à la relation actuelle au glanage, à l'alimentation, aux systèmes d'aides ; avec en toile de fond la question de la relative consonance/dissonance situationnelle ou existentielle entre le glanage et l'image ou la projection de soi.

¹ Si c'était le cas, plus nombreuses encore seraient, dans la population globale, les personnes ayant recours au glanage, qu'il s'agisse d'allocataires des minima sociaux ou a fortiori de personnes qui en sont exclues.

I. LE GLANAGE « DE SUBSTITUTION » : SOURCE PREMIERE ET CENTRALE DE L'APPROVISIONNEMENT ALIMENTAIRE

Le **glanage** est ici non seulement **dominant** quantitativement mais **déterminant** dans l'approvisionnement alimentaire : les autres modes possibles d'acquisition de l'alimentation sont mis en œuvre en complément des produits récupérés et ne concernent que ce qui ne peut pas (ponctuellement ou généralement) être trouvé.

L'alimentation est ainsi construite à partir de ce qui est récupéré ; elle est éventuellement améliorée grâce à diverses formes de débrouillardise et, dans la mesure des moyens financiers disponibles, par des achats limités (à l'indispensable, pour certains, à l'exception, à ce qui fait vraiment plaisir, pour d'autres).

Il n'y a pas de recours, ici, à l'aide alimentaire instituée (i.e via les services sociaux ou les associations).

Cette catégorie est la plus représentée dans l'échantillon (9 personnes sur 21), et c'est aussi celle qui regroupe le plus de profils différents.

Cette forte représentation est à rapporter au fait qu'il s'agit des glaneurs les plus visibles : les plus réguliers, donc les plus fréquemment présents sur les sites. En outre, fortement et positivement concernés par le glanage (qui est une composante importante de leur quotidien et remplit de multiples fonctions pour eux), ils sont plus motivés à en parler : ils ont de l'expérience, des compétences à mettre en avant ; ils peuvent aussi avoir à cœur de défendre ou valoriser leur propre pratique du glanage, pour se démarquer d'une image stigmatisée.

Les profils sont diversifiés, en termes d'âges¹, d'histoires individuelles et de trajectoires sociales, de situations actuelles, de position dans le processus de disqualification sociale, et tout autant au niveau des pratiques, compétences et « pouvoir faire » alimentaires.

Les quatre profils du glanage de substitution :

I.1 Les jeunes étudiants : le glanage comme résistance à la mauvaise alimentation et apprentissage de l'autonomie.

I.2 Les 40/50 ans éloignés de l'emploi : la ré affiliation sociale par le glanage

I.3. Les « anciens » de la rue : le glanage ritualisé et la convivialité choisie autour de l'alimentation.

I.4. Les propriétaires sans revenus : le glanage d'économie par anticipation.

¹ Sauf des 30/40 ans

I.1 Les jeunes étudiants (aspirants au monde du travail) : le glanage comme résistance à la mauvaise alimentation et apprentissage de l'autonomie.

Deux cas dans notre échantillon : Karine et Hélène.

Ces jeunes ont moins de 26 ans, poursuivent des études précises, vers une carrière déterminée, ou bien n'ont pas fermement idée de l'orientation à donner à leur avenir et se cherchent encore dans des formations diverses.

Ils sont en amont de l'entrée effective dans le monde du travail : c'est le temps des « jobs étudiants », peu lucratifs, mais qui ne sont pas vecteurs de dévalorisation de soi, puisqu'il s'agit de « métiers » provisoires, marqueurs d'une étape de la vie et non d'un destin social.

Aidés ou non par leurs parents ou d'autres membres du réseau familial, ces jeunes n'ont pas accès à des bourses d'études, parce que les revenus parentaux sont trop élevés, parfois à très peu près (effet de seuil bien connu).

La solution de logement quasi incontournable pour eux est la collocation. Malgré tout, le loyer constitue une part très lourde dans leur budget¹, même lorsque les APL en prennent une part.

Dans leur relation au glanage, on retrouve ce qu'on avait analysé dans l'étude de 2008 dans le profil des « jeunes ayant un mode de vie alternatif, sans revendication idéologique » : trouver des solutions alternatives, « se débrouiller » pour vivre le mieux possible avec un faible pouvoir économique fait partie intégrante, pour eux, de la phase de construction propre à leur tranche d'âge.

Ils vivent ainsi le glanage comme la solution la plus adaptée pour concilier leurs faibles moyens financiers avec une alimentation « choisie », la plus proche possible de celle à laquelle ils aspirent : plutôt saine, équilibrée, variée, conformément au modèle alimentaire en vigueur chez leurs ascendants.

De fait, non seulement le glanage leur permet de se nourrir plutôt mieux que la plupart des personnes de leur génération, mais il remplit aussi d'autres fonctions importantes dans leur construction d'eux-mêmes.

Grâce au glanage, l'alimentation est ici investie dans toute la richesse de ses **fonctions** : **nutritionnelle**, avec une dimension d'hygiène de vie/santé importante, mais aussi le plaisir ; **sociale**, avec la dimension conviviale, dans les repas partagés avec les autres colocataires, avec des invités, ou encore pris à l'extérieur ; **culturelle**, via la découverte de produits moins courants, de recettes, l'inventivité ; et donc aussi une fonction **d'expression de soi** à travers la pratique culinaire.

« Je trouve ça créatif la cuisine, c'est quelque chose de magique, j'aime bien bouffer... Pour moi, ça coûte moins cher que d'acheter des trucs tout faits, et c'est meilleur que les plats préparés... »

¹ Le « marché des locataires étudiants » n'est pas sans faire renchérir les prix de l'immobilier dans les grandes ou moins grandes villes dotées d'université.

1.1.1 Illustration du profil : Karine

25 ans, étudiante, vit en colocation (loyer 300€) ; célibataire sans enfant ; aide financière de ses parents (environ le montant du loyer) ; fait le plus possible de gardes d'enfants (revenus de 100 à 250€ maximum par mois) ; aspirante aux APL (touchées antérieurement mais perdues récemment).

Glanage régulier depuis mai 2008, poubelles et marchés. Posture de consommation « organisée » (compétences et équipement adéquat).

L'autonomisation d'une jeune fille volontaire et débrouillarde.

Karine est l'aînée de deux enfants, dans une famille de la classe moyenne issue du milieu rural.

Elle aime les études et réussit plutôt bien. Après son baccalauréat, elle entame un cursus universitaire dans une optique professionnelle déjà bien dessinée, au carrefour de sa passion pour la danse, du travail sur le corps, et d'un fort intérêt pour les sciences humaines.

Elle choisit de partir pour Paris, à la fois pour ses études et pour une vie culturelle plus riche qu'en Province. Pour s'autonomiser, également. Ses parents, qui jusque-là la finançaient intégralement, sont plus réticents : « *Si tu y vas, tu te débrouilles* ».

C'est ce qu'elle va effectivement faire : employée et logée comme jeune fille au pair, elle s'assure des revenus complémentaires en gardant les enfants de la famille au-delà des horaires prévus. Par la suite, elle intégrera une colocation, continuant à vivre des revenus de ses gardes d'enfants.

Au bout d'un an, sa capacité à se « *débrouiller* » et ses bons résultats dans ses études incitent ses parents à lui octroyer de nouveau une petite aide financière (à peu près l'équivalent de son loyer).

Karine approche à présent du terme de sa formation diplômante, et espère trouver un emploi dans sa branche (qu'elle estime plutôt bien pourvue en débouchés) dès l'an prochain.

Elle vit dans une nouvelle colocation, poursuit ses gardes d'enfants, mais de manière de plus en plus limitée par les contraintes d'emploi du temps liées à sa formation. Entreprenante et dotée d'un bon sens de l'opportunité, elle a réagi à cette baisse de revenus¹ en s'adressant aux services sociaux de son quartier. Ainsi, elle qui n'a jamais pu avoir droit à plus qu'une bourse « *taux zéro* » est très satisfaite d'avoir accès à des « *allocations spéciales ponctuelles* ».

« Apparemment on a le droit de la demander tant qu'on veut, c'est des aides ponctuelles de 0 à 300€, je vais y aller à la rentrée avec mes frais d'inscription parce que je n'aurai plus droit à la bourse taux zéro, ma sœur travaillant ; ce sera bien pour ça et pour des factures, des petits plus quand on a besoin de plus d'argent. Il y a une commission, ce qui pèse dans la balance, c'est d'avoir une facture à régler et pas les moyens de la régler ».

¹ En outre, elle a brutalement perdu les APL dont elle bénéficiait jusque là. Elle ne sait pas pourquoi le versement s'est interrompu, elle suppose qu'il s'agit d'une question d'attestation d'hébergement (elle n'est pas sur le bail de la colocation), et l'affaire semble difficile à débloquer, elle n'a pas eu le temps de faire les démarches nécessaires.

D'une rencontre fortuite avec le glanage à sa systématisation.

Karine avait entendu parler du mouvement des Freegans. Un jour, en sa compagnie, son colocataire ouvre, « *par hasard, par curiosité* », la poubelle d'un supermarché bio proche de chez eux. Le contenu qu'ils y découvrent les incite à revenir rapidement, dotés de grands sacs.

« Je me souviens d'une sensation euphorique : Waouhh, tout ce qu'on va manger qu'on ne va pas acheter !! »

Dès lors le glanage va devenir régulier, s'étendre à d'autres poubelles de supermarchés et de boulangeries, aux marchés, en priorité dans leur quartier, mais plus loin aussi, à la faveur d'autres activités.

« Et depuis on n'achète presque plus rien, juste les trucs qu'on ne trouve pas ou pas assez, le café, l'huile, les épices, le papier toilette, la lessive... ».

Les récup¹ ont d'abord été collectives, à présent ils se les répartissent en fonction des besoins et des disponibilités de chacun. Le rythme de glanage est d'au moins 3 à 4 fois par semaine².

Ils ont tissé des liens avec d'autres glaneurs connus puis retrouvés sur les sites, se sont intégrés à ce petit réseau qui s'échange les bonnes adresses.

Le logement est équipé pour conserver et cuisiner. Les produits récupérés sont soigneusement lavés et reconditionnés à leur arrivée au logement. Cela demande beaucoup de temps, surtout pour les glanages sur les marchés, qui vont devenir plus rares³, sous le poids des contraintes liées aux études.

Aucune attention n'est prêtée aux dates, pour les produits récupérés dans les poubelles : ils se fient au nez et à l'apparence... Les produits carnés, les plats cuisinés sont entreposés au congélateur. Les produits secs sont mis de côté, comme réserves en cas de moindres trouvailles ou de manque de temps pour les récup'.

Pour Karine comme pour son colocataire co-glaneur (les deux autres colocataires ne glanent pas⁴), cette systématisation du glanage dans leur approvisionnement leur a permis d'arbitrer autrement leur budget très limité, tout en accédant à une meilleure alimentation qu'auparavant. L'argent disponible est consacré « aux priorités » du quotidien.

« Les priorités, c'est ce dont on a vraiment besoin, qu'on ne trouve pas dans les poubelles, c'est quand il n'y a pas d'alternative : par exemple, un tube de dentifrice, on n'en trouve pas, et je ne peux pas ne pas me brosser les dents ».

Cela laisse un peu plus de marge de manœuvre pour les achats plaisirs (les sorties, les produits culturels) ou les achats « semi contraints ».

¹ C'est le terme qu'elle emploie, mais elle peut aussi dire carrément « faire les poubelles » sans en ressentir de la gêne, voire dans une optique un peu provocatrice.

² Un rythme plus facile à tenir en été, hors des périodes scolaires.

³ Pour ces questions de temps, le glanage sur les marchés est plus fréquent en été ; avec la reprise des cours, le glanage va plus se concentrer sur les poubelles des commerces et sur les produits tout prêts, propices à une consommation hors domicile.

⁴ Mais ils partagent les repas confectionnés avec des produits issus du glanage, complètent leur propre alimentation avec les produits glanés.

« Je ne me sens pas plus riche, grâce au glanage, je veux dire je ne m'enrichis pas avec, mais je peux m'acheter un peu de livres, de cd, je peux aller voir quelques spectacles de danse, et ça c'est important ».

« En ce moment, avec mes cours, je n'ai même pas ½ heure pour manger, certains midis... Soit je me suis trouvé des trucs tout faits dans les poubelles, genre salades, ou sandwiches, c'est pas super bon mais..., soit j'ai eu le temps de me préparer un truc, mais là franchement le soir je n'ai pas trop envie.. De temps en temps, comme cette semaine, là, à la maison on avait vraiment mangé que des trucs de récup, je me suis acheté un petit plat au traiteur chinois, avec des copines de la fac, c'est un peu cher, mais je me suis dit que je pouvais me le permettre, cette semaine. »

L'accès à une alimentation plus équilibrée et le développement de compétences

Au début de son autonomisation, plus soucieuse de sa vie estudiantine que de son alimentation, Karine s'est vue « *manger n'importe quoi* » :

« Les gros plats bien lourds au RU, les pâtes et le riz avec les sauces toutes prêtes »

« Les repas avec les enfants que je gardais, rebelote, jambon purée... »

« Après j'ai eu une période très mono aliments, des semaines entières à manger que du surimi... ».

Elle a constaté une prise importante de poids, à cette époque, ainsi qu'une forme physique moyenne : a posteriori, elle met cela sur le compte de son alimentation.

Dans son actuelle colocation, sous l'influence de deux de ses colocataires férus de cuisine, dont l'un (son co-glaneur) sensibilisé aux questions d'équilibre alimentaire, elle a commencé à se soucier de son alimentation, à la considérer comme la base d'une meilleure forme.

Cette aspiration à une bonne alimentation n'était pas aisée à concrétiser, avant le glanage, pour des questions de moyens financiers et de compétences culinaires de base.

« On essayait de ne pas être trop junkfood, d'acheter des trucs bio, les trucs premiers, les graines, ... de cuisiner varié, mais franchement moi toute seule je n'aurais pas pu, c'est surtout (son co-glaneur) qui est le roi du petit plat délicieux avec pas grand chose, comme il est végétarien il connaît les bonnes associations d'aliments etc... »

Grâce à la diversité et l'abondance de produits procurés par le glanage, Karine s'est trouvée à la fois plus motivée et plus en mesure de développer ses compétences alimentaires dans le sens d'une alimentation plus saine et procurant du plaisir.

Des contraintes du glanage comme source centrale l'approvisionnement, à ses bénéfices.

Karine décrit un glanage coloré de surprise, mais le « *petit suspense excitant* » d'avant l'ouverture de la poubelle n'est pas toujours suivi d'une issue à la hauteur des espérances.

Même s'il y a des réserves abondantes au domicile, même si le « *réseau* » peut procurer des produits manquants, mettre le glanage au centre de l'approvisionnement implique de composer, au quotidien, avec ce qu'on trouve ... et ce qu'on ne trouve pas :

« L'idée, c'est de ne pas acheter ce qu'on peut trouver, ... alors il y a des moments où on n'a pas tel ou tel truc ... on ne l'achète pas, on sait qu'on va le trouver à un moment. Alors on s'en passe. »

« Là par exemple, on n'a plus de pain, enfin il y en a, mais super sec, je vais le râper... Ca fait plusieurs jours qu'on n'a rien trouvé en pain, ou qu'on n'est pas passé au bon moment. On ne va pas s'acheter une baguette toute moche rien que pour manger du pain !! Déjà les baguettes dégueu elles sont chères pour ce que c'est, alors le bon pain c'est vraiment trop cher. Donc, en ce moment, le petit déjeuner, c'est un peu bizarre, pas terrible, je tape dans les réserves de gâteaux, mais ce n'est pas très équilibré, je le sens, j'ai un coup de barre dans la matinée ».

Karine concède ainsi que son alimentation n'est pas toujours équilibrée « au jour le jour », mais juge que sur l'ensemble d'une semaine, et a fortiori sur le long terme, les différents besoins alimentaires sont remplis¹.

Il faut noter que cela est possible grâce à une conjonction de facteurs favorisant : les compétences antérieures du co-glaneur, le partage des tâches de glanage et de cuisine, les apports des membres du réseau de glaneurs, et aussi les produits rapportés par Karine quand elle va en week-end chez ses parents.

Dans ce contexte, la nécessité de composer essentiellement avec les produits du glanage motive un apprentissage de la gestion « raisonnée » des ressources, et un développement des savoir-faire culinaires : Karine apprend comment faire avec des ressources contraintes, sans pour autant se sentir dans le manque, sans sacrifier ni le plaisir gustatif, ni l'équilibre alimentaire, ni la découverte.

« On ouvre le frigo, les placards, on regarde les fruits et légumes qui sont là, on voit ceux qu'il faut manger en premier avant qu'ils ne soient plus bons, et on cherche ce qu'on va se faire à manger de bon avec ça, avec les graines bio, avec le tofu, ou avec la viande du congélateur.. On invente, quoi ! »

« Des fois c'est des trucs bizarres que je ne connaissais pas, que je ne sais pas cuisiner, je vais voir sur Internet pour trouver des recettes »

« On essaie des trucs, dès fois, c'est génial, dès fois je ne vous dis pas... soit c'est moi qui ai mal fait, soit la recette est bidon... C'est pas grave, on se marre après, et puis on n'a rien gâché, puisque c'était déjà dans la poubelle !! ».

Cela lui permet aussi de prendre peu à peu son autonomie par rapport à son « mentor » en alimentation, son co-glaneur expert.

Et c'est avec des éléments propres à ses origines qu'elle renoue : elle se retrouve en phase avec des valeurs héritées de ses ascendants, quelque chose qui a à voir avec une « économie de subsistance », qu'elle s'approprie aujourd'hui, et dont elle développe la version « citadine ».

« A la maison, ça a toujours été équilibré, l'alimentation... c'était naturel et sain, sans se prendre la tête, comme on peut le faire plus à la campagne. Mon grand-père aussi, il fait très attention à ça, il a ses lapins, ses poules, il chasse un peu, il mange hyper naturel, parce qu'il est de la campagne. C'est pas souvent qu'il passe au supermarché pour acheter des trucs. On se retrouve là-dessus, moi je suis citadine mais je me retrouve avec mon grand-père sur ça. »

¹ Le « carnet de bord » alimentaire qu'elle a tenu à notre demande pendant 15 jours va bien dans ce sens.

Un rapport pragmatique à l'aide alimentaire

Karine est à l'aise avec le principe des aides sociales. Elle s'en sent d'autant moins dépendante ou « profiteuse » qu'elle n'a pas pu bénéficier de bourses d'étude, alors que ses parents n'étaient pas assez « riches » pour subvenir à tous ses besoins : elle peut se considérer comme ayant droit à des aides sociales quand elle s'émancipe de ses parents.

En outre, fréquentant, dans son réseau de glaneurs, des personnes bénéficiant de l'aide alimentaire, elle connaît les associations et les voies d'accès.

Le recours à l'aide alimentaire ne fait pas l'objet de freins, dans son cas. Mais bien plutôt d'une absence de motivation. Grâce au glanage, actuellement, elle ne « *manque de rien* ». Mais antérieurement au glanage, elle ne se sentait pas plus en manque crucial d'apport alimentaire.

Ce n'est pas d'aide alimentaire dont elle peut ressentir le besoin, même dans la perspective où le glanage deviendrait impossible (ce qui la ramènerait à l'état d'avant le glanage) : c'est d'aide financière.

« L'alimentation, je m'en sors, je m'en sortirai toujours, je sais faire, même avec pas grand-chose. Ce n'est pas ça que je vais chercher, parce que l'aliment ne va pas me payer mes frais d'inscription, mes factures, mon forfait téléphonique !! Et je ne vais pas aller chercher dans cinquante mille endroits des aides pour ça, parce que c'est fatigant, j'ai d'autres priorités, mes études, tout ça, même l'histoire de l'APL je n'ai pas le temps de m'en occuper... ».

Au bilan

Avec Karine, on a l'exemple même d'une glaneuse à la fois clairement **dépendante du glanage pour son alimentation actuelle**¹ et dotée² de **réels outils pour gérer une situation de précarité financière sans affecter son équilibre alimentaire, sans se vivre comme démunie**.

L'économie « de subsistance » qu'elle a mise en application avec le glanage, elle ne l'a pas ressentie comme la conséquence d'une situation de pauvreté subie, mais comme sa propre création à partir d'un modèle hérité (et valorisé). Cela lui confère une grande force, des atouts dans sa gestion de difficultés économiques potentielles pour l'avenir. Karine, avec son expérience du glanage, réinvestit et transforme un socle de valeurs issu de son ancrage « terrien ».

1.1.2 Quelques éléments en contrepoint : des débuts plus difficiles dans le glanage en solitaire, pour Hélène.

Hélène, 24 ans, est issue d'une famille de la classe moyenne supérieure (professions intellectuelles), a priori privilégiée, mais de fait rattrapée par une vulnérabilité sociale inconcevable jusqu'à récemment. Elle était dans une relative aisance, jusqu'au

¹ Plus précisément pour concilier ses faibles revenus avec des préoccupations alimentaires remarquables, dans sa classe d'âge

² Grâce aux compétences culinaires et à la capacité d'adaptation à la ressource disponible qu'elle a développées en mettant le glanage au cœur de son approvisionnement

moment où elle s'est retrouvée littéralement « lâchée » par des parents en crise. Une crise liée en l'occurrence à la souffrance au travail.

Elle est ainsi confrontée, en pleine phase d'autonomisation, à la descension brutale de ses parents. Elle rembourse avec difficulté un emprunt étudiant souscrit avant la crise familiale et n'imagine même pas le renégocier, ni de prétendre à des aides sociales.

C'est elle qui « encaisse » le décrochage social de ses parents sans pouvoir se raccrocher à une catégorie sociale bien définie.

Hélène a découvert le glanage sur un marché, à l'occasion de courses réalisées au moment de la fin de la vente : voir opérer différents glaneurs l'a incitée à passer elle-même à l'acte, pour accéder à une alimentation plus riche en fruits et légumes, conformément à ses aspirations nutritionnelles (elle aussi a été élevée dans le souci d'une nourriture équilibrée). Le glanage lui a permis de moins dépendre des aliments récupérés sur son lieu de travail, en l'occurrence un fast-food dont elle appréciait très moyennement les produits.

Lorsque nous l'avons rencontrée sur ce marché, elle débutait depuis peu (moins de deux mois) dans le glanage. Elle était encore inexpérimentée, ce qui transparaissait dans sa manière de glaner en solitaire, mi-inaccessible, mi fragile, proie potentielle de rapports de genre axés sur l'échange intéressé.

« Je suis comme ma mère, je suis trop habituée à me faire draguer par les mecs... Il suffit de dire qu'on a un copain même si c'est pas vrai !! (...) Des fois c'est un peu lourd, ils essaient quoi... Mais ils ne sont pas là à nous agresser, même si ils sont un peu rentre-dedans... ».

Elle avait tendance à commencer son glanage trop tôt, et se heurtait ainsi à la suspicion, voire au rejet radical des commerçants. Très concentrée sur son ramassage, elle restait isolée des autres glaneurs, se privant ainsi de l'effet de protection du groupe autant que de conseils ou d'échanges potentiels.

Mais en quelques semaines, elle a pris ses repères sur le marché qu'elle fréquente régulièrement. Elle a commencé à y faire des connaissances, à tisser des liens avec d'autres glaneurs.

« A partir de fin août j'étais plus à l'aise. Les commerçants, il y a toujours des fois où je me fais engueuler, mais maintenant je sais avec lesquels il faut se méfier, ceux avec qui il faut vraiment y aller seulement une fois qu'ils ont tout remballé ... Car c'est vrai que le moment où il y a le plus de trucs c'est le moment où ils remballent les étals, ils sont en train de ranger, et ils n'aiment pas trop qu'on prenne à ce moment-là ».

N'ayant jamais imaginé avoir droit à des prestations sociales compte tenu des revenus et du statut de ses parents, elle est éloignée des circuits d'aides (comme ses parents, qui semblent n'être d'aucun appui sur ce point). Elle ne l'a jamais envisagé spontanément, et quand nous approfondissons cet aspect avec elle, elle se montre non seulement démunie, mais plutôt réticente.

« Je ne sais pas si c'est possible... J'avoue qu'en plus j'en avais parlé à ma mère et comme elle m'a dit que mon père avait encore trop de revenus, voilà... »

« C'est ma mère qui me met à jour de ce genre de choses... Mais je ne sais pas si elle sait grand chose là-dessus en fait... ».

Au-delà de cette méconnaissance des circuits et des conditions d'accès, recourir aux aides sociales, et particulièrement à l'aide alimentaire, ce serait pour Hélène stigmatiser ses parents dans leurs défaillances et dans leurs propres échecs :

« Ce n'est pas pour moi, j'ai les moyens, je viens d'une famille où on n'en est pas là.. D'un autre côté, peut-être que mes parents, ça leur ferait du mal de savoir que j'en suis là, ... ça leur fait mal d'avoir baissé de niveau de vie, car c'est lié à l'échec de mon père, son entreprise a foiré, ça lui a échappé. ».

Pourtant, lors de notre dernière rencontre, à la fin du protocole d'étude, elle nous confie qu'elle a commencé à se renseigner pour l'obtention du RSA (elle a rempli le questionnaire en ligne). Réfléchir à sa situation en présence d'un tiers étranger à sa famille, aborder la question des aides sociales lors des entretiens, cela lui a permis de reconsidérer sa position initiale par rapport aux dispositifs d'aides. Même sa posture de mise à distance de l'aide alimentaire s'est nuancée, d'autant que le nouveau travail qu'elle a trouvé lui laisse moins de temps disponible pour le glanage : elle n'exclut plus d'y recourir en cas de besoin, du moins d'aller voir ce qu'il en est.

I.1.3 Au bilan pour ce profil : la question de la dépendance au glanage et les alternatives possibles.

Au cœur des fonctions du glanage, pour les jeunes : l'appropriation de la consommation alimentaire.

Au-delà de son efficacité en tant que mode d'accès à une alimentation plus qualitative, plus diversifiée et plus équilibrée, le glanage est bien, pour ces jeunes, un exercice d'autonomie et un développement d'outils pour le futur : un apprentissage.

Notamment en ce qui concerne la pratique alimentaire et culinaire, le glanage permet d'en expérimenter les diverses fonctions, nutritionnelle, sociale et culturelle.

Ces jeunes ont hérité, par culture familiale, d'une sensibilité aux questions d'équilibre alimentaire. Alors que les limitations économiques propres à la phase d'autonomisation pourraient les conduire à rompre avec ces bases, le glanage rend possible l'appropriation de ce « capital » et son actualisation au quotidien. Bien plus, ce mode d'approvisionnement oblige à développer des capacités d'adaptation, face à une ressource toujours aléatoire : la nécessité de « faire avec » n'est pas subie comme une expérience de la restriction ou un marqueur de pauvreté ; au contraire, elle se transforme en une aptitude valorisante, un mode de différenciation positive par rapport à la classe d'âge.

Une dépendance au glanage « relative » : un glanage d'amélioration et non de survie.

Si ces jeunes ne pouvaient plus glaner (pour cause de durcissement des conditions de glanage, ou par manque de disponibilité¹), ils seraient contraints à reconsidérer leurs arbitrages financiers ; afin de préserver des postes budgétaires prioritaires (logement, frais fixes d'énergie, de téléphonie...) ou importants dans leurs centres d'intérêt, pour leur insertion dans leur tranche d'âge, ils auraient tendance à revoir leur alimentation à la baisse, en termes de qualité et d'adéquation à leurs aspirations ; ils perdraient en

¹ Car ce glanage est extrêmement chronophage.

« confort alimentaire », reviendraient à une alimentation moins sélective, plus roborative, sans doute moins équilibrée.

Ce serait une expérience d'appauvrissement, atténuée par leurs compétences acquises dans le « faire avec », mais quand même bien de l'ordre de la régression par rapport à la situation antérieure.

Une alternative envisageable : l'aide alimentaire.

Pour retrouver de la marge de manœuvre dans leur budget global, nos interlocutrices¹ de cette tranche d'âge pourraient éventuellement, en dernier recours, se tourner vers l'aide alimentaire.

Les exemples comparés de Karine et Hélène semblent indiquer que ce dernier est plus simple à envisager si on a acquis de l'autonomie par rapport aux ascendants (si on ne craint pas de les gêner en ayant recours à l'Aide). Et justement le glanage favorise cette prise d'autonomie.

Leurs compétences culinaires, héritées et/ou acquises via le glanage, feraient d'elles de « bonnes » bénéficiaires de cette aide : aptes à s'emparer de l'offre, de plus en plus qualitative et diversifiée, de l'aide alimentaire, pour optimiser leur alimentation.

Cependant, dans un contexte marqué par une forte croissance du nombre de requérants à l'aide alimentaire, il apparaît comme plus logique, pour ces jeunes manifestant une volonté et une capacité d'autonomie, de demeurer, grâce au glanage, en dehors des circuits de l'aide alimentaire.

¹ Les garçons de cette tranche d'âge seraient sans doute plus réticents, pour des questions d'image de soi.

I.2 Les 40/50 ans éloignés de l'emploi : la ré affiliation sociale par le glanage.

Trois cas dans notre échantillon : Sylvie, Jorge et Rémi

De la vulnérabilité professionnelle à l'exclusion durable du marché de l'emploi.

Il s'agit de membres d'une tranche d'âge entrée dans le monde de travail dans les années 80-90. Bien que peu ou pas diplômés, sans qualification professionnelle particulière, ces personnes ont pu se faire une place plus ou moins stable¹ dans le marché de l'emploi jusqu'à une période récente (entre 2006 et 2008).

Leurs difficultés ont crû avec le durcissement du marché de l'emploi. Souvent cantonnés dans des emplois de plus en plus précaires, ils sont usés par des parcours de chômeurs de longue durée (avec la descension sociale et financière qui les accompagne), par les échecs répétés des dispositifs d'insertion dont ils ont bénéficié. Leur vulnérabilité professionnelle s'est accentuée avec l'âge, tandis que leurs espoirs de « s'en sortir » s'amenuisaient... : la récente crise les touche alors qu'ils sont en situation de fragilité² extrême, tant matériellement, socialement, que psychologiquement.

Leur souffrance sociale est accrue par la modification du « regard que porte la société française sur ses pauvres³ », dans le sens d'une culpabilisation de leur situation, d'une mise en doute de leurs efforts pour retrouver le chemin de l'emploi.

Ceci n'est pas sans rapport avec les pathologies physiques ou psychiques (accidents du travail, maladies, dépression⁴) qui ponctuent leurs parcours.

Le glanage peut fonctionner, dans ce contexte, comme (ultime) mode de résistance active à la disqualification sociale, non seulement parce qu'il permet

¹ Alternance de périodes plutôt ascensionnelles, ou du moins d'emploi fixe, et de périodes de chômage, avec recours ou non aux dispositifs d'aide au retour à l'emploi.

² PAUGAM Serge, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « sociologies », 1991. Dans le processus de disqualification sociale décrit par l'auteur, ils se situent entre la fragilité et la dépendance (notamment la dépendance différée).

³ PAUGAM, Serge « Pauvreté et solidarité », entretien avec Nicolas Delalande in *La vie des Idées*, 2008. « Aujourd'hui on a le sentiment que l'explication de la pauvreté par l'injustice a considérablement régressé dans notre pays, au profit d'une autre explication qui serait l'explication par le fait de ne pas être assez courageux, de ne pas être suffisamment responsable de soi, de ne pas être suffisamment mobilisé dans la recherche d'emploi. En quelque sorte, il y aurait l'idée que les pauvres ne seraient plus les victimes du système mais seraient en quelque sorte des victimes d'elles mêmes, c'est à dire de leur propre incompétence et de leur propre irresponsabilité. (...) On a tendance (...) à dire que si les pauvres ne font pas suffisamment d'efforts, du moins on sous-entend qu'ils n'en font plus, c'est tout simplement parce qu'ils adoptent des comportements stratégiques, c'est à dire qu'ils profitent du système. »

⁴ EHRENBERG, Alain, *La fatigue d'être soi – dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1998 « Les notions de projet, de motivation ou de communication dominant notre culture normative. Elles sont les mots de passe de l'époque. Or la dépression est une pathologie du temps (le déprimé est sans avenir) et une pathologie de la motivation (le déprimé est sans énergie, son mouvement est ralenti, et sa parole lente). Le déprimé formule difficilement des projets, il lui manque l'énergie et la motivation minimale pour le faire. Inhibé, impulsif ou compulsif, il communique mal avec lui-même et avec les autres. Défaut de projet, défaut de motivation, défaut de communication, le déprimé est l'envers exact de nos normes de socialisation. »

d'éviter une dépendance accrue par rapport aux aides sociales (recourir à l'aide alimentaire), mais aussi parce qu'il est un lieu de re-création du lien social.

1.2.1 Première illustration du profil : Jorge, le glanage structurant

45 ans, célibataire, sans enfants, de nationalité étrangère, intérimaire dans la restauration. Locataire d'un 2 pièces en proche banlieue, bénéficiaire de l'Allocation de Solidarité Spécifique (ASS), des Aides Pour le Logement (APL), et de la Couverture Maladie Universelle (CMU). Il glane régulièrement depuis 2 ans, exclusivement dans les poubelles des rues commerçantes. Une posture de « consommation organisée ».

Une mobilité sociale descensionnelle.

Une enfance décrite comme heureuse et sans problème dans un milieu aisé en Espagne. Jorge rompt le lien familial à l'âge de 25 ans : il interrompt ses études avant l'obtention d'une qualification professionnelle pour suivre une voie plus artistique. Il arrive à Paris en 1984, pour y intégrer une école de décoration d'intérieur. En l'absence de soutien familial, il exerce de nombreux « petits boulots » pour se loger et assurer le financement de son projet, mais ne parvient pas à concilier durablement vie étudiante et vie professionnelle : il doit renoncer définitivement au domaine artistique.

Cet échec lui rend inenvisageable le retour au pays. Son faible niveau de qualification, doublé d'une maîtrise trop partielle du français, le cantonnent dans des métiers peu qualifiés. Débutant comme plongeur dans un restaurant, il progresse dans les métiers de la restauration où il occupera successivement les fonctions de commis de cuisine, chef de salle puis cuisinier. Durant quinze années d'intense activité professionnelle, il bénéficie d'une certaine sécurité. Son insertion en France lui semble plutôt bien amorcée, Jorge est confiant en l'avenir.

Licencié en 2004, il entame un parcours de chômeur qui s'avèrera de longue durée, de l'inscription à l'ANPE à l'épuisement de ses allocations, en 2006. Il obtient l'ASS (500€ mensuel) et l'APL. Il est dans une logique de restrictions et de réduction constante de son niveau de vie : diminution des premiers postes de dépense, déménagement dans un logement plus modeste en banlieue puis modification de son mode de consommation et d'approvisionnement alimentaire (réduction du budget alimentaire et achats de fruits et légumes en fin de marché). Sans franchir encore le cap du glanage alimentaire Jorge adopte progressivement un mode de consommation centré sur la débrouille et le système D. Premières récupérations de vêtements dans des vestiaires associatifs ou de mobiliers lors du passage des encombrants, achats sur les marchés de l'économie parallèle (notamment pour les produits d'hygiène et d'entretien).

Des achats économiques sur les fins de marchés à la rencontre du glanage urbain

Dans un contexte de durcissement du marché de l'emploi, Jorge doit se résoudre à toujours plus d'économies pour préserver son logement. C'est là qu'intervient le glanage alimentaire. Sensibilisé par un reportage vu à la télévision, il se décide un jour à franchir le pas en voyant d'autres glaneurs s'approvisionner. Il commence par récupérer du pain dans les poubelles d'une boulangerie. Une fois ce cap franchi, non sans réserves, il fait rapidement la découverte d'autres sites et s'installe durablement dans ce mode

d'approvisionnement alimentaire qui assure à l'heure actuelle et depuis maintenant deux ans l'essentiel de sa consommation.

De la restriction budgétaire au glanage alimentaire comme mode de résistance à la disqualification sociale

Jorge n'achète désormais que ce qu'il ne peut pas récupérer (il estime son budget en nourriture et produits du quotidien à 70 € par mois).

Ses plages de temps libre sont mises à profit dans la pratique d'un glanage régulier. Il se rend au moins trois fois par semaine à la sortie du même supermarché, où il a su s'intégrer aux autres habitués du site. Son approvisionnement est organisé (respect des horaires de sortie de poubelles, équipements pour le transport des denrées récupérées, sélection attentive des produits ...). Doté des compétences culinaires et du matériel nécessaire à la conservation et à la préparation des produits, il s'applique à diversifier son alimentation et à optimiser ses récupérations, qui assurent l'essentiel de ses repas pour la semaine.

Outre la réalisation d'économies significatives, le glanage lui assure une alimentation plus variée, plus riche et plus équilibrée que ce que lui permettrait son budget. Contrairement à la période initiale de restriction, où étaient privilégiés les produits à bas prix, il peut consommer des produits de marques. Compte tenu de sa situation et de sa connaissance des réseaux d'aides sociales, Jorge pourrait sans doute bénéficier de l'aide alimentaire (via les réseaux d'épicerie sociale) ne serait-ce qu'en complément du glanage. Mais ce recours, qu'il associe à l'assistanat, constitue pour lui un seuil à ne pas franchir. S'estimant être déjà suffisamment aidé par les prestations sociales qui lui sont versées, Jorge se refuse à entamer toute démarche de recours à l'aide alimentaire : dans son champ de représentations, les aides relatives à l'alimentation sont de loin celles qu'il veut tenir le plus à distance.

Au-delà de l'aspect purement économique et nutritionnel, le glanage assure des fonctions sociales importantes. Depuis son basculement dans la précarité Jorge s'est progressivement isolé de son réseau relationnel : la peur de vivre aux dépens des autres s'est traduite dans son cas par un repli sur soi. Jorge évoque ainsi un quotidien monotone qui, lorsqu'il ne travaille pas, demeure essentiellement rythmé par les horaires de glanage.

Le moment de l'approvisionnement est aussi celui d'une socialisation. Du fait de sa carrière dans la restauration, de ses compétences culinaires, Jorge tend à se poser comme un « expert », évaluant la qualité des produits récupérés, commentant comment il convient de les améliorer, s'appliquant parfois à orienter le choix des autres glaneurs...

L'approvisionnement, la préparation et la consommation des produits récupérés sont autant d'activités structurantes

Cuisinier de formation et ayant baigné dans un milieu où l'alimentation était valorisée, Jorge accorde une importance fondamentale à son alimentation et à la préparation de ses repas. Par leur diversité et leur abondance, les produits issus du glanage lui permettent d'effectuer trois repas quotidiens (avec une priorité accordée au petit-

déjeuner et au dîner¹). Lors du glanage, Jorge sélectionne les produits –dans la mesure du choix disponible- en anticipant les plats qu’il pourra préparer. Ses menus sont généralement conçus en fonction de la récolte du jour et des denrées stockées. Il dispose d’une quantité de recettes qu’il se plaît à décrire (des recettes dans lesquelles les produits carnés ont une place importante : plats mijotés type pot au feu, navarin, rôtis de bœuf ou de volaille toujours servis avec des accompagnements, légumes ou féculents, gâteaux, confiture...). Il dispose dans son logement de tout le matériel nécessaire (réfrigérateur avec compartiment congélation, plaques de cuisson, four, grille pain, casseroles en tout genre). L’élaboration des plats cuisinés constitue une activité dont il retire un plaisir certain. Le matériel dont il dispose lui permet de tirer profit de denrées de choix comme la viande ou le poisson². Globalement, ses possibilités de stockage lui permettent de compenser le caractère aléatoire de la ressource issue du glanage.

Il apparaît clairement ici que **le glanage comme la préparation des repas, outre la qualité de l’alimentation en découlant, sont des activités structurantes tant du point de vue du temps consacré, que de l’anticipation qu’elles supposent.**

Au bilan

Jorge illustre une dépendance au glanage qu’on qualifiera de « supportable parce que relative ». Les prestations sociales lui assurent une base de sécurité relative (logement, couverture santé, revenu minimum fixe). Son lien à l’emploi, son espérance par rapport à lui, sont entretenus par des missions d’intérim irrégulières, mais structurantes dans le cadre de sa relation avec une agence d’insertion associative qui semble adaptée à sa problématique.

Son accès aux dispositifs d’aide, sa capacité à s’en emparer, sont sans doute favorisés par la relative aisance sociale (un savoir – être) liée à son « capital » familial (une base de sécurité financière et affective, dans l’enfance) et à son sentiment d’avoir construit sa vie sur des choix (d’avoir essayé de donner corps à ses aspirations artistiques).

Dans ce contexte, le glanage fonctionne comme un élément de réassurance, permettant et confortant une posture active face à ses difficultés financières et d’insertion. Il le conçoit et le gère comme une « ligne » dans son budget : un moyen de faire des économies qu’il mesure et comptabilise, en reliant les produits de sa récupération à leur valeur marchande.

Le glanage a pour Jorge une fonction déterminante³ dans la résistance à la disqualification sociale :

- Dans son vécu : le glanage lui permet de continuer à s’inscrire dans la société de consommation. Il peut accéder à des marques, manger abondamment et de manière

¹ En période d’emploi, Jorge déjeune le plus souvent chez les clients pour qui il travaille et réalise ainsi des économies sur son budget alimentaire ; lorsqu’il est inactif, il se contente d’un sandwich avalé sur le pouce

² Le déstockage des produits carnés ayant généralement lieu le même jour, Jorge se sert à proportion de ce qu’il peut congeler.

³ Il se montre ainsi très attentif et réactif aux comportements des autres glaneurs susceptibles de générer du dérangement pour le commerçant ou les riverains. Le risque de « fermeture » du site habituel est une forte source d’inquiétude, pour lui ; il a déjà connu ce phénomène, et ça a été pour lui l’occasion de mesurer sa dépendance au glanage.

variée, avec beaucoup de produits carnés -conformément à son goût et aux normes d'une alimentation « riche »- , exercer son expertise culinaire, et garder par là le lien avec la phase ascendante de sa trajectoire professionnelle dans la restauration.

De manière projective, en prévision de difficultés financières durables ou accrues : les économies qu'il réalise en limitant ses achats à ce qu'il ne peut pas se procurer gratuitement, lui permettent de gérer par anticipation les périodes sans emploi, de mettre à distance le spectre de « la chute ».

Les relations qu'il entretient avec des représentants de cette chute, dans le groupe de glaneurs constitué autour des poubelles qu'il fréquente, sont aussi une manière d'appivoiser et de conjurer ce risque.

Dès lors, le glanage peut avoir pour lui « un parfum de bohème », en phase avec ses aspirations artistiques de jeunesse. **On voit ici comment le glanage est investi et approprié au point de résonner en assonance avec le projet de vie** inaugural.

1.2.2 Deuxième illustration du profil : Rémi, une dynamique d'attraction/répulsion vis-à-vis du glanage.

41 ans, célibataire sans enfants, en recherche d'emploi, locataire d'un studio (sans bail) ; ne bénéficie d'aucune prestation sociale. Il glane depuis 6 mois, exclusivement dans les poubelles de rues commerçantes. Posture de « consommation organisée », relative compétence culinaire et équipement rudimentaire.

De la précarité de l'emploi à la dépression déclarée

Une enfance difficile dans milieu modeste. Père absent, disparu lorsqu'il avait 8 ans et mère alcoolique décédée lorsqu'il en avait 16. Rémi est élevé par son beau-père puis par son grand père. Un parcours scolaire difficile et inachevé. Rémi échoue son CAP de mécanique. Autonomisation forcée (décès de l'adulte référent) autour de ses 20 ans, premiers « petits boulots » et vie de jeunesse insouciante. Sans qualifications, il s'investit dans une carrière dans le nettoyage industriel où il y restera pendant près de 10 ans. Le métier est rude, les horaires astreignants, mais le salaire est convenable et l'ensemble permet à Rémi de se valoriser comme un « battant » : il s'identifie au modèle du self made man (on est dans les années 90) et en adopte le mode de vie, ce qui le conduit à contracter ses premières dettes.

En 1998, Rémi est licencié, ses indemnités épongent une partie de ses dettes. Après une période de chômage, il trouve une place de barman et entame une reconversion, cette fois dans les métiers de la restauration. Suivent 10 années de CDD, entrecoupées de périodes d'inactivité de plus en plus fréquentes. Débrouillard et volontaire, Rémi parvient toujours à se maintenir « à flot » par le biais de petits boulots d'appoints (bricolage, déménagements, chantiers de peinture).

En 2008 (au seuil symbolique des 40 ans), dépassé par les dettes et les loyers impayés, menacé d'expulsion et usé par l'accumulation des emplois précaires, Rémi ne parvient plus à rebondir¹ : c'est la dépression. Il n'arrive plus à s'alimenter, est en proie à des envies suicidaires, à une inhibition de l'action.

¹ Comme il l'évoque lors des entretiens : « le ressort est cassé ».

Du vol par nécessité au glanage

Sa dépression l'éloigne encore du marché du travail. Sans emploi et sans ressources, Rémi ne peut se résoudre à entamer des démarches auprès des services d'aides à la réinsertion¹. Il commence par voler dans les magasins pour se nourrir. Il est pris en flagrant délit par un commerçant conciliant, ce dernier lui conseille de se rendre à la sortie du magasin à l'heure des poubelles. Rémi s'initie alors au glanage, non sans difficultés. Ses premières expériences sont douloureuses et entachées de honte. Inexpérimenté, ne maîtrisant ni les codes, ni les « savoir faire » en la matière, Rémi se fait exclure des sites qu'il fréquente². Mais il ne renonce pas et ses passages répétés lui permettent progressivement d'être accepté par les autres glaneurs. Le glanage lui procure aujourd'hui l'intégralité de sa consommation, du moins dans les périodes sans emploi.

Le glanage alimentaire comme moyen de subsistance et lutte contre la dépression

Dans les périodes (longues et récurrentes) où il ne dispose d'aucune ressource financière, Rémi pratique le glanage à l'exclusion de tout autre mode d'approvisionnement alimentaire. Il se rend sur le même site, entre 2 et 3 fois par semaine. Le glanage, suffisamment productif sur ce site, lui permet de se procurer légalement une alimentation acceptable à ses yeux. Il confie qu'il s'est adonné les premiers temps à une consommation compulsive, en passant soudain du manque à la profusion de nourriture.

Depuis 6 mois, le quotidien de Rémi est rythmé par deux activités : la recherche d'emploi le matin et le glanage l'après midi. Bien que n'étant pas issu du monde de la rue, il en adopte progressivement certaines attitudes en élargissant sa pratique à tout ce qui est potentiellement récupérable³.

Son mode d'approvisionnement alimentaire est « organisé » (respect des horaires et équipement pour transporter les produits récupérés). Doté d'un matériel rudimentaire pour la conservation et la préparation des produits (petit réfrigérateur sans compartiment de congélation et plaques de cuisson vétustes), Rémi est en mesure de stocker les denrées récupérées pendant au moins 3 jours⁴.

Le glanage a pour lui une fonction sociale importante. Rémi s'est progressivement isolé de son réseau relationnel initial. Il ne mentionne aucun parent ou ami sur qui compter en cas de problème. Le temps de l'approvisionnement dans les poubelles est l'occasion de rompre l'isolement. Bien qu'il s'agisse d'une « socialité de surface » entre glaneurs, l'opportunité de parler des actualités, de sa vie quotidienne, de ses échecs comme de ses réussites constitue un élément de sa reconstruction. La présence d'autres glaneurs ayant eux aussi essuyé de nombreuses mésaventures le rassure, lui permet de se situer et lui redonne confiance en l'avenir⁵.

¹ Aides dont il n'a jamais fait la demande, tant son estime de lui implique de s'en sortir par lui-même.

² Malgré ses difficultés financières Rémi reste très attaché à son apparence physique et vestimentaire, décrédibilisant ainsi sa « légitimité » dans les poubelles lors de ses premières expériences de glanage. Ses vêtements sont selon lui le seul élément de dignité qui lui reste.

³ Il dépiaute les mégots laissés dans les cendriers, déclare soulever facilement les couvercles de poubelles où il y trouve quantité de choses utiles à son quotidien (champoing, rasoirs, savons...)

⁴ Qui lui permet de ne pas se rendre quotidiennement sur son site de glanage

⁵ Rémi apprécie particulièrement discuter avec un glaneur autrefois SDF et qui a récemment retrouvé du travail, un logement et est en voie de réinsertion sociale.

Simultanément à son entrée dans le glanage, il amorce un parcours vers la réinsertion : première inscription au Pôle Emploi et dans une agence d'intérim spécialisée dans les métiers de la restauration.

Rémi évoque **la découverte du glanage comme l'élément déclencheur de son ressaisissement**, lui ayant permis de « remonter la pente ».

Contrairement à d'autres glaneurs, il insiste sur le caractère transitoire du glanage. N'envisageant pas de passer l'hiver dans cette situation, il se concentre sur la recherche d'un emploi et envisage de se rendre dans le sud de la France en stop pour y trouver une place de saisonnier.

Il cesse de glaner lorsqu'il est en activité même de très courte durée, et privilégie l'achat. Ainsi, il s'est absenté du site durant plus d'un mois¹ en cours d'enquête. Sa réapparition sur les lieux coïncide avec l'arrêt de sa mission. Le sentiment de retrouver une place dans la société passe aussi dans son cas par l'achat : bien qu'il n'accède par là qu'à une alimentation sensiblement équivalente à celle issue du glanage, il a la satisfaction de l'acheter.

Dans la même optique d'autonomie, et malgré la fragilité de sa situation (insécurité liée au logement et à l'emploi, absence de ressources...), Rémi ne se perçoit pas comme un bénéficiaire potentiel des aides sociales. Il déclare s'en être toujours sorti seul soit par relations, soit par le bouche à oreille, et il compte bien continuer en ce sens. Il s'est construit sur cette image.

Un approvisionnement dépendant des aléas de la ressource, mais qui remplit au moins une fonction nutritionnelle.

Hors périodes d'emploi, Rémi se nourrit exclusivement des produits du glanage : il ne peut, faute de revenus, enrichir son alimentation par des produits achetés. Le glanage lui permet d'assurer deux repas quotidiens : le petit-déjeuner, exclusivement composé de yaourts, et le dîner, plus conséquent mais dépendant de ce qu'il aura trouvé. Le déjeuner est le plus souvent supprimé².

Malgré une compétence culinaire développée dans l'enfance ou lors de ses expériences dans la restauration³, Rémi fait peu la cuisine et privilégie la récupération d'aliments prêts à consommer (type pizzas, plats cuisinés, sandwiches...). Il délaisse les produits nécessitant une préparation, faute d'énergie, d'envie pour le faire. Rémi ne se nourrit pas par plaisir ; mais qu'il s'alimente constitue un pas par rapport au plus fort de sa dépression, où il avait cessé de le faire.

Au bilan

Rémi s'est construit sur une image de self made man, il a fait sien le discours de stigmatisation des chômeurs et bénéficiaires des minima sociaux, à tel point qu'il est enfermé dans une posture de rejet total des aides sociales.

¹ Information confirmée par les habitués du site

² Les sandwiches trouvés peuvent éventuellement constituer son déjeuner

³ L'éventail de ses recettes est impressionnant (bourguignon, ratatouille, cassoulet, paella...)

Sa dépendance au glanage est totale dans les périodes hors emploi¹: il tente d'éloigner le vécu de cette dépendance en cantonnant le glanage aux moments où il n'arrive pas à travailler. Mais il se prive par là d'une forme de sécurité, d'une source plus régulière d'économie qui lui permettrait de vivre plus longtemps sur ses salaires ponctuels, comme le fait Jorge. Et chaque retour aux poubelles lui paraît une re-chute, du point de vue du statut social.

Ce serait une souffrance psychique insoutenable si le glanage ne remplissait pas pour lui d'autres fonctions : structuration du quotidien, maintien du lien social et du « souci de soi » (self care) ; des « bénéfiques » particulièrement importants, et même vitaux, compte tenu de son isolement, de son rejet de l'aide sociale, sur fond de dépression. Sa relation au glanage obéit ainsi à une dynamique d'attraction-répulsion : y recourir le structure, au-delà de la pure fonction alimentaire, mais lui montre aussi les dangers de « la chute » possible dans l'extrême précarité, l'incitant d'autant plus à mobiliser ses forces pour rebondir.

I.2.3 Au bilan pour ce profil : quelles alternatives au glanage ?

Pour ces personnes encore dans la force de l'âge, qui n'ont pas abandonné l'espoir de retrouver une place dans le corps social, qui démontrent leur capacité à maintenir une alimentation autonome grâce au glanage, il est difficile d'envisager des alternatives satisfaisantes à cette pratique.

Si elles n'avaient plus la possibilité de glaner, elles perdraient, outre leur source princeps d'alimentation, des **repères structurants dans leur vie quotidienne, et notamment un espace-temps de socialité choisie**.

Se tourner vers l'aide alimentaire – telle qu'elles se la représentent- serait pour elles l'ultime renoncement, l'aveu de leur échec personnel et social. Elles ne pourraient pas vivre le recours à l'aide alimentaire comme un « coup de pouce ponctuel » : il résonnerait comme une entrée en dépendance. La fréquentation d'autres bénéficiaires, plus faibles et par là plus légitimes à leurs yeux, les confronterait à une honte insoutenable.

Pourtant il est vraisemblable qu'elles pourraient s'inscrire dans des structures d'aide alimentaire travaillant **avec** les bénéficiaires, mettant en place une dynamique d'échanges de services, dans lesquelles les bénéficiaires sont des partenaires actifs, pour un travail de ré-affiliation sociale dans la durée². Car ce que ces glaneurs trouvent dans le glanage, au-delà de leur alimentation, **c'est du lien social et de l'empowerment**. Ce que ne peut leur procurer l'aide alimentaire « classique », surtout dans un contexte d'augmentation de la demande.

¹ Il parle de sa peur de « tomber dans la routine des poubelles », de « s'enfermer dans la vie de rue ».

² De telles structures se développent ponctuellement, à titre expérimental, dans le circuit des Epicerie Sociales et Solidaires (cf notamment les dernières Rencontres de l'ANDES).

I.3. Les « anciens » de la rue : le glanage ritualisé et la convivialité choisie autour de l'alimentation.

Deux cas dans notre échantillon : Gabriel et Juanito

Il s'agit de personnes de plus de 40 ans, entrées de manière précoce dans la vie à la rue¹, et qui n'en sont jamais sorties². Ils ont plus de 20 ans de grande marginalité derrière eux, avec des temps d'hospitalisation psychiatrique et/ou d'emprisonnement. On retrouve chez eux les mêmes **défaillances dans les modèles identificatoires et sociaux originels** : des figures de pères fortement dévaluées socialement, au niveau professionnel (ouvriers pauvres, avec des espoirs migratoires déçus, dont la vie de labeur n'apparaît pas comme un « destin » enviable) et/ou dans l'échec de leur couple englué dans les difficultés matérielles. Ils ont été élevés dans des habitats dégradés, des cités concentrant des populations en difficulté, avec pour les jeunes la « débrouille », la « petite » délinquance comme principal horizon. Leur départ du domicile pour la rue est comme une fuite pour échapper à un futur qui semblait tout tracé (le labeur sans reconnaissance ou la délinquance).

D'où aussi leur investissement de figures alternatives ou « héroïques » (les bikkers, les rockers, les « routards »..), et des conduites à risques qui y sont associées (alcool, drogues... puis délinquance).

Fortement contrainte, soumise aux aléas externes comme aux variations de leur propre état psychologique ou physique (sous l'emprise de la drogue, de produits médicamenteux et/ou de l'alcool), **l'alimentation** n'est pas une dimension qu'ils peuvent s'approprier, puisqu'ils n'ont pas véritablement de moyens d'agir sur elle : c'est moins « leur » alimentation, que l'alimentation liée à leur condition.

Ils ont une **longue expérience du glanage alimentaire** sous ses différentes formes³, dans le contexte de pratiques d'approvisionnement alimentaire erratiques et opportunistes (s'emparant de toutes les opportunités possibles). Le glanage a pu les conduire à prendre des distances avec l'aide alimentaire : c'est pour eux un mode plus satisfaisant que l'aide en terme d'image de soi et au niveau même de l'alimentation procurée. Plus satisfaisant aussi **sur le plan de la socialité** : autour du glanage, des habitués se retrouvent et développent une socialité affinitaire, de la convivialité entre pairs qui se choisissent ; l'aide alimentaire (notamment les distributions de repas, debout ou assis) est au contraire caractérisée par une socialité imposée (pendant l'attente, et lors des repas).

En nous familiarisant plus particulièrement avec un de ces groupes d'habitués, nous avons pu étudier cette socialité particulière autour du glanage qui apparaît comme l'élément déterminant, pour ces « anciens de la rue ».

¹ En l'occurrence à 15 ans pour l'un, à 17ans, pour l'autre

² Juanito, bien qu'ayant un logement, demeure dans le mode de vie de la rue, où il passe l'essentiel de ses journées.

³ Glanage proprement dit, ou récupération d'aliments donnés, mis à disposition. A noter : un glanage exclusif dans les poubelles des commerces.

C'est dans cette optique que nous avons choisi de construire la monographie illustrant ce profil : plutôt que d'exposer une seule trajectoire individuelle, forcément réductrice par rapport aux différents facteurs individuels et sociaux en jeu dans les parcours de « grande exclusion », nous nous appuyons sur ce que le **binôme Gabriel/Juanito** peut modéliser de certains enjeux relationnels, chez les « résidents de la rue », et autour du glanage.

1.3.1 Illustration du profil : le binôme Gabriel et Juanito

Agés de 41 et 51 ans, ils sont célibataires et sans enfant. Ils sont les plus anciens glaneurs du site, qui se situe dans ce qu'ils considèrent comme leur quartier : ils y séjournent quotidiennement, depuis de nombreuses années ; Juanito notamment y a fait une grande partie de sa vie à la rue.

« J'ai atterri là, direct, à 17 ans... et tu vois, j'y suis toujours !! ».

Gabriel a un autre quartier, lié à l'association qui le domicilie administrativement, mais celui-ci a sa préférence.

« C'est central, tu vas partout, y'a du monde dans les rues, plein de cafés.. »

Ils sont largement connus et ils connaissent eux-mêmes « tout le monde » :

« Tu vois lui là, j'ai squatté avec lui il y a ... plus de 15 ans (...) Elle, là, ça ne va pas, elle est retombée dans la dope, je l'ai connue super belle, marrante (...) Attends, je vais te présenter un grand monsieur, 28 ans qu'on se connaît ! »

Juanito a un logement dans une HLM de la proche banlieue ; il touche le RMI/RSA et les APL depuis plusieurs années. Il a réalisé les démarches en ce sens grâce au soutien de sa famille (avec laquelle il est en relation régulière).

À l'époque, il avait arrêté de boire, avec l'aide d'un alcoologue, mais il a rechuté au moment de la mort de son père. Il a un peu touché aux drogues dures dans « sa jeunesse », mais s'en est vite éloigné (encouragé par de nombreux décès autour de lui).

Gabriel est à la rue depuis 35 ans. Il n'a jamais eu de « chez soi », comme ils disent l'un et l'autre. Il a peu squatté, contrairement à Juanito. Il a plutôt été hébergé, au gré de relations amoureuses plus ou moins éphémères.

« J'étais beau gosse ! j'ai commencé à me faire des meufs, j'ai habité chez elles...dans ma vie j'ai vécu avec 14 femmes. Mais je n'ai jamais eu de chez moi. »

Il a rapidement consommé de la drogue, passant des « joints avec les babas, c'était la grande époque », à des substances plus dures et addictives. Il devient dépendant de l'héroïne (20 ans), puis passe aux traitements de substitution (9 ans), et arrête tout de son propre chef. Il est très fier de cet arrêt radical. Aujourd'hui il touche toujours l'AHH, qu'il a obtenue au moment de son traitement de substitution.

Bien que **bénéficiaires de ces aides sociales** (RMI pour l'un, AHH via la Cotorep pour l'autre), ils ne font apparemment l'objet d'aucun suivi régulier.

Gabriel dit aller voir son psychiatre « quand il veut », et précise que ce n'est pas un suivi lié à l'AHH : *« Non non, ce psychiatre là, je l'ai vu deux fois dans ma vie, j'en ai rien à foutre de lui, et lui de moi ».*

Même absence de relation avec un travailleur social, malgré son RMI, pour Juanito.

Ainsi, ils ne se sentent pas contraints à un suivi conditionnant leur obtention durable de ces prestations sociales, ce qui a pour eux un aspect pratique : *« On n'est pas fliqués, on n'est obligé à rien, ça va »*.

Mais ce qu'ils décodent aussi, dans l'absence de suivi, c'est que, trop peu crédités d'une capacité de réinsertion, ils ne sont pas jugés dignes d'intérêt.

« Les autres (leurs interlocuteurs travailleurs sociaux), ils s'en foutent de nous, on n'est pas intéressants pour eux, ils ont mieux à s'occuper avec les mecs qui veulent s'en sortir. Moi qu'est-ce que tu veux qu'ils me proposent ??? Tu crois que je peux travailler, à 51 ans ?? J'ai jamais travaillé de ma vie !! »

« Avec le RMI, non j'ai personne qui me suit... J'ai vu quelqu'un au début, c'est vieux tout ça... Je ne savais même pas qu'il y avait le RSA à la place... C'est sûr qu'on n'est pas des très bons cas pour eux ».

De même, ils ont l'un comme l'autre purgé plusieurs peines de prison, totalisant plusieurs années chacun. Ils se sont même une fois retrouvés dans la même cellule...

Leurs sorties de prison n'ont donné lieu à aucun accompagnement, ni contact concret avec des associations.

« Ah oui, y'a le SPIP ... sinon, des associations, des trucs pour aider à la sortie ? Non, ça ne devait pas exister à l'époque... »

« J'ai entendu parler de foyers une fois. Tu parles, tu sors de prison, si c'est pour te retrouver en prison encore ! ».

Leurs débuts dans la récupération alimentaire sont assez flous, difficiles à dater, dans leurs parcours mouvementé, entre *« le vol, la manche, les « affaires »... »*.

« Ça s'est fait tout naturellement, tu sais. Tu as besoin de manger, tu cherches, tu trouves. Et tu vois comment font les autres, c'est facile ».

Il s'agissait souvent, initialement, de produits mis de côté pour eux par les restaurateurs du quartier, ou certains commerçants :

« C'était récupéré, mais pas toujours dans les poubelles, souvent ils nous voyaient dans le coin, ils nous disaient vous passez tout à l'heure, on a des choses pour vous ».

« Ou bien ils mettaient dans les poubelles, mais propre quoi ».

Cette forme de récupération était accordée à leur présence dans la rue jusque tard dans la nuit.

Juanito a ponctuellement fait les fins de marché, quand il vivait en squat (et en couple).

Leur approvisionnement dans les poubelles des commerces semble s'être installé de manière plus régulière et ritualisée, dans les cinq à dix dernières années. On peut même faire l'hypothèse d'un lien entre l'obtention de son logement par Juanito, et cette systématisation du glanage dans les poubelles, pour lui comme pour Gabriel.

Aujourd'hui, habitués des mêmes sites, dont l'un est leur point de ralliement premier, **Gabriel et Juanito ont des pratiques de récupération contrastées**, en lien avec leurs postures de consommation.

Juanito, immuablement muni de son sac à dos (dans lequel se trouve sa bouteille de vin, toujours enveloppée d'un plastique), pratique une récupération sélective et

concentrée sur ses besoins du jour¹, en fonction de ce qu'il a chez lui, comme plat ou comme accompagnement potentiel². Il récupère en dominante des produits carnés à cuire, des produits laitiers, fromages plutôt que yaourts, de la charcuterie ou des plats cuisinés, frais ou en conserve. Pour les légumes, rares dans ces poubelles, sa préférence va aux pommes de terre (rares elles aussi). Il prend de manière mesurée, et range soigneusement ses produits dans son sac. Malgré notre présence répétée en sa compagnie, nous ne l'avons jamais vu manger (ni même à son domicile, où il nous a reçus). Les quelques achats alimentaires qu'il réalise sont en priorité son vin et son tabac.

Gabriel, qui n'a jamais de sac (sauf quand il est prévu qu'il aille manger et dormir chez Juanito), ne récupère que ce qui se prête à une consommation immédiate, en salé comme en sucré : salades préparées, charcuterie, tartes et pizzas, fromages et produits laitiers avec une prévalence des produits ne demandant pas trop de mastication (pour cause de dentition défaillante). Il les consomme immédiatement, sans ustensile, à même l'emballage, le plus souvent debout ou juste accroupi, et souvent sans finir les produits entamés.

Ils se retrouvent quotidiennement sur ce site, qui est un repère fort, le point central de leur rayonnement ultérieur dans le quartier. Quotidiennement, sauf les quelques jours de début de mois où Gabriel, son AHH encaissée, la « flambe » dans une consommation débridée de tout ce qui lui manque le reste du temps³. Il disparaît, pendant cette période, dont il ne raconte pas forcément les détails, soit qu'il les ait oubliés, sous l'influence des divers produits qu'il consomme en abondance dans ces moments, soit qu'il n'en ait plus que faire a posteriori, qu'il en revienne toujours déçu, la satisfaction étant liée au geste même de « tout craquer », de montrer qu'il a « des thunes ».

Pendant cette période, Juanito se dit toujours soucieux pour Gabriel, il redoute l'état dans lequel celui-ci va revenir. Il semblerait que lui-même ne soit pas au mieux, en l'absence de Gabriel. Il est en désaccord avec ses comportements dispendieux et ne manque pas une occasion de le relancer sur ce point : pour lui, cet argent pourrait permettre à Gabriel d'acquérir un logement, enfin, comme lui-même alors qu'il est moins « riche ».

Si Juanito essaie de pousser Gabriel à « sortir de la rue »⁴, Gabriel, lui, voudrait l'inciter à sortir de l'alcool : il se soucie de l'alcoolisme de Juanito, et ne cesse de le renvoyer au mal qu'il se fait avec le vin, aux risques qu'il encourt. De même, son argumentation repose sur sa propre capacité à s'être libéré de sa dépendance à la drogue.

¹ Un peu plus le samedi en prévision de la fermeture dominicale des magasins habituels, donc de l'absence de poubelles. Il n'a pas de réfrigérateur.

² Il a à son domicile des réserves importantes en boîtes de conserve diversifiées : ses préférences alimentaires vont au frais qu'il glane au jour le jour ; les conserves récupérées constituent le fond de stock.

³ Payer des tournées de bar ou des restaurants, se fournir en cannabis, avoir des relations sexuelles, avec des prostituées, ou avec d'autres femmes en contrepartie de cadeaux...

⁴ Pas seulement sur le plan du logement, mais aussi au niveau des comportements caractéristiques de l'abandon d'une certaine « dignité » - c'est le terme employé par Juanito - : langage grossier, manque de respect aux femmes, exposition de l'intime et de l'organique sur la voie publique (cracher, uriner, jeter ses déchets divers..).

L'un a pu faire ce que l'autre n'arrive pas à faire. Il y a là à la fois de la volonté d'aider l'autre, par son propre exemple, et de la valorisation de soi-même par rapport à l'autre qui n'arrive pas à suivre cet exemple. Le système est bien équilibré, rassurant l'un et l'autre.

En outre, ils sont chacun un dépositaire de la mémoire de l'autre : ils se sont raconté mille fois les différents épisodes de leur vie, les plus glorieux comme les plus tristes. Leurs émotions sont déposées et comme contenues dans l'espace transitionnel entre eux.

1.3.2. Notes d'observation : illustration de quelques échanges et interactions habituels entre glaneurs « anciens de la rue »

Les notes de terrain présentées ci-dessous permettent d'accéder à quelques attitudes et comportements récurrents, entre Juanito et Gabriel ; des échanges qui sont caractéristiques de la relation entre eux, au sein du groupe d'habitues de leur site principal.

Notes de Septembre 2009, poubelles de supermarché (après la récupération).

« Nous lançons le signal du départ vers un lieu propice à l'interview. François, un glaneur nouveau dans le groupe, se joint à nous. Nous pensions aller à la terrasse du café proche, mais toutes les tables sont occupées, Gabriel interpelle les clients installés : « *Place, place, barrez-vous, on doit faire l'interview, vous n'avez rien à faire là* »... Juanito l'entraîne, il nous conduit vers « *un bon coin au calme* ». Petite rue calme, en effet. On s'installe dans un renforcement (entrée d'un local peu fréquenté). Je mets le dictaphone numérique par terre, entre Gabriel et Juanito. Ce dernier se pose en protecteur de l'intégrité du dictaphone, quand Gabriel bouge, change de place, se lève... Durant toute l'interview, François sera quant à lui vigilant à ce qu'on ne laisse pas de déchets sur place : il récupère les mégots, et invective Gabriel lorsque celui-ci jette au sol l'emballage d'un de ses sandwiches : « *t'es trop dégueulasse, toi, faut pas salir comme ça* » ; et Gabriel de répondre, « *quoi, quoi ??, ça fait de l'engrais !!* ». Juanito donne raison à François, et Gabriel va mettre l'emballage dans une poubelle.

(...)

Ce jour, Gabriel est particulièrement émotif, il pleure à plusieurs reprises à des évocations par Juanito de gens connus dans le passé et qui sont morts, ou quand celui-ci parle de ses échanges avec les enfants de son ex-compagne. Il a fait récemment un séjour en HP et son psychiatre lui a prescrit des anti-dépresseurs.

Juanito lui dit de faire attention, que c'est mauvais avec l'alcool, « *et je sais de quoi je parle !* »

- Gabriel : « *mais je ne bois pas, moi* »

- Juanito : « *une bière suffit* »

- Gabriel (qui avait de fait une bière en main quand on l'a retrouvé à côté des poubelles) : « *bon alors je ne les prendrai pas* ».

Juanito est en forme. Il a téléphoné à son ex-compagne, elle va avoir un nouvel appartement, il a souhaité l'anniversaire de la petite. Il parle à nouveau du jour où il ira là-bas, et il y aura son

« n'hamac¹ »...« et il y aura une chambre pour moi » rajoute Gabriel en pleurant, sur un ton mi interrogatif, mi affirmatif.

(...)

Moment d'humour quand je demande à Juanito ce qu'il va manger ce soir : « *Merguez et purée, les patates sont déjà cuites, je vais les écraser..., les patates, pas les merguez !!* » Je demande de même à Gabriel ce qu'il va manger, s'il a prévu quelque chose, Juanito reprend la question en écho « *et toi Gabriel, qu'est-ce que tu vas manger ?* »

- Gabriel : « *des merguez et de la purée !! et avec du fromage en plus, du fromage fondu* ».

- Juanito, air mi figue, mi raisin : « *tu es sûr ??* »

- Gabriel, air de conviction forcée : « *oui, je suis sûr* ». Juanito répète « *t'es sûr ?* », en souriant franchement cette fois.

Il y a du rapport de force (pouvoir de Juanito d'inviter ou non Gabriel chez lui) mis en scène, et de la complicité, complicité entre eux beaucoup, avec nous, un peu... Nous rions tous.

(...)

D'une manière générale, il y a un équilibre entre Juanito et Gabriel : quand l'un va mal ou se comporte de manière trop décalée, transgressive, l'autre se montre plus fort, endosse la posture du détenteur d'une certaine mesure, du protecteur de l'autre contre lui-même. Juanito est le seul qui arrive à calmer Gabriel quand il se montre trop fortement entreprenant ou vulgaire avec les femmes, et il essaie de convaincre Gabriel de se trouver un toit, « *puisque tu as des thunes, moi j'en ai bien moins que toi et j'ai mon chez moi* ». Gabriel, lui, s'inquiète de voir Juanito boire abondamment, il (lui) dit qu'il va se tuer avec ça.

Et quand il raconte, ce jour, qu'il est allé à une réunion des Alcooliques Anonymes, « pour voir » : « *mais qu'est-ce que tu as été faire là-bas ?, c'est pas à toi d'y aller, moi à la rigueur...* » dit Juanito.

Gabriel s'amuse à raconter qu'un des participants avait allumé une bougie parce que ça faisait un an qu'il n'avait pas bu, ça déclenche une série de plaisanteries, il fait le pitre ...

Mais je me demande si ce n'est pas pour Juanito qu'il y est allé. »

1.3.3. Au bilan : une dépendance déniée mais effective, par rapport au glanage.

Pour ces « anciens » de la rue, la dépendance au glanage, et même à leurs sites privilégiés de récupération, est forte, bien qu'ils s'en défendent.

Ce qu'ils mettent en avant, c'est leur aptitude à toujours se débrouiller. De fait, ils sont dotés d'une grande capacité d'adaptation, sans laquelle ils n'auraient pas pu survivre aussi longtemps à la grande précarité de leur mode de vie.

Ils ne considèrent pas l'alimentation comme l'aspect le plus difficile ou problématique de leur existence.

Pour eux : « *Personne ne peut mourir de faim dans Paris* », « *celui qui meurt de faim ici, excuse-moi, c'est vraiment un con, un naze* ».

Ils disposent, en plus du glanage proprement dit, de différents « plans débrouille », pour manger : des commerçants du quartier ou des passants leur donnent ponctuellement des aliments ; ils vont manger gratuitement dans une cafétéria libre-service proche, grâce au principe des légumes et accompagnements à volonté²... ; et il y a toujours, en cas de nécessité, les distributions de rue.

¹ Il insiste volontairement sur la liaison erronée, mettant en évidence la dimension fortement affective attachée à cet objet (dans un registre enfantin, régressif).

² Cette astuce, présente sur le site internet des Freegans, leur a été transmise assez récemment par un glaneur de passage sur leur territoire.

De fait, **leur dépendance au glanage tient au moins autant aux fonctions sociales** de celui-ci qu'à sa fonction d'approvisionnement alimentaire. C'est un rituel structurant qui se répète au quotidien sur le même territoire, en fonction d'un déroulement quasi immuable ; le site est le point de convergence ponctuelle d'individus le reste du temps éparpillés et sans localisation fixe ; le site est aussi marqué par l'histoire commune du groupe, par les histoires personnelles de chacun des habitués qui le composent.

Si leur site principal de glanage venait à « fermer » ... sans doute en trouveraient-ils d'autres, sur lesquels ils se rejoindraient et reproduiraient leurs habitudes. Peu enclins à anticiper, ils tendent à s'affirmer sans inquiétude sur ce plan.

Mais la légitimité qu'ils ont là, il leur faudrait beaucoup d'énergie pour l'acquérir à nouveau. Or ils ne sont plus dans la force de l'âge. Dans les confrontations physiques, ils ne feraient pas toujours le poids. Ils ne sont pas non plus véritablement à même de s'attirer les bonnes grâces d'un nouveau commerçant, Gabriel trop expansif et frontalement provocateur, Juanito timide et réservé, jamais sûr de lui-même dans son état constant d'ivresse plus ou moins contrôlée. Même avec la force inhérente à leur « binôme », privés de leur statut « d'anciens » sur leur territoire, ils risquent de subir une forme supplémentaire d'exclusion.

Iraient-ils plus vers l'aide alimentaire ?

Le glanage renforce leur sentiment de choix par rapport à l'aide alimentaire. Il en fait pour eux une alternative possible, soit en dernier recours, soit en vertu d'un « petit plus » : d'une attraction particulière (les repas de Noël ou de jour de l'an).

Ce « petit plus » motivant peut être lié au contenu de l'alimentation dispensée. Bonnes et mauvaises réputations¹ circulent, avec toujours l'idée du « plan », qu'on se valorise de posséder et de transmettre, en tant qu'expert dans la « démerde ».

Mais à écouter nos interlocuteurs de la rue, l'élément déterminant est bien **relationnel**. Se sentir accueilli, au sens fort du terme accueillir : c'est-à-dire non seulement ouvrir ses portes, mais **faire avec** ceux qui entrent, accepter au moins un peu la collusion des enjeux, le brouillage des frontières. Et pas seulement remplir le devoir de les aider.

C'est essentiellement de cette dimension relationnelle et symbolique du don, que ces « anciens de la rue » ont besoin : le manger « chez quelqu'un » a d'autant plus de valeur qu'ils n'ont pas de « chez eux » ; ce dernier doit donc être d'autant plus tangible, identifiable, et possible à revendiquer comme un choix (vs une compromission patente, clairement dissonante²).

¹ Ainsi, l'aide alimentaire à proximité de la Tour St Jacques a la réputation d'être sous le contrôle de la Préfecture de Police..., réputation alimentée par le fait que les personnes à l'interface restent mutiques sur ce point : « j'ai posé la question, chaque fois c'était motus, les bénévoles... enfin je ne sais pas si c'était des bénévoles, ceux qui nous servent ».

² A ce titre il semble préférable pour ces glaneurs d'aller manger sous les auspices d'une congrégation religieuse dont la charité est une composante traditionnelle, familière, et souvent sur des bases œcuméniques ... plutôt que dans le giron d'un parti politique, surtout s'il se fait le chantre de l'exclusion des « non intégrables » et des « profiteurs » de tous ordres. Ainsi : « A Montparnasse, il y a la « soupe à cochons » faite par le Front National. Je n'y suis jamais allé, et je n'irai jamais. Je vais pas aller manger chez ces gens là !! »

A noter :

Juanito et Gabriel font partie des « anciens de la rue » interviewés lors de l'étude exploratoire de 2008. Ils s'étaient alors montrés extrêmement critiques vis à vis de l'aide alimentaire, exprimant un très fort rejet des différentes structures connues.

Dans la présente approche, nous n'avons abordé ce thème que dans la dernière phase d'interviews, et ils nous ont alors livré un point de vue beaucoup plus nuancé sur l'aide alimentaire.

Pour expliquer ce changement d'attitude, nous avancerons l'hypothèse suivante : au fil de nos rencontres sur leur lieu de glanage, à mesure qu'ils nous montraient et nous expliquaient leur manière d'assurer leur alimentation grâce aux récupérations dans les poubelles, ils se sont affirmés dans leur statut de glaneurs, ils ont actualisé leur capacité à l'autonomie, ils l'ont rendue patente et manifeste à nos yeux. Ils n'avaient dès lors plus besoin de revendiquer cette autonomie haut et fort, en rejetant l'aide alimentaire ; **ils pouvaient parler de l'aide alimentaire comme d'une alternative possible**, un des divers éléments de leur expertise dans la survie par leurs propres moyens.

1.3.4. En contrepoint : Didier, un exemple de trajectoire ascensionnelle.

Didier, 45 ans. Belge de naissance et sans domicile depuis plus de 25 ans à Paris, il fait partie de nos interlocuteurs de la première étude¹ : c'était l'un des habitués d'un site de glanage (poubelles de supermarché) sur lequel nous étions intervenus en 2008. Nous l'avons retrouvé dans la même situation et lui avons proposé de participer à la présente étude.

Ayant initialement donné son accord de principe, Didier s'est rapidement désisté : le protocole de terrain, et plus particulièrement la rencontre axée sur la trajectoire biographique, nécessitait la mise en mot d'une histoire sans doute trop douloureuse pour lui. Cependant, les relations que nous avons pu tisser avec lui ont permis de poursuivre nos investigations de manière plus ou moins informelle² mais approfondie. Pour ces raisons, nous n'avons pas intégré Didier dans le corpus. Mais nous disposons de suffisamment d'informations le concernant, notamment sur le suivi de son évolution dans le glanage, pour en faire état. D'autant que c'est un des rares exemples de situation en évolution positive.

Une dynamique ascensionnelle qui modifie le contenu du glanage mais ne supprime pas sa pratique régulière.

La situation de Didier a évolué en cours d'enquête : il a trouvé un emploi en CDI dans la restauration d'entreprise, grâce auquel il a pu s'extraire de la rue. Il commence par se loger les premiers temps dans un hôtel meublé, puis parvient à trouver un studio en proche banlieue parisienne. Bien que sa situation soit en nette amélioration, Didier

¹ Distant de toutes formes d'aides sociales et non bénéficiaire du RMI, il vivait essentiellement des revenus de la vente d'objets récupérés dans les poubelles (biffe)

² La sociabilité entre glaneurs sur ce site autorise des moments d'aparté avec certains d'entre eux. Et en plus des échanges verbaux, nous avons pu observer de manière récurrente les comportements de Didier lors de la récupération, ses attitudes et relations avec les autres glaneurs.

continue à glaner avec autant d'intensité et de régularité qu'auparavant¹. Nous nous sommes ainsi interrogés sur les raisons de sa persévérance dans le glanage malgré sa trajectoire ascensionnelle. Grâce aux revenus dont il dispose, Didier pourrait substituer l'achat au glanage, ou du moins réduire son glanage en réalisant des achats. Son changement de situation le conduit simplement à glaner différemment. L'équipement dont il dispose (réfrigérateur et plaques de cuisson) lui permet de s'approvisionner en produits nécessitant une préparation ou de la cuisson (comme la viande ou les légumes).

Dans ce cas particulier, plusieurs éléments semblent se croiser, justifiant sa poursuite du glanage.

D'une part, son ancienneté dans la pratique l'a accoutumé à s'approvisionner uniquement par le biais du glanage : il le considère comme son approvisionnement « normal ». Ayant dépassé depuis longtemps la honte des premiers jours, Didier est parfaitement à l'aise dans le glanage comme dans tout autre mode de récupération. Il semblerait ainsi que pour les glaneurs plus anciens, dont la pratique est parfaitement rodée et intégrée au quotidien, le « décrochage » des poubelles soit plus difficile que pour les nouveaux arrivants. Pour ces derniers, le retour à un mode d'approvisionnement plus « conventionnel » est un but en soi, symbole de leur réinsertion² dans la société.

D'autre part, ses horaires de travail l'autorisent toujours à s'approvisionner sur son site habituel dont les poubelles sont sorties en milieu d'après-midi. L'emploi à temps plein peut être un frein majeur au glanage qui nécessite du temps et une organisation bien spécifique. Lui n'a pas ce problème.

Au-delà des facilités matérielles (son expertise dans le glanage, le temps disponible pour récupérer), Didier continue à glaner dans un souci d'économie par anticipation. Bien qu'il soit en voie de réinsertion, sa situation reste fragile et s'accompagne d'importants frais à assumer (caution pour le loyer, taxes à venir, suppression de la CMU...). Ainsi, il s'applique à restreindre au maximum son budget en prévision des dépenses à venir. Cette restriction est aussi liée à sa crainte d'un retour à la rue, le conduisant à une logique de « réserves », d'épargne de sécurité au cas où sa situation viendrait à se détériorer à nouveau.

Le fait de changer de statut parmi les autres glaneurs constitue également un élément concourant à sa reconstruction. Pouvoir aujourd'hui manifester aux autres qu'il s'en sort, lui permet aussi de restaurer une image positive de lui-même : de voir en quelque sorte l'évolution positive de sa situation en miroir. Lors de nos derniers passages sur les lieux, les habitués du site présentaient Didier comme un exemple à suivre, surtout pour les plus récents comme Rémi, dont la trajectoire est clairement descensionnelle. Ce dernier trouvait en Didier, un réconfort, dans les moments les plus difficiles (notamment lorsqu'il était en passe de perdre son logement) : Didier est comme la preuve qu'il est possible de remonter la pente, donc une raison de garder l'espoir de retrouver un jour une place dans la société.

¹ L'absence d'équipement pour conserver et préparer les produits récoltés l'astreignaient à se rendre quotidiennement sur son site de glanage pour son approvisionnement. Il se rend toujours quotidiennement sur son site de glanage, alors qu'il est à présent mieux équipé.

² Notamment par la consommation.

Enfin, s'il s'arrêtait de glaner, Didier perdrait le lien avec les autres glaneurs. En effet, la socialité entre glaneurs, même lorsqu'elle est entretenue de longue date, reste sectorisée : elle n'a lieu que sur les lieux de glanage ; les glaneurs, sauf exception (le binôme Gabriel/Juanito), ne se retrouvent pas en dehors de leur pratique. Didier a encore besoin de ce lien, des relations ritualisées entre les différents habitués.

Notons que l'amélioration de sa situation (Didier bénéficie actuellement d'un salaire de 1500€ mensuel) n'entraîne pas sa perte de légitimité sur le site, aux yeux des autres glaneurs. Sa trajectoire (sa position d'ex SDF) et d'autre part son ancienneté sur le site fondent son « droit » au glanage, d'autant qu'il est particulièrement attentif à ce que tous s'approvisionnent de manière suffisante. Lui-même n'ayant plus besoin de produits prêts à consommer, puisqu'il peut cuisiner, il n'en récupère que de manière parcimonieuse. Dans les cas où la ressource du site est plus restreinte, il tend à laisser la priorité aux autres.

Pour résumer le glanage lui permet, dans sa trajectoire ascensionnelle :

- de faire des économies, d'arbitrer son budget autrement et d'anticiper les dépenses à venir du fait de sa nouvelle situation.
- de conserver une habitude acquise de longue date, une pratique dont il maîtrise les savoir faire
- de continuer à entretenir quotidiennement un réseau relationnel
- de se positionner positivement vis-à-vis des autres : « d'être reconnu comme fort parmi les plus faibles », et de fonctionner comme une figure d'espoir, un pont entre les personnes marginalisées et le reste de la société.

I.4. Les propriétaires sans revenus : le glanage d'économie par anticipation.

Deux personnes dans notre échantillon : Barbara et Martine

Il s'agit de personnes de plus de 55 ans dont les parents, d'origine sociale intermédiaire ou modeste, ont pu accéder à la propriété dans l'après guerre. Elles ont hérité (ou vont hériter) de ces biens immobiliers, qui représentent un capital bienvenu dans la perspective de leur « retraite ». Car ces personnes, en l'occurrence des femmes dans notre échantillon, n'ont jamais véritablement accédé à l'emploi : elles s'y sont précocement révélées inadaptées.

« Très jeune, tout de suite, j'ai senti que je n'étais pas comme tout le monde... que je ne saurais pas gagner ma vie, je l'ai senti, je sentais ça et qu'il fallait que je fasse très attention. »

Qu'elles aient ou non persisté un temps dans leurs tentatives, elles ont décroché avant même que le durcissement du marché du travail et le handicap croissant de leur âge ne les marginalisent encore plus.

De même, au niveau affectif et relationnel, elles n'ont pas trouvé leur épanouissement : quand leurs ascendants sont encore vivants, elles sont dans des liens d'interdépendance¹ complexes qui les isolent de l'extérieur ; globalement, elles sont dans une solitude extrême, vécue douloureusement, comme un échec profond.

Ni femmes émancipés par le travail, ni épouses et mères au foyer... Leur incapacité à investir l'un ou l'autre de ces modèles n'est pas sans relation avec les fortes mutations, caractéristiques de cette génération, dans la place des femmes au sein de la société et dans les rapports de genre.

Elles sont aujourd'hui dans une position paradoxale : à la fois « nanties », via leurs ascendants ; et totalement démunies de revenus propres. Dépenser l'argent hérité, ou entamer l'héritage à venir, c'est, au niveau affectif et symbolique, faire disparaître le fruit du travail des générations antérieures ; c'est aussi, au niveau matériel, hypothéquer leurs uniques moyens de subsistance dans un futur appréhendé avec angoisse.

Ces « nanties pauvres » évitent au maximum les dépenses et elles récupèrent, nourriture et objets, de manière compulsive. Elles glanent aujourd'hui pour assurer leurs lendemains.

Elles glanent aussi pour se rassurer en quelque sorte dans leur « droit à l'existence ». Via les relations d'échange de services avec les commerçants, pour l'une, qui démontre là sa détermination, son aptitude à certaines formes de travail : son utilité sociale, malgré tout. Ou pour l'autre, de manière plus symbolique, dans un glanage au gré des déambulations, quête perpétuelle des signes d'une « providence », ou plus exactement d'un « compter pour » quelqu'un, même si ce quelqu'un est intangible.

¹ On touche là au problème de la prise en charge des personnes âgées, notamment des très âgées, ou invalides.

« Les poubelles ouvertes, des sacs différents, ... Vous voyez le truc, et vous savez... On sait l'intention, quelqu'un a fait ça. On sent que c'est intentionnel. J'en prends un petit peu pour moi, de l'intention, j'ai l'impression que c'est un petit peu mis pour moi, ou quelqu'un comme moi. »

Là aussi, le glanage remplit des fonctions bien au-delà de l'alimentation : c'est une manière de trouver une place dans le corps social, ou au moins un lien, même ténu.

1.4.1 Illustration du profil : Martine

57 ans, divorcée, sans enfants, sans emploi, vit avec sa mère dont elle a la charge, dans un pavillon (vétuste) en banlieue parisienne. Propriétaire (par héritage) de ce logement. Bénéficiaire d'aucune aide sociale. Elle glane régulièrement depuis plus de 20 ans, de manière mixte (marchés et poubelles) avec une prédominance pour les marchés. Posture d'approvisionnement et de consommation « organisée » (équipement et compétence culinaire)

L'autonomie impossible

Martine est issue d'un milieu social intermédiaire, dans un début des années 50 animé par une dynamique de reconstruction et de progrès. Elle est vite en échec, scolaire puis d'insertion professionnelle. Sa famille, qui la soutient un temps, en appuyant par relation son entrée dans le monde de l'emploi, renonce assez vite, face à son inadaptation¹ forte au travail, dont elle ne supporte ni le rythme ni la tension. La tentative d'un mariage quasi arrangé, pour la « caser » dans un rôle traditionnel d'épouse, se conclut aussi très vite par un échec et un divorce. Retour à la case départ pour Martine, avec une expérience dévalorisante en plus, et toujours sans ressource : elle se réfugie dans la maison et la sphère familiales, qu'elle ne quittera plus.

Afin de ne pas se vivre comme inutile et à charge de ses parents, elle se consacre aux activités domestiques et aide ponctuellement une tante âgée, contre rémunération symbolique.

Au décès de son père, le partage de l'héritage avec ses sœurs est conflictuel : deux maisons sont en jeu (celle dans laquelle elle vit avec sa mère et une « ruine » dans le sud de la France). Une solution transitoire (tant que la mère est en vie) est trouvée dans les subtilités des questions d'usufruit... : Martine future héritière demeure dans la maison familiale en compagnie de sa mère. Elle est toujours sans revenus mais c'est la mère qui finance leur quotidien commun, Martine assumant les tâches domestiques.

La mère est atteinte quelques années plus tard par une maladie conduisant à la perte de son autonomie. La place de Martine est d'autant plus légitime qu'il s'agit de s'occuper de sa mère désormais malade et dépendante.

Se développe dès lors une relation de forte interdépendance, à la fois affective et financière, entre elle et sa mère : la retraite de la mère est insuffisante pour couvrir les frais d'un placement en maison médicalisée ; pour le faire et se libérer d'une charge croissante à mesure que la maladie de la mère progresse, Martine devrait entamer l'héritage à venir... C'est complexe –et coûteux- d'un point autant administratif que

¹ C'est ce qu'elle a elle-même ressenti précocement.

familial et affectif. Martine s'enferme progressivement dans le compromis : elles vivent actuellement toutes les deux sur la retraite de la mère.

Le glanage comme exutoire

Martine situe ses débuts dans le glanage autour du décès de son père, au milieu des années 80. Martine a toujours eu l'habitude de fréquenter les marchés : c'est en voyant des glaneurs que lui vient l'idée de s'approvisionner de la sorte. Ce n'est pas par nécessité, les revenus de la mère étant suffisants. Mais elle qui n'a aucun revenu propre investit d'abord cette pratique comme une manière simple de minorer ponctuellement les dépenses du foyer. Puis à mesure qu'elle en prend l'habitude, qu'elle voit les économies réalisées grâce à lui, le glanage prend pour elle un sens sur le long terme : moins elle dépense ici et maintenant, plus elle préserve de son héritage à venir. Ce n'est pas « pensé », chez Martine : c'est plutôt une sorte de réflexe d'économie en prévision d'un avenir incertain.

Les fonctions du glanage, pour Martine, sont donc complexes à appréhender : elle est objectivement en mesure de s'approvisionner aujourd'hui en achetant (avec l'argent de sa mère), mais c'est par anticipation de sa situation au décès de celle-ci qu'elle fait du glanage sa principale source d'approvisionnement. Elle glane aujourd'hui pour consolider son héritage (réel et symbolique : la valeur de sa maison et son droit à y demeurer).

Le glanage : une économie par anticipation

La vie de Martine est actuellement rythmée par deux activités principales : l'aide quotidienne apportée à sa mère et la récupération aussi bien alimentaire que d'objets trouvés dans les poubelles, qu'elle pratique régulièrement et abondamment. Son réseau de socialité étant essentiellement restreint au voisinage, le glanage comme la récupération constituent ses rares occasions de sortir et de voir du monde. Néanmoins, la sociabilité du glanage se limite pour elle à de simples contacts ponctuels. Lorsqu'elle échange avec d'autres glaneurs, Martine reste très discrète sur sa vie privée, pour préserver sa « légitimité » : son statut de propriétaire serait, pense-t-elle¹, incompris et jaloué. Discrète et souvent à l'écart de l'effervescence des fins de marché, Martine adopte une posture d'extériorité, observe les autres glaneurs, notamment quand il y a de la concurrence entre eux : il s'agit bien pour elle de signifier la distance entre elle et ce monde « *je ne ramasse pas tout de suite, je regarde d'abord la race humaine...* ».

Glaneuse de longue date, Martine témoigne d'évolutions importantes des conditions de glanage : il y a pour elle comme un âge d'or révolu. Elle évoque des produits de moins bonne qualité, une affluence toujours grandissante de glaneurs sur les sites, des dons de plus en plus rares, des commerçants jetant les cageots directement dans les bennes, rendant l'accès à la ressource plus difficile pour les glaneurs, et enfin un glanage plus individualiste qu'autrefois où les glaneurs avaient pour habitude de s'échanger facilement le fruit de leur récolte.

Une pratique régulière, avec une part importante de l'échange de services

Le glanage est central et son alimentation est construite autour de ce qui est récupéré. Ainsi, Martine glane 4 fois par semaine, sur deux marchés populaires parisiens où elle a maintenant ses habitudes. Au ramassage dans les caniveaux ou le long des allées, qu'elle a longuement pratiqué, elle préfère désormais une méthode plus rentable et

¹ Et sans doute à bon escient

moins fatigante à ses yeux : aider les commerçants lors de la remballe en échange de denrées alimentaires. Elle se rend à ce titre régulièrement chez un crémier et un volailler qui en échange de services lui donnent quantité de yaourts, viande, fromages et autres produits laitiers. Martine essaie parfois de s'imposer à d'autres commerçants, quitte à voir son aide refusée « *c'est pas grave, on ne perd rien à demander* ».

Contrairement au « ramassage classique », l'aide directe permet de devancer les concurrents potentiels, et assure une sélection optimale des produits. Toujours pour minimiser ses efforts, et par souci de rentabilité, Martine a su créer des relations auprès de certains éboueurs qui lui mettent de côté des produits quand ils peuvent. Une complicité rentable sur ce marché où les employés de voiries ont circonscrit par des barrières un périmètre autour de la benne, évitant ainsi une trop grande affluence de glaneurs sur le site. Mais cette connivence a ses limites, le turnover des employés de Mairie étant important sur ce marché, Martine ne retrouve pas toujours ses bienveillantes connaissances et doit donc à défaut s'adonner à un glanage « plus traditionnel ». Dans ce cas, Martine glane seulement les produits qu'elle recherche, comme une cliente classique des commerces : qui prévoit son approvisionnement en fonction des menus envisagés, rectifie ou improvise en fonction de la ressource disponible. Glanant exclusivement sur les marchés parisiens, Martine se déplace en transport en commun, toujours munie de son caddie : un équipement avec lequel elle se confond aisément dans la masse des acheteurs du marché.

Hormis le glanage sur les marchés, Martine récupère aussi dans les poubelles de quelques commerces de son quartier où elle recherche, essentiellement, boîtes de conserves¹, pain et féculents. Son ancienneté dans le quartier lui a permis de nouer contact avec quelques commerçants qui lui donnent régulièrement de la main à la main leurs invendus².

Martine récupère aussi quantité d'objets trouvés dans la rue (meubles, bibelots, vêtements) qu'elle amoncelle à son domicile. La récupération d'objets est vécue comme une distraction lui permettant de s'extraire provisoirement de l'enfermement dans lequel elle se trouve.

Concernant les aides sociales, elle a tenté de faire une demande pour le RMI, qui lui a été refusé compte tenu des revenus trop importants du ménage³. Elle connaît, de nom, les réseaux d'aides alimentaires. Elle n'a jamais envisagé y avoir recours, considérant que ce type d'aide ne lui est pas adressé, du fait de son statut de propriétaire : « *Moi je ne suis pas pauvre, j'ai une maison* » ; elle ne voit d'ailleurs pas ce que l'aide alimentaire pourrait lui procurer de plus, quand bien même elle y aurait accès.

L'alimentation

Ces deux modes d'approvisionnement (poubelles et marchés) offrent l'avantage d'une relative diversité des produits récupérés et donc d'une alimentation possible sans carence.

¹ Afin d'anticiper les aléas de la ressource, Martine stock à son domicile une quantité importante de boîtes de conserves

² L'un d'entre eux lui dépose même ses invendus devant sa porte

³ En plus de la retraite de sa mère, Martine a différents comptes et placements, dont une assurance vie, souscrite sous l'influence de son conseiller bancaire.

Disposant à son domicile d'un congélateur de 150 litres, Martine congèle en quantité l'essentiel de ses récoltes (y compris les fruits et légumes) et peut anticiper ainsi les aléas de la ressource : « *je congèle tout, les tomates, la viande, les fruits, tout...* ». Le stock de conserves qu'elle s'est constitué permet aussi de pallier les éventuels manques. Elle dispose à son domicile de tout le matériel nécessaire à la préparation des produits glanés (four, gazinière...) et est en mesure de faire une cuisine élaborée (soupes, tartes, gratins...). Le fait de devoir s'occuper de sa mère la contraint à préparer au moins deux repas par jour (déjeuner et dîner).

1.4.2 En contrepoint : la désocialisation extrême et l'alimentation déstructurée de Barbara.

La relation de Barbara à l'alimentation et aux aides sociales est tout autre. Barbara vit seule, dans une solitude qu'elle qualifie elle-même d'« *effroyable* », dans laquelle elle se sent comme en danger de disparaître, de se « *résorber* ».

Vivant tantôt dans sa minuscule chambre de bonne à Paris, tantôt dans une caravane vétuste accolée à un squat, elle ne dispose que d'un équipement¹ très réduit pour conserver les aliments et cuisiner. Son alimentation est extrêmement déstructurée, composée au gré de ses déambulations nocturnes, entre encombrants (pour les objets, qu'elle affectionne) et poubelles de quartier. Elle ne fait que de petits achats de complément, s'appliquant à profiter des prix les plus bas, des produits bradés parce qu'en limite de date. Elle ne fait que rarement chauffer ou cuire ses aliments, par souci d'économie d'énergie, et parce que sa caravane se remplit de vapeur, donc d'humidité, quand elle cuisine.

Originaire d'une famille très modeste, elle a tenté, plus longtemps que Martine, de subvenir à ses besoins, en travaillant puis grâce au RMI. Au moment où elle touche une première partie d'héritage, le RMI s'interrompt. Elle n'ose pas se renseigner sur les raisons de cette suppression, l'attribuant spontanément à son héritage.

« Ils ont vu l'argent sur le compte, comme c'est sur ce compte que le RMI est versé, ils doivent pouvoir voir combien on a... Ils ont du dire que j'étais trop riche pour avoir encore droit au RMI ».

C'était il y a plus de 5 ans, elle n'a toujours pas osé..., d'autant qu'entre temps elle a hérité de la maison maternelle, qu'elle a dû vendre ; elle a acheté « sur un coup de tête » une autre maison en province, isolée et quasi insalubre, dans laquelle elle ne peut ni vivre ni installer de locataires sans faire de gros frais ; une maison dont l'entretien réduit inéluctablement le petit capital hérité.

Elle n'arrive pas à se résoudre à s'adresser à une assistante sociale : « *J'ai peur de faire trop mauvaise impression, je n'ai l'air de rien, et de toute façon je ne sais pas si j'ai droit à quelque chose... Les gens comme moi ne savent pas se défendre, on a l'air de vouloir profiter.* »

Elle a une fois tenté d'aller aux Restos du cœur, grâce au prétexte de ses chats à nourrir.

¹ Pour l'essentiel récupéré, lui aussi

« C'était avant tout pour les boîtes pour les chats, j'en avais beaucoup plus à l'époque, ...et aussi peut-être pour moi, je voulais me renseigner, savoir s'il fallait un papier pour prouver qu'on est pauvre, on n'en a pas de papier comme ça, je ne sais pas.. ».

Mais ce n'était pas dans les horaires d'ouverture, la personne qui l'a « accueillie » lui a enjoint « de manière énervée, pas aimable », de revenir dans les bons créneaux horaires. Elle s'est sentie rejetée et jugée : « Je devais avoir un air piteux, et puis quand on va demander quelque chose là-bas c'est qu'on attend autre chose ».

Elle n'y est jamais retournée, dissuadée par cette première expérience, n'ayant toujours pas de « preuve » de sa pauvreté puisqu'elle ne bénéficie d'aucune prestation sociale. Et elle n'a plus tenté de démarche auprès d'aucune association d'aide alimentaire (sa seule utilisation de ces structures : faire les poubelles d'une épicerie sociale non loin de chez elle...).

I.4.3 Au bilan sur ce profil : une dépendance paradoxale au glanage, qui met en évidence le problème de l'exclusion des aides sociales.

Ces deux cas illustrent une dépendance paradoxale au glanage, mais qui n'en est pas moins forte. Ces personnes seraient objectivement en mesure de s'acheter, aujourd'hui, leur nourriture. Mais ce serait réduire d'autant le capital (financier ou immobilier) sur lequel elles comptent pour assurer leur avenir. Quant à l'alternative des aides sociales, elles en sont privées (dans leurs propres représentations, mais aussi dans la réalité des conditions d'attribution).

Ces cas peuvent paraître marginaux, relevant d'une problématique individuelle plus que de facteurs sociaux. De fait, il faut avoir une personnalité hors du commun pour vivre la complexité des situations concernées.

Mais on sait que ce qui se passe aux marges est révélateur de phénomènes présents de manière atténuée au cœur de la société.

Ce que ces cas mettent en exergue, c'est le problème plus global des personnes¹ propriétaires de leur logement et pourtant précaires, faute de revenus suffisants : pour qui cette propriété est la seule assurance tangible, pour leur avenir, et en même temps ce qui peut les éloigner d'aides sociales² dont ils auraient besoin. Un phénomène qui risque de s'aggraver avec l'arrivée à l'âge de la retraite de personnes qui ont eu un parcours professionnel précaire, avec de faibles revenus, et donc des retraites faibles. Des personnes de plus en plus nombreuses, compte tenu des évolutions du contexte économique sur les 20 dernières années.

¹ Notamment les personnes âgées.

² Y compris l'aide alimentaire.

I.5 BILAN : le glanage de « substitution », son efficacité en termes d'alimentation et ses autres fonctions.

Le glanage de substitution est plutôt pratiqué dans les poubelles ou de manière mixte (poubelles et fins de marchés). C'est quand il est mixte qu'il procure l'alimentation la plus riche, diversifiée, équilibrée. Mais c'est aussi dans ce cas qu'il est le plus chronophage.

Le glanage nourrit, et plutôt bien¹, les personnes qui en font leur principale source d'approvisionnement alimentaire : nos interlocuteurs mangent non seulement à leur faim, mais aussi de manière plus proche de leurs goûts et aspirations que s'ils consommaient exclusivement ce qu'ils peuvent s'acheter.

Le glanage est particulièrement profitable pour ceux qui possèdent compétences culinaires et équipement adéquat. Mais globalement le résultat de cette pratique régulière, systématique, le plus souvent très organisée, vaut bien, pour les glaneurs, le temps et les efforts qu'ils y investissent.

Il remplit aussi des fonctions en relation avec les dimensions culturelle et affective de l'alimentation.

En donnant accès, malgré des aléas, à une ressource généralement abondante et diversifiée, le glanage permet de conserver ou de retrouver l'idée du choix alimentaire, l'accès aux marques valorisées : grâce à lui, nos interlocuteurs s'émancipent d'une alimentation « de pauvres », strictement contrainte et limitée qualitativement.

Si la pratique est a priori stigmatisante, son résultat est au contraire vecteur d'une forme de re qualification sociale.

Ces fonctions plus « immatérielles » du glanage sont différentes selon les moments de la vie :

Pour les jeunes en phase de construction de leurs pratiques et culture alimentaires propres, le glanage favorise un véritable apprentissage de l'alimentation, depuis l'approvisionnement jusqu'à la mise en oeuvre culinaire. Ils y associent en outre le sentiment d'un « mieux consommer » : une consommation en phase avec les préoccupations contemporaines de résistance à la malbouffe et à l'hyperconsommation synonymes de méfaits pour soi comme pour l'environnement (via le gaspillage, les déchets...).

Pour les personnes en âge de travailler mais en situation d'impuissance et d'exclusion par rapport au marché de l'emploi, vivant essentiellement grâce aux minima sociaux, le glanage permet de se sentir actif et autonome « au moins » dans le champ de l'alimentaire, ce qui est symboliquement important.

En acquérant leur alimentation par eux-mêmes –et c'est une vraie activité demandant du temps et du savoir-faire-, les glaneurs confortent ou réactivent leur motivation à se nourrir, à prendre soin d'eux-mêmes sur le plan physiologique et au-delà.

Pour les plus âgés qui, à l'âge du bilan de leur vie, n'ont pas de réussite sociale ou affective à leur actif, qui supportent un fort sentiment d'inutilité sociale, le glanage est comme une manière de conserver leur droit à l'existence : se nourrir sans dépenser, c'est s'autoriser à vivre, sans coûter (à soi-même, à la société).

¹ Au-delà du déclaratif, nous avons pu le constater en suivant nos interlocuteurs sur plusieurs mois, en observant plusieurs de leurs glanages et, pour certains, en ayant accès à leurs « stocks », au domicile.

II. LE GLANAGE « DE COMPLEMENT », SOURCE D'APPROVISIONNEMENT REGULIERE PARMID'AUTRES

Ici, la priorité est donnée à d'autres modes d'approvisionnement plus « classiques » (achats et aides diverses, dont l'aide alimentaire pour certains) mais le recours au glanage est régulier (intégré aux habitudes) pour pallier les manques ou insuffisances de ces sources.

Il faut noter que ponctuellement, la part de ce « complément » dans l'approvisionnement global peut augmenter, voire l'emporter sur les autres formes d'approvisionnement. C'est le cas lorsque le produit du glanage est particulièrement abondant et permet de minorer d'autant la part des achats nécessaires ; ou lorsque l'aide alimentaire fait défaut, induisant une plus grande nécessité d'achats dans les produits de base, et par conséquent un plus grand besoin de compléments issus du glanage.

Dans notre échantillon, **les personnes concernées sont toutes des femmes issues de l'immigration** et, en dominante, des mères d'origine maghrébine ayant une longue expérience du glanage. Au-delà de l'influence du statut de mère sur la relation aux aides sociales et à l'alimentation, ceci est à mettre en rapport avec la précarité inhérente aux trajectoires migratoires des femmes, quel que soit le pays d'origine. Mais aussi avec des spécificités liées aux natives du Maghreb, qu'il s'agisse de données culturelles propres, ou de phénomènes ancrés dans l'histoire coloniale de la France, avec ce qu'elle a fondé de particulier dans la relation des immigrés maghrébins à la société française.

Les deux profils du glanage de complément :

II.1 Les chargées de famille : du glanage palliatif au glanage cumulatif.

II.2 Les femmes seules et sans enfant : du glanage marqueur de l'échec au glanage comme mode de résistance.

II.1 Les chargées de famille : du glanage palliatif au glanage cumulatif¹.

Quatre cas dans notre échantillon : Mira, Jamilla, Zora et Yasmina.

Il s'agit ici de femmes nées à l'étranger et venues en France soit dans leur enfance² (regroupement familial, pères travailleurs immigrés), soit à l'âge adulte, via leur mariage (mari vivant déjà en France³ ou immigration commune). Elles ont plus de 40 ans, ont élevé de 3 à 4 enfants, dont certains sont encore à leur charge aujourd'hui. Ces enfants

¹ Ce profil recoupe celui analysé par C. César (étude Abéna 2004-2005, pages 43 à 51), et nommé « Multi-glanage », justement : des bénéficiaires cumulant diverses formes d'aide alimentaire et pratiquant également le glanage.

² Ce sont les plus scolarisées, et celles qui ont le plus tôt essayé de vivre de façon autonome.

³ C'est le cas pour les femmes d'origine maghrébine. Se marier avec un homme travaillant en France était conçu comme une manière d'échapper au pays d'origine, à la pauvreté et portait pour certaines l'espoir d'une émancipation, en tant que femme, par rapport à leur condition dans leur pays.

sont les dépositaires de leur espoir d'ascension sociale, elles ont tout fait pour les doter des meilleurs outils en ce sens, et pour leur éviter l'expérience de la pauvreté¹. Elles ont tout mis en œuvre pour assurer au mieux l'alimentation de leurs enfants, par tous les moyens à leur disposition : c'est ainsi qu'elles ont développé leur pratique de glanage, d'abord en complément des achats, puis, quand elles l'ont obtenue, en complément de l'aide alimentaire, aucun de ces modes d'approvisionnement n'étant suffisant.

Toutes ont également connu de graves problèmes dans leur vie conjugale. Pour l'une, maladie grave du mari, puis veuvage. Pour les autres, multiples ruptures, violence physique ou mentale au sein du couple conduisant au divorce... : des situations conflictuelles souvent liées à un fort décalage entre leurs aspirations à l'émancipation, conformément à la culture ambiante, et leur tradition d'origine, à laquelle se raccroche fortement le conjoint.

Difficultés matérielles, conflits de couple, problèmes d'insertion² dans l'emploi en général et à l'emploi déclaré en particulier, ... elles ont toutes dans leurs parcours des problèmes de santé, des accidents physiques ou des phases de dépression : maux physiques ou psychiques ponctuellement ou durablement invalidants.

Toutes ont une longue pratique de la précarité, des privations, que ce soit dans leur pays d'origine ou en France. La peur de manquer est toujours présente. Par rapport à l'alimentation, elles ont au moins là un atout : par tradition, elles possèdent de grandes compétences culinaires, et un « savoir faire avec » une ressource alimentaire limitée en qualité ou quantité ; elles savent composer des plats satisfaisants sur le plan du goût et de la satiété à partir de peu. La fonction nourricière est chez elles très investie, dans le registre du devoir vis-à-vis de leurs enfants ; c'est le premier -voire le seul- domaine dans lequel elles peuvent exceller.

Du fait de leur statut de mères, ces femmes ont été d'emblée en contact avec les systèmes institutionnels d'aide sociale. Elles ont su s'emparer de ces systèmes pour obtenir le maximum des aides institutionnellement prévues comme réponses à leurs difficultés. Elles n'ont pas eu de réticences initiales à y recourir parce que leur responsabilité vis à vis de leurs enfants le justifiait. Mais aussi parce qu'elles voient ces systèmes d'aide sociale comme une chance liée au fait de vivre dans le pays des Droits de l'Homme, dans une France se posant vis à vis de ses (ex) colonies comme vecteur de progrès.

La plupart ont de très bonnes relations avec les travailleurs sociaux, même si toutes pensent que c'est une question de chance, de « sur qui on tombe au départ ».

Certaines peuvent ainsi se trouver ponctuellement ou durablement dans des situations de tensions avec des travailleurs sociaux impuissants à répondre à toutes les demandes.

¹ D'où la volonté de leur procurer des produits de consommation (aliments ou vêtements, accessoires) conformes à ceux de leurs camarades.

² Liés à leurs charges familiales et aggravées par leur absence de qualification, par leur statut d'étrangères, par leur maîtrise imparfaite de la langue française, voire leur illettrisme, parfois.

« C'est fini avec celle-là (l'assistante sociale qui la suit depuis plusieurs années), je ne veux plus. À chaque fois que je la vois, elle ne peut rien faire... j'ai été la voir quand mon fils a eu son bébé, parce que la chambre n'est pas assez grande, elle m'a dit de mettre le bébé dans la cuisine !... Je ne veux plus la voir, j'ai demandé une autre mais ce n'est pas possible de changer, alors j'ai vu la conseillère avec l'assistante sociale, elle était toute blanche, elle avait peur, j'ai tout expliqué, que je voulais une autre assistante... elle ne fait rien. J'ai dit la vérité, et je n'y vais plus, j'attends qu'elle prend sa retraite, depuis 6 ans... j'ai fait une lettre au préfet pour dire comment cet appartement est mal fait, froid, et que je suis une fille d'ancien combattant et je suis dans la misère ; le préfet a envoyé un courrier au service social du quartier pour qu'on s'occupe de moi... mais ça n'a rien donné, on n'a pas de réponse pour l'appartement... les autres ils lui donnent de l'argent dessous la table, et ils ont ce qu'ils veulent, je le sais, et moi je ne donne rien, alors je n'ai rien».

II.1.1 Illustration du profil : Jamilla

52 ans, divorcée, mère de quatre enfants dont un encore à charge, native algérienne, naturalisée française depuis juin 2009, sans emploi, logée dans deux chambres de bonnes (propriété de son ex-époux). Bénéficiaire du RMI/RSA et d'aides de la Mairie de Paris, ainsi que de l'aide alimentaire. Glanage mixte (dominante marchés), régulier depuis plus de 20 ans. Posture d'approvisionnement et de consommation « organisée » (équipement et compétences culinaires).

Un parcours d'émancipation

Née dans une famille rurale pauvre d'Algérie, Jamilla arrive en France via un mariage forcé, mais qui porte pour elle l'espoir d'une vie meilleure (émancipation de la tradition particulièrement contraignante pour les femmes, accès à un pays moderne et riche).

Très rapidement c'est la désillusion et l'entrée en précarité¹. Bien que pourvu de papiers en règle, son mari occupe des emplois peu qualifiés et peu rémunérateurs. L'argent est rapidement insuffisant pour nourrir la famille : la relation de domination que le mari entend maintenir sur sa famille, la tradition à laquelle il se raccroche d'autant plus que son statut social est dévalorisé... autant de facteurs qui compliquent la gestion du manque. D'où les premiers conflits conjugaux². Faute d'argent disponible et méconnaissant les réseaux d'aides sociales, Jamilla commence par ramasser fortuitement à la fin du marché et à voler des aliments essentiels dans un supermarché ... où elle est prise en flagrant délit. Accablée de honte et justifiant son geste par son dénuement, elle suscite la bienveillance d'une employée qui l'oriente vers un centre d'aide alimentaire. Sur la base de ce premier contact, enfin sortie de son isolement, Jamilla entre en relation avec le système des aides sociales et en apprend progressivement le fonctionnement. Pour compléter les revenus du ménage, elle commence à exercer différents petits boulots, le plus souvent non déclarés. Elle est soutenue tant par un réseau de proximité mobilisé en sa faveur par les abus de son mari, que par les services sociaux. Avec l'appui d'une assistante sociale, elle entre dans

¹ Installation dans une chambre de bonne vétuste à Paris, premier enfant puis enchaînement des grossesses.

² Son mari ne lui donne pas assez d'argent pour subvenir aux achats alimentaires ; contingente ses sorties, voire l'enferme au foyer ; refuse, au nom de sa dignité, qu'elle ait recours à toute aide extérieure, notamment celles des services sociaux et des associations...

une démarche d'émancipation progressive qui la conduira, en 1992, à obtenir le divorce aux torts du mari. La pension alimentaire est rarement payée, Jamilla s'applique à assumer seule la charge du foyer¹, en essayant de préserver ses enfants non seulement de la privation du nécessaire, mais aussi du sentiment de pauvreté. L'espoir d'un mieux-vivre qui l'a habitée à son arrivée en France, elle le projette sur ses enfants. Pour cela, elle mobilise toutes les ressources possibles : allocations sociales, revenus d'emplois déclarés ou non², glanage et aide alimentaire (Restos du Coeur, Secours Catholique, associations de quartier...).

« Quand les enfants étaient plus petits, je ne faisais pas que ramasser, j'avais un agenda comme ça (geste de la main signifiant l'épaisseur) : Secours Populaire, Secours Catholique, la semaine d'après, Banque Alimentaire, Resto du cœur... ils m'ont aidée hein, des années, des années »

Après de nombreuses années « de galère », elle a la satisfaction de voir trois de ses enfants sur le chemin d'une vie moins précaire que la sienne. Un seul reste aujourd'hui à sa charge.

Elle vit actuellement dans le logement dont son ex-mari demeure officiellement propriétaire³. Elle alterne périodes de chômage et d'activité. Elle souhaiterait travailler plus, de manière déclarée, en vue de sa retraite, perspective inquiétante pour elle qui a peu cotisé. Elle a obtenu en juin dernier la reconnaissance de sa nationalité française. Elle exprime une gratitude sans réserve à l'égard de la société française, du soutien dont elle a pu bénéficier durant toutes ses années les plus dures et encore aujourd'hui. Elle est toujours suivie par une assistante sociale qui tous les ans lui permet de s'inscrire aux Restos du Cœur et au Secours Catholique. Et elle continue à glaner...

Le glanage ou la profusion occidentale abordée dans ses résidus

La rencontre de Jamilla avec le glanage intervient donc dès son arrivée en France. Timidement au début, quelques fruits ramassés en fin de marché, nettoyés et consommés sur place, puis de façon plus régulière et abondante. Le glanage s'installe progressivement comme source complémentaire d'approvisionnement. Son initiation au glanage est douloureuse, non sans conséquence sur le plan personnel et familial : sentiment d'humiliation pour elle, dans sa pratique ; honte du chef de famille pour qui le glanage de sa femme montre « à tous » qu'il est incapable d'assumer son rôle. Mais la nécessité contraint Jamilla à faire fi de ces considérations.

Si le glanage a débuté sur les marchés⁴, elle l'étendra par la suite aux poubelles des commerçants. Familiarisée de longue date à ce mode d'approvisionnement, Jamilla continue aujourd'hui à glaner, par souci d'économie et « au cas où », sur les marchés et dans les poubelles en complément d'autres modes d'approvisionnement plus « classiques » (achat et aides diverses).

¹ L'ex mari est resté propriétaire officiel du logement, mais elle en assume toutes les charges, devant faire face aux frais parfois démesurés inhérents à l'entretien et la rénovation d'un bien immobilier vétuste.

² Elle travaillera néanmoins pendant 10 ans à temps partiel comme auxiliaire de vie dans une association d'aide à la prise en charge de personnes âgées.

³ Dans la mesure où elle s'est acquittée de toutes les charges (impôts locaux, travaux, charges régulières...) concernant ce bien, elle espère qu'il sera débouté s'il essaie de faire valoir son titre de propriété... mais cela demeure pour elle une source d'inquiétude quant son avenir.

⁴ Principal lieu de socialité et exutoire de l'enfermement pour nombre de femmes dans sa situation.

Un glanage expert, aujourd'hui moins nécessaire, mais totalement intégré au quotidien

Assumer au mieux sa fonction maternelle a longtemps contraint Jamilla à glaner de façon régulière et abondante, pour garantir à ses enfants l'accès à une alimentation la plus riche et diversifiée possible et plus globalement à une consommation qui ne soit pas trop différente de celle de leurs camarades d'école.

L'émancipation de trois d'entre eux a occasionné une diminution de sa pratique, mais seulement d'un point de vue quantitatif. Jamilla glane désormais autant pour se rassurer que pour pallier les manques ou les insuffisances objectives de ses ressources :

« Je continue, ça m'a trop marquée, la misère, parce que quand tu ramasses, tu ne vas pas acheter dans les rayons, tu fais des économies... même les enfants partis, je suis restée économe parce que j'ai peur qu'un jour il m'arrive un pépin... j'ai pas honte, je marche, je prends, obligée... ».

Jamilla réalise un glanage « expert » reposant sur une maîtrise parfaite de la pratique¹ mais aussi largement sur les relations qu'elle a su tisser auprès des commerçants : une reconnaissance dont elle retire une forte « légitimité ».

Avant chaque séance de glanage, Jamilla anticipe ce qu'elle souhaiterait récupérer, elle se fixe des « objectifs » correspondant à une recette envisagée, mais elle fera aussi évoluer ses menus en fonction de ce qu'elle va trouver. En cela, elle est dans la posture d'une cliente tout à fait classique des commerces : qui a sa liste de courses, en fonction des menus envisagés, et qui rectifie ou improvise en fonction de ce qui se présente.

Elle se munit d'un sac plastique (souvent lui aussi récupéré), et le glanage peut commencer : Jamilla arpente aussi bien les allées du marché que les caniveaux en vue de repérer les produits qui l'intéressent, de les prendre quand c'est possible. La « remballe »² sonne l'achèvement du temps de l'observation et du repérage et le début d'une récupération minutieuse où la diversité prime sur la quantité : sa technique, chercher le produit intéressant, picorer de fruits en légumes et de stands en stands, sans hésiter à demander directement aux commerçants la possibilité de s'approcher du contenu d'un carton intéressant.

Sa « légitimité », fondement de son assurance, provient essentiellement de son statut de « mère de famille », respecté sur le marché populaire qu'elle fréquente le plus souvent, et dont la population (acheteurs et commerçants) est largement issue des pays du Maghreb. La tradition du don et de l'aumône, traditionnellement inscrite dans la culture du bassin méditerranéen et plus particulièrement dans la religion musulmane, favorise la création d'un lien entre elle et les commerçants : atout supplémentaire facilitant l'accès à la ressource, de façon plus agréable et moins marginale que le « ramassage » proprement dit. Son statut, son aisance, le partage d'une langue commune, lui assurent une certaine « force » sur le marché. Le sentiment d'être sur son territoire minimise la honte inhérente à cette activité. Ces différentes stratégies lui permettent de repartir avec un panier conséquent au contenu diversifié.

Un complément peut être recherché dans les poubelles de quelques commerces où elle a aussi ses habitudes. Sucre, café, viande, laitages sont autant de produits qu'elle

¹ « Savoir faire » et maîtrise des codes informels, en vigueur en fin du marché.

² Instant précis, parfois difficilement identifiable pour le néophyte. Moment où commencent à s'amonceler dans un désordre anarchique, cageots vides, remplis de bonnes marchandises ou destinés au rebut.

n'aura pas à acheter. Jamilla évoque néanmoins une pratique plus difficile dans les poubelles que sur les marchés¹.

Une grande connaissance et une pratique durable de l'aide alimentaire.

Jamilla fréquente les réseaux d'aides alimentaires et ce, toujours dans une logique d'optimisation (par multiplication et diversification) de la ressource : « *il faut se débrouiller, taper dans toutes les portes tellement on a besoin...* ». Inscrite aux Restos du Cœur depuis 1985, elle s'y rend l'hiver, deux fois par semaine, pour les colis destinés aux familles². Le Secours Populaire, ouvert en été, lui assure colis alimentaire et vêtements. S'en suivent une multitude d'associations fréquentées plus ou moins assidûment selon les besoins ou manques du moment : Secours Catholique, épicerie sociale, les petits frères des Pauvres, la Maison du partage... L'apport de ces aides est pour elle moins incontournable que par le passé, compte tenu du nombre d'enfants à charge³, mais il est encore très important.

Le fonctionnement des structures d'aide alimentaire n'a pas de secret pour elle, elle est au fait des conditions d'accès et modes d'attribution. Elle sait où aller selon ses besoins du moment et le type d'aide dispensée, les aliments proposés. Selon le mode d'accueil, aussi : bien que très peu critique vis-à-vis des associations d'aide alimentaire elle est parfois rebutée ou humiliée par des attitudes de la part des dispensateurs de l'aide.

« Des fois les personnes sont sévères, elles demandent pourquoi on vient, pourquoi on ne se débrouille pas. Moi je lui disais : si tu veux pas me donner, tu me donnes pas, mais il ne faut pas me faire la honte... Elles crient parce qu'il y a beaucoup de monde et qu'elles sont débordées, les gens se donnent l'adresse et tombent là bas comme des fourmis, et le bureau est petit, elles ne sont que deux. Il faut rester calme et zen, si tu lèves la voix, tu te fais jeter, il faut jouer la diplomatie, remercier... et après la femme elle va te chercher ton panier, avec beaucoup de trucs, et on a un café chaud avec petits gâteaux... ».

Elle sait, on le voit, qu'il faut parfois faire allégeance et manifester sa compréhension des contraintes subies par les aidants. Elle souscrit au principe d'une aide sélective, qui essaie de se prémunir contre des « abus ». Elle est même très critique vis-à-vis de personnes qui font « les difficiles ».

« Si tu dépasses le barème, si tu magouilles, ou si tu as de l'argent de côté, tu es recalé, tu ne peux pas, ils vérifient, c'est obligé »

« J'en ai vu une, elle vient en voiture, elle se gare dans la rue derrière, elle s'est fait jeter, c'est normal ! »

« Les arabes qui refusent le porc, c'est normal, mais quand ils refusent aussi le steak haché parce que c'est pas halal, ça me révolte, qu'ils aillent à la mosquée s'ils veulent faire les difficiles ! »

Malgré son expertise du système, malgré sa capacité à se couler dans la place qui lui est assignée, quand elle essuie un refus, l'expérience est douloureuse :

« Une copine m'a parlé d'une association, ils donnent des chèques d'achat, ils lui ont donné 30 chèques avec 7,50 euros dessus, tu vas à ED, n'importe où avec... Mais il

¹ Constat d'une détérioration des sites de glanage : durcissement des conditions d'accès à la ressource (javellisation, commerçants moins conciliants, présents lors de la sortie des poubelles).

² Elle apprécie le principe d'une distinction faite par l'association des profils de bénéficiaires (distribution de rue pour les sans logis et de colis pour les familles)

³ Ces aides garantissaient aussi une substitution au glanage notamment en période d'emploi.

faut une lettre, ils m'ont refusée, j'ai pleuré et je suis partie, elle était méchante la femme, j'ai eu la honte, je suis revenue à pied... ».

Un glanage en adéquation avec l'élaboration d'une cuisine traditionnelle

Les préoccupations liées à l'alimentation et aux activités de subsistance ont toujours occupé une place importante dans sa vie. Son statut de mère et sa culture d'origine l'ont habituée à une cuisine familiale et traditionnelle (plats mijotés, ragoûts, couscous) qui constitue encore aujourd'hui la base de son alimentation. Dotée à son domicile du matériel nécessaire à la préparation des repas, Jamilla est en mesure de réaliser une cuisine souvent élaborée. Grâce à la diversification de ses modes d'approvisionnement, elle conserve, pour elle même, une alimentation frugale (faible propension à cuisiner pour elle seule) mais relativement équilibrée, sans carence particulière. Et surtout elle peut envisager de recevoir dignement, si l'occasion s'en présente.

« Je fais du couscous comme ça avec des légumes, on n'est pas obligé de mettre de la viande, avec le céleri, la courgette, c'est très bien... En fonction de ce que je ramasse, le couscous, on met les légumes qu'on veut dedans... et j'achète le couscous, parce que ça, ça pousse pas ! et quand je peux, quand je fais venir quelqu'un à manger, je mets les cuisses de poulet dedans... là, je l'achète, je prends les morceaux les moins chers, à 3 ou 4 euros le kg... je sais cuisiner, je connais bien, j'aime bien... »

Le complément « gratuit » qu'apporte le glanage dans son approvisionnement global, et l'effet d' « aubaine » (versant positif du caractère aléatoire de la ressource glanée) entretiennent une motivation par rapport à la fonction alimentaire : elle se sent d'autant plus autorisée à se nourrir au mieux, à envisager des invitations, des préparations destinées à autrui, que ses denrées sont acquises par son « travail de ramassage » et n'entament pas son budget.

Aujourd'hui, une dépendance « subjective » vis-à-vis du glanage.

Si elle a été dépendante du glanage pour subvenir aux besoins de ses enfants à plusieurs périodes antérieures, Jamilla ne l'est plus autant pour assurer son alimentation actuelle.

Le glanage lui permet cependant de compléter ses achats et les produits de l'aide alimentaire avec des ingrédients aptes à renforcer la dimension culinaire et la valeur tant affective que symbolique¹ de son alimentation. Ce qui favorise la convivialité autour de l'alimentation, dimension importante dans sa culture d'origine comme dans sa culture d'adoption.

Il est aussi, aujourd'hui, comme une revanche de la honte éprouvée originellement à « ramasser » : ré approprié, devenu une pratique experte, il permet à Jamilla d'exercer et d'éprouver son pouvoir de conviction -et de séduction- sur ses interlocuteurs dans les lieux de glanage.

Il rend également possible une certaine émancipation par rapport à l'aide alimentaire : Jamilla peut se concentrer sur les associations et lieux de distribution qui sont le moins loin de chez elle, elle a moins besoin de cumuler l'aide de différentes associations.

¹ Au sens où elle met en pratique sa propre tradition culinaire, restant là en lien avec un des seuls aspects de sa culture d'origine qu'elle revendique encore.

« Il faut être jeune, c'est loin, y a du monde, c'est long, maintenant j'hésite, je lâche les freins, je ne peux plus courir partout »

Enfin, il est un facteur très important de réassurance pour Jamilla. En complément de l'aide alimentaire, il permet de constituer des réserves : en s'appuyant sur les produits du glanage, Jamilla peut mettre de côté les produits de base, à conservation longue, issus de l'aide alimentaire. Il permet également de minorer les achats, de faire le plus d'économies possible, afin de pouvoir faire face à des frais imprévus, à des factures élevées, ou à une aggravation brutale de sa situation. Elle a peu travaillé de manière déclarée, et craint pour sa retraite.

Marquée par une vie de précarité, Jamilla ne se sent jamais à l'abri d'un revers. Alors elle glane, tant qu'elle le peut encore, comme pour conjurer l'angoisse de l'avenir.

« J'ai peur de la vie, pour l'instant, je peux me baisser, ramasser... Mais plus tard, on ne sait pas, il faut y penser, quand on ne peut plus se battre, avec l'arthrose, les yeux, les genoux fatigués... Peut-être je vais mourir... ».

II.1.2 Éléments complémentaires : Mira, ou comment le glanage « de transition » devient une pratique durable.

Mira a 45 ans. Originnaire d'Europe de l'Est, elle est arrivée en France à 19 ans pour y rejoindre son mari. Elle a quatre enfants, dont trois à sa charge ; l'aînée, gagnant un SMIC, vit encore avec elle. Elle n'a jamais travaillé de manière fixe ou déclarée, son mari subvenant aux besoins du foyer, elle s'occupant de l'éducation des enfants. La longue maladie du mari fragilise la situation de la famille, son décès en avril 2009 accentue les difficultés financières de Mira : elle se retrouve brutalement privée des ressources procurées par le travail puis les allocations sociales du mari, du moins ponctuellement, dans une période de transition.

Sous le choc du deuil, angoissée par la perspective du manque alimentaire dont elle a été familière dans son enfance, Mira découvre les poubelles des commerces en voyant des glaneurs opérer : elle se joint à eux, avec beaucoup de réserves et de dégoût, en attendant que les démarches d'aides sociales entreprises portent leurs fruits et la remettent dans un circuit de consommation plus normal.

Elle entre cependant en relation, via le glanage, avec un réseau social qu'elle investit à la fois sur le plan pratique (échange de bonnes adresses pour le glanage) et affectif (du lien, de la familiarité entre glaneurs se retrouvant au quotidien sur les mêmes sites).

Quand nous la rencontrons, elle en est là : elle attend l'obtention d'un RSA et d'un accès à l'aide alimentaire pour cesser de récupérer dans les poubelles. Bien que dotée d'un grand savoir faire culinaire, de « trucs » pour sécuriser la consommation de produits (notamment carnés) potentiellement douteux, elle glane à son corps défendant, dans une posture conflictuelle : à la fois pour procurer l'alimentation la plus riche possible à ses enfants (en particulier les marques qu'ils valorisent), et dans la crainte de les « souiller » (physiquement, en les rendant malades avec des produits périmés, ou socialement, via l'humiliation liée à la récupération dans les poubelles¹).

¹ De fait, ses deux filles aînées, au courant du glanage, refusent d'en manger les produits ; les deux plus jeunes ne sont pas informés et Mira s'applique à leur cacher sa pratique, ce qui limite nettement ses disponibilités pour le glanage.

Sa forte ambivalence par rapport au glanage se retrouve dans sa relation à l'enquête : elle veut bien nous parler in situ, autour des moments de glanage, mais refuse de s'inscrire dans le protocole, d'entrer dans une logique de rendez-vous et d'approfondissement. Il est clair qu'elle veut se poser comme exclusivement « de passage » dans le monde des poubelles.

De fait, dès qu'elle commence à toucher le RSA et que son assistante sociale lui ouvre l'accès à l'aide alimentaire, elle cesse de glaner et coupe les relations avec le groupe de glaneurs opérant sur ses sites familiaux.

Nous perdons sa trace pendant plus de deux mois et nous la pensons définitivement sortie du glanage grâce aux aides sociales.

Nous la retrouverons fin octobre, à l'occasion d'un rendez-vous avec un de nos interlocuteurs. Elle n'a cessé de glaner qu'un peu plus d'un mois, le temps de faire le point sur sa situation financière avec le RSA et l'apport de l'aide alimentaire ; elle continue à craindre de ne pas s'en sortir et surtout redoute que « la crise » augmente le nombre de requérants à l'aide alimentaire, donc le durcissement des conditions d'accès et/ou des restrictions de la ressource.

Elle n'a rien de négatif à dire sur l'aide alimentaire dont elle bénéficie, si ce n'est que cela ne la rassure pas suffisamment, qu'elle ne peut ou ne veut pas compter trop fortement sur cet apport pour assurer durablement l'alimentation de ses enfants.

Elle se vit aujourd'hui comme glanant par sécurité plus que par nécessité, et du coup elle semble assumer mieux sa pratique de récupération dans les poubelles, d'autant qu'elle peut cibler les poubelles des commerces bio de son quartier de prédilection.

Elle a en outre retrouvé sur les sites de glanage divers membres du « réseau » et a donc pu renouer avec ce lien social particulier.

II.1.3 Au bilan sur ce profil : la nécessité du cumul et l'exploitation maximale des sources d'approvisionnement alimentaire.

Comme on l'a vu, ces femmes bénéficient globalement de l'ensemble des aides sociales disponibles, compte tenu de leur situation. Leur statut de femmes seules chargées d'enfants les a mises en contact précoce avec les circuits d'aide, elles sont bien suivies, savent à qui s'adresser, et elles le font en se sentant tout à fait légitimes dans leurs démarches.

Elles sont habituées à vivre avec un budget très serré, elles ont intégré une pratique de restriction, et pourtant elles ont toujours du mal à s'en sortir. Les dépenses liées au logement et les dépenses énergétiques (électricité et gaz) sont d'un poids très lourd dans leur budget : même quand elles obtiennent des aides sur ce point, leur montant insuffisant ou les délais d'attribution les mettent en difficulté tant financière que morale, car c'est à chaque fois une source d'angoisse.

« Quand toutes ces factures sont arrivées à la fois, là j'ai craqué, je ne pouvais rien faire, des gens m'ont dit d'aller là-bas directement, j'ai posé les 4 factures, mes revenus, elles m'ont dit qu'elles ne pouvaient rien faire, je leur ai tout envoyé à la figure, une autre dame qui faisait la queue m'a dit que je devais avoir droit à une aide avec tous mes papiers !... Maintenant je me suis arrangée avec l'assurance de la maison, pour payer au fur et à mesure, ils ont compris ; et l'électricité, il faut payer, j'ai fait une crise à l'EDF, je ne comprenais pas pourquoi c'est si cher, je n'ai pas de machine à laver, pas

d'appareils, je chauffe à peine... ils allaient couper, alors ça m'a donné la crise ! madame vous payez ou on coupe... maintenant la CAF prend le relais mais il faut faire la demande tous les ans, des fois ça arrive trop tard, il faut faire l'avance, et comment je peux faire l'avance !! »

« L'appartement est inchauffable, très humide, infernal, je ne peux pas poser les pieds par terre en hiver, c'est glacé. Ça revient très cher, on me donne une aide de 240 euros par an pour l'électricité, mais je paye plus que ça ; et encore je fais au minimum, et je sors la journée, je vais dans les Mac do, là où c'est chaud, sinon, ici, je me prends trop de rhumatismes. »

Dans ce contexte, le glanage en complément des achats et de l'aide alimentaire s'impose comme une nécessité : **l'alimentation est le seul poste budgétaire sur lequel elles peuvent encore faire des restrictions.** Tout ce qu'elles n'ont pas à acheter est autant d'économisé, pour faire face à des frais exceptionnels, à des factures toujours trop importantes. Tout ce qu'elles peuvent emmagasiner, elles le stockent par précaution, pour se rassurer face à la perspective toujours possible du manque.

L'aide alimentaire, dans son contenu même et/ou du fait de son caractère saisonnier, ne peut compléter les achats tout au long de l'année, ni a fortiori s'y substituer. En outre, même si elles en bénéficient régulièrement, ces femmes semblent avoir intégré le fait que cette aide n'est pas acquise ad vitam : elles connaissent suffisamment les critères d'attribution, leur variabilité selon les structures et selon la demande globale, pour ne pas craindre d'en être un jour exclues¹, ponctuellement ou durablement. Notamment, elles savent que dès lors qu'elles n'auront plus d'enfant à charge, elles perdront un certain nombre d'aides, dont sans doute l'aide alimentaire, pour certaines. Et ce alors même que la charge du loyer et des frais attenants demeurera globalement inchangée : compte tenu de la situation dans le logement social ou locatif privé, la possibilité de minorer les frais de loyer en intégrant un logement plus petit est pratiquement inenvisageable.

¹ On peut même se demander si le fait de se confronter à plus démunie que soi, dans la fréquentation des bénéficiaires de l'aide alimentaire, ne renforce pas le sentiment de ne pas être dans les ayant droit prioritaires, en situation de crise.

II.2 Les femmes seules et sans enfant : du glanage marqueur de l'échec personnel au glanage comme mode de résistance.

Deux cas dans notre échantillon : Irma et Samira.

II.2.1 Éléments transversaux.

Il s'agit de femmes d'origine étrangère dont la vie de couple s'est achevée (veuvage précoce pour l'une, divorce rapide pour cause de maltraitance, pour l'autre) avant qu'elles aient eu le temps de devenir mères. Elles sont seules et le vivent comme un échec personnel : solitude et absence de maternité signent leur impuissance à se réaliser dans le modèle de vie valorisé par leur culture.

Repartir dans leur pays d'origine et retomber sous la coupe de leur famille est, dans ce contexte, impossible pour elles : elles ont plutôt tendance à cacher leurs difficultés à leurs proches restés au pays, pour éviter à ces derniers comme à elles-mêmes la honte de l'échec.

Irma, issue d'une famille relativement aisée, est arrivée jeune en France, dans les années 70 : manifestant une grande capacité d'adaptation, elle a réussi à vivre plusieurs années de manière autonome, en travaillant ; elle a pu, un temps, espérer réussir son intégration, avant d'être exclue du marché du travail par son faible niveau de qualification et le durcissement des conditions d'emploi.

Samira, issue d'une famille pauvre et très traditionnelle du Maghreb, a été éduquée selon un modèle de dépendance absolue par rapport au mari : elle est profondément incapable d'autonomie, d'autant plus qu'elle est pratiquement analphabète¹, qu'elle ne comprend et parle qu'à peine le français. Arrivée en France récemment, avec l'espoir d'une vie meilleure grâce au mariage tardif² avec un homme plus âgé qu'elle mais de nationalité française, elle déchanté rapidement : le mari est alcoolique, infidèle et violent, sa santé puis sa vie même sont en danger, elle se réfugie chez son frère à Paris. Elle passe ainsi d'une situation de dépendance totale à son mari, à une dépendance tout aussi totale vis-à-vis de son frère : elle n'a aucune ressource et aucun droit à des aides sociales ; elle vit en quasi recluse, de plus en plus mal supportée par ce frère et son épouse, dans un appartement trop petit pour la famille qui compte plusieurs enfants, et où elle n'a pas de chambre.

Les trajectoires de ces femmes sont donc différentes, mais elles ont en commun une caractéristique aggravant leur situation : l'absence d'enfant à leur charge les prive d'une relation immédiate avec le circuit des aides sociales, notamment pour ce qui concerne le logement.

Pour l'une comme pour l'autre, s'assurer un toit est la priorité absolue, source d'angoisse permanente, et motivation à accepter tout compromis en échange d'un logement.

Irma a vécu plusieurs années exploitée par sa propriétaire, car c'était la seule manière pour elle de conserver son logement. Elle n'a jamais eu accès au logement social ; elle est aujourd'hui en début de procédure DALO (seul recours proposé par son assistante sociale) et en l'attente d'une solution administrative, elle s'est emparée d'une offre de

¹ En arabe et a fortiori en français.

² Elle a plus de 40 ans et ce mariage arrangé était un peu sa « dernière chance » de réussir une vie de femme conforme à la tradition.

sous-location proposée par un homme rencontré par hasard. Elle l'a fait avec crainte, mais a dû s'y résoudre, faute d'alternative.

Samira a subi les vexations imposées par son frère et son épouse indisposés par sa présence, jusqu'au moment où elle a été mise dehors du jour au lendemain. Depuis, après une expérience douloureuse des hébergements d'urgence via le 115, après avoir arraché au bout d'un mois un rendez-vous avec une assistante sociale de PSA qui l'a mise simplement face à son absence de droit à quelque aide que ce soit, elle se débrouille pour se faire héberger et nourrir, le plus durablement possible, par des hommes, de préférence de sa communauté, en échanges de services¹.

Pour ces deux femmes, les débuts dans le glanage ont été pénibles et honteux : en totale contradiction avec les espoirs de vie meilleure qui les avaient conduites en France, le glanage était pour elles comme la manifestation ultime de leur incapacité à se réaliser selon leur modèle culturel de la femme, au sein de la famille.

Cependant, en le pratiquant, elles y ont trouvé une forme d'activité structurante, voire une voie d'autonomie.

Pour Samira, aller glaner sur le marché proche du domicile a été une manière de sortir de sa claustration et de son inactivité : c'était sa seule incursion vers l'extérieur. Cela lui a permis de prendre un peu confiance en elle, en renouant avec l'ambiance familière du marché ; en récupérant des produits alimentaires ou des objets, des vêtements, pour son usage propre ou pour les offrir à ses hôtes en contrepartie au moins symbolique de leur hébergement, elle se sentait un peu moins un poids pour eux.

Elle commençait à prendre ses repères et à tisser des liens avec des commerçants, avec d'autres glaneurs, quand cette démarche d'ouverture progressive vers le monde environnant a été interrompue par sa mise à la rue.

Pour Irma, comme on va le voir, glaner a contribué à préserver, malgré l'accroissement de ses difficultés financières, à la fois son logement et une alimentation relativement conforme à ses goûts, ses habitudes. Le glanage a également permis, dans son cas, de retarder un recours à l'aide alimentaire vécu a priori comme très dégradant, illégitime pour une femme sans charge d'enfant.

II.2.2 Illustration du profil : Irma

60 ans, originaire d'Afrique Australe ; veuve sans enfant, retraitée ; logée en sous-location, actuellement en attente de placement en maison de retraite ; glanage exclusif marchés, régulier depuis 2 ans ; posture d'approvisionnement et de consommation organisée (équipement et compétences culinaires).

Un parcours descensionnel progressif et continu

Née dans une famille de la petite bourgeoisie, Irma arrive en France à l'âge de 23 ans pour y faire des études. Son séjour est initialement pensé comme temporaire : il s'agit de se former en France pour repartir construire une vie meilleure au pays. Dès son arrivée, Irma hésite sur son projet professionnel, tente différentes formations qui vont rester inabouties : la crainte d'un retour au pays dans cette situation d'échec la conduit rapidement sur le marché de l'emploi.

La prospérité économique de l'époque lui permet de trouver rapidement du travail et d'envisager une installation durable en France. Son faible niveau de formation la cantonne néanmoins dans des métiers peu qualifiés. Elle exerce pendant 5 ans le

¹ Services sur les détails desquels elle reste pudique, laissant cependant transparaître leur composante sexuelle dans des sous-entendus.

métier de standardiste et obtient son permis de travail, sa carte de séjour : la régularité de sa situation et les revenus de son activité lui assurent une relative sécurité. Irma est heureuse et confiante en l'avenir, s'installe en concubinage avec celui qui va devenir son mari. Leur union a lieu en mars 1980, mais son époux décède d'une attaque cardiaque en décembre de la même année. Irma perd dans la foulée son emploi, elle prend conscience que « *la vie peut s'arrêter subitement* ».

Sans soutien et sans ressources, elle s'inscrit dans une agence d'intérim dans laquelle elle trouvera pendant 3 ans des missions. Puis elle entame le parcours du chômage de longue durée, ponctué de phases de retour à l'emploi ouvrant de nouveaux droits, jusqu'à l'épuisement de ceux-ci.

En 1997, Irma obtient le RMI et complète ses revenus par des heures de ménage non déclarées. Dans ce contexte déjà fragile, sa situation se dégrade encore davantage quand elle doit quitter son logement, vendu par son propriétaire en 2002¹. À la précarité économique s'ajoute désormais l'insécurité du logement. Faute de revenus suffisants pour se reloger dans un appartement équivalent, Irma accepte la location d'un studio, sans bail, pour une somme symbolique, en contrepartie d'heures de ménages sous-payées. Mais la propriétaire, sous menace d'expulsion, transforme les quelques heures de ménage en journées entières de travail. Afin de conserver son logement, Irma va rester prisonnière de cette situation pendant 5 années. En 2007, la propriétaire supprime son emploi et, simultanément, la somme de payer intégralement le loyer ou bien de partir. Irma va s'appliquer à se maintenir jusqu'à sa retraite dans ce logement : pour ce faire elle doit réduire encore davantage son niveau de vie.

Glaner pour préserver son logement

Sa fréquentation régulière des marchés et une émission télévisée sensibilisent Irma au glanage : elle franchit le cap, non sans honte, faute de solution alternative.

Ainsi depuis deux ans, elle glane sur un marché éloigné de son domicile, considérant toujours cette pratique comme « *dégradante* ».

Elle glane exclusivement les fruits et légumes, en complément de ses achats pour les autres aliments. Ponctuellement, elle bénéficie des dons d'un ami qui récupère à grande échelle et lui rétrocède une partie de sa récolte, notamment les produits carnés. Grâce à ces arrangements, Irma parvient à conserver une alimentation relativement équilibrée. Elle pratique un glanage régulier (entre 2 et 3 fois par semaine) et organisé : munie d'un caddie, elle fractionne ses déplacements pour faciliter le transport des denrées récupérées et garantir au maximum la fraîcheur des produits, dont sa compétence culinaire permet une exploitation optimale. Elle maîtrise les « savoir faire » pour éviter les moisissures² et sait transformer des produits flétris en plat comestible³.

Irma glane de façon méthodique, en focalisant son attention sur les cageots situés sous les étals, délaissant les produits tombés au sol. Glanant tête baissée, pour éviter de croiser le regard d'une personne susceptible de la reconnaître, elle procède en solitaire, évitant les interactions avec les autres glaneurs et les commerçants. Elle se présente ainsi toujours en fin de « remballe », quand les éboueurs sont déjà à l'œuvre. Ce mode de glanage la prive généralement des meilleurs produits, exploités par les premiers arrivants. Mais elle préfère éviter l'effervescence qui marque les prémices de la fin de marché : « *quand il y a trop de monde c'est la bagarre, vous verriez ça, ils prennent des cageots entiers, alors moi je reste en retrait, j'attends qu'ils finissent...* ». Irma, qui n'est plus toute jeune, vit dans la crainte du conflit entre

¹ Appartement dans lequel elle vivait depuis plus de 20 ans

² Un gros travail de nettoyage, et transformation est opéré à son domicile,

³ Un cageot d'avocats trop avancés, transformés en guacamole, par exemple.

glaneurs : c'est pourquoi elle évite aussi de glaner en fin de semaine où, selon elle, l'affluence d'étudiants est plus importante.

Sur le marché qu'elle fréquente, Irma récupère également des vêtements revendus aux puces lui assurant ainsi un revenu complémentaire¹.

Le glanage pour conserver ses habitudes alimentaires

L'alimentation a toujours occupé une place importante dans la vie d'Irma en dépit des difficultés qui ont jalonné sa vie. Elle estime, à force de persévérance et de débrouillardise, n'avoir manqué de rien sur le plan nutritionnel. Ses repas sont généralement organisés en fonction de la viande achetée ou obtenue par don « *j'attends après la viande pour composer mes repas* ». La ressource issue du glanage sert d'accompagnement. Sa compétence culinaire associée à l'équipement dont elle dispose² lui permet de conserver une alimentation en relation avec ses traditions et habitudes alimentaires. Elle déclare « *cuisiner à l'asiatique* » : une façon de faire durer la viande sur plusieurs repas en la mélangeant à beaucoup de légumes et de sauces. L'absence de congélateur la contraint néanmoins à une transformation rapide des aliments récupérés. Lorsque la motivation à cuisiner devient plus faible, Irma se contente de produits tout prêts, achetés et consommés rapidement³.

Sortir de chez elle pour glaner, c'est aussi pour Irma l'occasion de « se bouger », selon sa propre expression : dans les moments de baisse de moral, ou quand elle n'a plus les moyens d'acheter, le glanage lui permet de rester en contact avec le monde extérieur. Elle récupère parfois des produits qu'elle ne consommera pas elle-même, pour les donner à une personne de la rue, retrouvant ainsi un sentiment d'utilité pour autrui ; le glanage peut aussi renouveler sa motivation à l'alimentation, en lui permettant de retrouver du désir, de l'envie, à la vue des produits disponibles.

En outre, au-delà de la fonction nutritionnelle, le glanage lui permet de dissimuler ses difficultés financières à sa famille ou ses amis : c'est grâce à lui qu'elle peut faire tenir son image, celle d'une femme certes seule, disposant de peu de ressources financières, mais qui s'en sort malgré tout, peut accepter et rendre des invitations à dîner.

Un recours tardif à l'aide alimentaire.

Après y avoir longtemps résisté, Irma a fini par se résoudre à faire appel à l'aide alimentaire⁴. Sur sa demande, son assistante sociale l'a inscrite sur la liste des bénéficiaires des colis annuels offerts par la Mairie⁵, puis orientée vers diverses associations, notamment le secours Catholique et les Restos du Cœur.

« *Ca m'a bien aidée les colis de Coluche l'an dernier, j'avais 2 briques de lait qui me tenaient toute la semaine, 10 œufs, et selon les fois des petits pois, des carottes, des haricots verts, des endives, chaque semaine, il y avait un légume, plus 2 morceaux de viande, du poulet ou du mouton et parfois même du poisson* ». Elle était ainsi moins dépendante de son ami pour son approvisionnement en produits carnés.

Elle avoue avoir dû « marcher sur sa fierté » dans les premiers moments, lors des démarches préalables.

¹ Elle s'y rend 2 fois par mois, installe ses produits sur une couverture à même le sol.

² Petit réfrigérateur sans bac congélation, four et plaques de cuissons

³ Type pizzas, hamburgers, jambon, charcuterie

⁴ Elle était préalablement réticente à cette aide, méconnue dans sa diversité, vue comme réservée aux ultra précaires et aux mères de famille.

⁵ Colis dont elle se rappelle le contenu : un paquet de riz, une bouteille d'huile et une boîte de sardines : « *trop dérisoire ce colis* »

« Ca a été long et pénible, mais ça n'a pas été aussi difficile que ça, il faut mettre sa fierté de côté un moment. C'est comme pour ramasser sur les marchés, j'ai eu du mal à m'y mettre, mais ça me sert bien».

Glaner l'a en quelque sorte préparée à se vivre comme destinataire légitime de l'aide alimentaire.

Elle a ainsi bénéficié de l'aide alimentaire sur toute la durée possible pour elle :

« C'est que pour l'hiver mais par contre pour les cas plus extrêmes, ils peuvent venir jusqu'au mois de mai. J'ai demandé et ils m'ont dit, vous ne faites pas partie de ces cas, c'est les femmes avec des enfants.»

Elle redoute à présent que l'obtention récente de sa retraite, associée à sa sous-location sans bail, lui coupent l'accès à cette aide. Elle tentera malgré tout de défendre son cas lors de la réouverture des structures d'aide alimentaires.

« Cette année, je ne sais pas si j'aurai le droit car j'ai maintenant 692 euros de retraite par mois, donc ça va leur sembler beaucoup, non ? Et puis l'année dernière j'ai présenté une facture d'électricité comme preuve mais maintenant je n'ai rien à présenter, je n'ai pas de facture à présenter. Ils demandent une quittance de loyer aussi, ou une attestation de la logeuse mais pour ça je peux me débrouiller... Je vais quand même essayer. »

En avançant en âge, Irma se rapproche d'un profil que nous étudierons dans la partie suivante : des personnes qui vont peu à peu tendre à abandonner le glanage, trop contraignant et fatigant, pour elles, et ce à la faveur, si possible, de l'aide alimentaire.

II.3 BILAN : le glanage de « complément » et ses principales fonctions.

Un glanage qui précède toujours le recours à l'aide alimentaire.

Dans les parcours de nos interlocutrices pratiquant aujourd'hui un glanage de complément, le glanage est toujours intervenu en amont de l'aide alimentaire.

Leur pratique initiale du glanage a toujours été vécue négativement : comme une humiliation à laquelle elles se sont soumises par nécessité. Le glanage est bien, pour ces femmes d'origine étrangère, un élément du trauma migratoire : elles croyaient en une vie meilleure en France ; elles se sont retrouvées contraintes à une pratique dont elles étaient prémunies dans leur pays d'origine.

Pourtant, a posteriori, il apparaît le plus souvent comme une première voie d'accès à l'environnement social de proximité. Pour la plupart, ces femmes ont été, dès leur arrivée en France, coupées de l'extérieur par leur faible maîtrise de la langue et de la culture françaises, par leur manque de ressources propres et/ou l'emprise de leur conjoint. **Glaner sous la pression du besoin a été l'occasion de sortir de leur enfermement et d'explorer puis d'investir leur environnement proche** : une manière d'exister en dehors du foyer, de se rendre visible aux autres, de manifester, sans en faire la demande explicite, un besoin d'aide extérieure, et de tisser du lien. Une manière aussi d'accéder, sur les marchés, à une ressource alimentaire familière, valorisée, se prêtant à une mise en œuvre où s'actualisent des compétences culinaires traditionnelles.

Pour les mères notamment, le glanage a d'emblée représenté une voie d'assomption de leur fonction nourricière : un dévouement qui se marque dans la capacité à surmonter l'humiliation pour assurer l'alimentation et, plus globalement, le bien-être des enfants.

Seul, le glanage ne peut remplir la fonction d'éloigner le vécu du manque, de la pauvreté, pour les enfants. Cependant il y contribue notablement, dans la mesure où il

favorise des arbitrages budgétaires en faveur d'achats moins strictement nécessaires, mais valorisés par les enfants et valorisants pour eux.

L'obtention de l'aide alimentaire ne supprime pas le glanage.

Lorsque l'aide alimentaire intervient, elle ne fait pas disparaître la pratique de glanage qui conserve son statut de solution alternative à l'achat. Bien plus, grâce à l'aide alimentaire, l'achat devient moins contraint, notamment dans les produits de base, mais aussi pour les aliments carnés ; et du même coup le glanage représente ce qui permet d'accéder à du « plus », au-delà du strictement nécessaire. Là encore, les mères peuvent d'autant plus satisfaire les demandes explicites ou supposées de leurs enfants, en matière de consommation socialement valorisée et qualifiante.

Le glanage sur les marchés permet l'accès à une plus grande diversité de fruits et légumes que l'aide alimentaire : même si le choix est finalement contraint par les aléas de la ressource effective, il peut se centrer sur les produits les plus familiers dans la culture alimentaire des glaneuses. Le marché procure un sentiment de profusion, de liberté d'improvisation, ce qui est moins le cas avec l'aide alimentaire, plus contingentée.

L'aide alimentaire leur permet de développer une logique du cumul et de la complémentarité des ressources, au service de la dépense minima **et** sans restreindre ni dévaluer l'alimentation. La combinaison de l'aide alimentaire et du glanage favorise une minoration des dépenses alimentaires (seul poste budgétaire sur lequel ces femmes peuvent encore faire des économies), et permet de mieux assumer les autres frais fixes, notamment ceux liés au logement, aux loyers et surtout à la consommation énergétique, des postes peu maîtrisables dans un contexte de logements collectifs en général très mal isolés.

Cumuler aide alimentaire et glanage favorise une alimentation satisfaisante, au plan nutritionnel et au-delà, permet de constituer des réserves pour faire face aux périodes sans aide alimentaire, et ainsi rassure globalement face à la perspective toujours présente du manque.

Le glanage peut faciliter le recours à l'aide alimentaire.

Dépendre de plusieurs sources d'approvisionnement est une manière de ne dépendre totalement d'aucune, en se prémunissant au mieux des aléas propres à chacune d'elles. Cela restaure, au moins au niveau imaginaire, l'idée d'un choix, d'une marge de manœuvre.

Cet aspect n'est pas anodin, dans les parcours de ces femmes qui sont souvent une longue démarche d'autonomisation par rapport à leur culture d'origine, à la dépendance d'un l'homme, père ou mari, ou de la mère toute puissante sur son territoire domestique. Glaner, avoir assumé de le faire au delà du stigmate, cela peut favoriser l'acceptation de l'aide, sur la base du sentiment d'avoir au préalable tout tenté pour s'en sortir par elles-mêmes.

La question qui se pose dès lors est la suivante : si le glanage « prépare » en quelque sorte les femmes de ce profil à l'aide alimentaire, l'aide alimentaire est-elle préparée à les accueillir dans la durée ? Plus précisément en ce qui concerne les femmes bénéficiaires de l'aide alimentaire tant qu'elles sont en charge d'enfants, qu'en est-il de leurs droits une fois les enfants émancipés, dès lors qu'elles changent de statut dans la nomenclature complexe de l'accès aux aides ? C'est un sujet d'angoisse pour elles.

III. LE GLANAGE « D'APPOINT », A LA MARGE DE L'APPROVISIONNEMENT

Le glanage est ici irrégulier, dans ses rythmes et/ou dans les sites concernés : il intervient à l'occasion, au gré des opportunités rencontrées, ou en dernier recours, lorsque d'autres modes d'approvisionnement privilégiés se sont avérés défaillants.

La faiblesse d'occurrence du glanage, l'irrégularité de la pratique, peuvent être de l'ordre du choix, ou le reflet d'empêchements (externes ou liés à la personne elle-même, son état psychologique ou physique).

Trois profils contrastés sont ici concernés : ils correspondent clairement à trois générations, avec des problématiques très différentes.

Les trois profils du glanage d'appoint :

III.1. Les jeunes « résidents de la rue » : le glanage en dernier recours.

III.2. Les 30/40 ans, travailleurs précaires, intermittents : le glanage empêché.

III.3. Les affaibli(e)s : le glanage impossible et la perte d'autonomie.

III.1. Les jeunes « résidents de la rue » : le glanage en dernier recours

Deux cas dans notre échantillon: Tom et Alan

Il s'agit ici de très jeunes gens (17 et 19 ans), déjà à la rue depuis plusieurs années, lourdement dépendants de l'alcool et de drogues diverses. Comme on l'avait vu lors de l'étude exploratoire, le glanage est, pour ces jeunes en rupture, une composante de leur mode de vie erratique. Le glanage proprement dit n'a pas une place déterminante dans leur alimentation, qui elle-même n'est pas une préoccupation forte.

Dans leur approvisionnement alimentaire, ils ont une préférence très nette pour ce qui résulte du don¹. Ces jeunes, dont l'apparence et les comportements sont plutôt peu engageants, valorisent profondément le fait que l'on vienne à eux. Dans la manche, dans la récupération de produits donnés par des commerçants ou des passants, comme dans les maraudes, l'élément déterminant pour eux est le caractère choisi de la démarche des donateurs. C'est là clairement une demande de reconnaissance (et d'amour) par-delà tous les signes de rupture avec la société et ses codes dont ils se parent.

Même dans la manche, ils se revendiquent d'une posture d'attente, en quelque sorte d'ouverture au don potentiel, et non de demande explicite. Cette posture est exactement à l'opposé, pour eux, de celle impliquée par le recours à l'aide, notamment alimentaire : là, c'est à eux de faire la démarche d'aller vers. Ils parlent ainsi d' « aller pleurer à une association ».

Le glanage, dans ce contexte, n'est ni valorisé à l'instar du don reçu, ni dévalué. Il peut cependant être décrit comme a priori plus humiliant que la manche, pour laquelle ils se

¹ On retrouve chez eux les débuts dans la récupération décrits par les « anciens de la rue ».

sentent dans une attitude de provocation et surtout d'affrontement du regard des passants sur eux ; dans le glanage, ils ressentent plus ce regard comme subi par eux. Pour eux, la manche apparaît comme une occasion d'assumer le stigmate et de renverser, parce que c'est un marqueur de la vie des jeunes de la rue. Le glanage, moins familier dans cet univers¹, n'est pas encore investi de la sorte.

III.1.1. Illustration du profil : Alan

17 ans, célibataire sans enfants, sans domicile fixe, bénéficiaire de la CMU ; glanage d'appoint depuis 2 ans, exclusivement dans les poubelles de rues ; posture de consommation immédiate ou organisée selon les contextes (relatives compétences culinaires et équipement rudimentaire).

Des liens familiaux conflictuels, déterminant son inscription dans la marginalité

Issu d'un milieu social intermédiaire, Alan vit une enfance plutôt « normale et sans problème » dans une famille relativement structurée². Quand il a 12 ans, la détérioration du climat familial se solde par le divorce de ses parents. Profondément affecté par la situation, Alan fugue à de nombreuses reprises : « *j'en pouvais plus, à la maison c'était plus possible, mes parents gueulaient tout le temps, il fallait que je sorte de là... alors j'ai préféré partir* ». Alan adopte une attitude de repli sur soi. Son refus du dialogue et de toute autorité annonce les prémices d'une déstructuration puis d'une rupture progressive des liens familiaux et sociaux³. Il s'éloigne parallèlement du milieu scolaire en abandonnant définitivement ses études en classe de 4ème. Sa rencontre avec le milieu Free /Rave à l'âge de 14 ans, puis ses premières expériences avec les drogues le précipitent dans la marginalité, l'alcool-dépendance et la polytoxicomanie. Ses parents se résignent à le laisser « vivre sa vie », son départ définitif du foyer familial est décidé « d'un commun accord ». Alan se retrouve à la rue à l'âge de 15 ans, alcoolique et polytoxicomane.

D'un glanage épisodique en groupe, au glanage de rue en solo, intégré comme moyen de subsistance parmi d'autres

Son départ définitif pour la vie de rue marque le début d'un glanage qui tout en étant ponctuel et « d'appoint » s'intègre rapidement à son quotidien. Alan pratique un mode de vie oscillant entre la « vie en solo » et la vie « en groupe ». Le réseau relationnel qu'il a su créer à l'occasion des technivals auquel il a assisté lui offre la possibilité de vivre en communauté et de retrouver une forme de vie sociale. Lorsque nous l'avons rencontré, Alan vivait entre un campement sauvage situé dans un bois de proche de Paris, occupé avec d'autres jeunes, et un quartier du centre de Paris, où il a désormais ses habitudes en solitaire.

Il glane différemment selon qu'il vit avec le groupe ou seul. Nécessitant un minimum de force, d'organisation et de connaissance des sites exploitables, le glanage « organisé » est privilégié lorsqu'il est en groupe. Le mode de vie « communautaire » propre au

¹ Le glanage est optimisé (voire conditionné) par la connaissance des sites propices et par le respect des horaires adéquats : le fait que ces jeunes soient en général très mobiles, peu enclins à se fixer durablement dans une ville, et dans des rythmes décalés, ne favorise pas leur appropriation du glanage.

² Son père est ingénieur informaticien, sa mère aide soignante, il a une sœur aînée actuellement étudiante ; ils vivaient dans une maison confortable située en grande banlieue parisienne.

³ Face à son comportement ses parents tentent à maintes reprises de le placer en foyer d'accueil. Etablissements dont il parviendra toujours à s'enfuir.

campement où rien n'appartient à personne et où tout est à la disposition du groupe incite la pratique de ce type de glanage organisé. Le groupe crée l'émulation ainsi que de la motivation par rapport à l'alimentation, qui est sans cela globalement désinvestie par ces jeunes.

L'approvisionnement du campement est assuré par des « *expéditions récup* » réalisées à tour de rôle, par groupe de 2 ou 3. Les aliments récupérés sont mis en commun, préparés et consommés ensemble.

Ces jeunes de la rue dont la culture valorise les attitudes de débrouille et le système D, intègrent « naturellement » le glanage comme une solution d'approvisionnement alimentaire parmi d'autres. Tout en étant marginale, cette pratique n'est ni perçue comme stigmatisante, ni effectuée de façon honteuse. Au contraire, lorsqu'il est pratiqué en groupe et au service de la collectivité, il est perçu comme original, valorisé et valorisant¹.

Lorsqu'Alan vit seul et détaché des autres, le glanage intervient davantage pour lui en cas d'échec des autres modes d'approvisionnement (achats via les revenus de la manche ou dons).

Un mode d'approvisionnement d'appoint et à la marge, dans un mode de vie déstructuré.

Le mode de vie d'Alan est très déstructuré², notamment à cause de ses nombreuses addictions. La recherche d'alcool et de drogues est au centre de ses préoccupations et laisse peu de place à quelque autre activité. Son alcoolisme dépendance pénalise son « pouvoir faire » au niveau du quotidien. L'hygiène, l'alimentation et la santé passent au second plan. Alan se lave exclusivement dans les fontaines aussi bien en été qu'en hiver³, se préoccupe très peu de sa santé et ne recourt que très rarement aux services sanitaires.

L'alimentation occupe ainsi une place périphérique dans son mode de vie. Dans la hiérarchie de son approvisionnement en nourriture⁴, l'achat vient en première position, permis par les revenus aléatoires de la manche⁵. Il achète principalement des produits prêts à consommer type sandwiches ou boîtes de conserves consommées sur place ou réchauffées⁶ sur son lieu de vie. Vient ensuite la récupération d'invendus offerts de la main à la main par un commerçant bienveillant. Cette seconde option est selon lui plus agréable et moins aléatoire que la manche ou le glanage proprement dit. Alan accepte également volontiers les dons en nature offerts par des passants. En se positionnant notamment à la sortie des fast-food, il peut simultanément pratiquer sa manche et accéder à des dons en nature, ou à des aliments délaissés⁷. L'approvisionnement dans les poubelles de rues ou de commerces ne vient qu'en dernier recours, lorsque les premiers modes d'approvisionnement n'ont pas prouvé leur efficacité.

¹ Notamment pour le glanage de nuit, effectué plutôt en groupe, sur sites clos nécessitant parfois une introduction par effraction : l'acte en lui-même permet de tester ses capacités et limites, de braver les interdits, à un âge où défier les autorités se pose comme une prise de risque valorisante.

² Horaires de lever et de coucher tardif, regroupement dans le quartier du centre ville l'après midi, sociabilité essentiellement axée autour des consommations d'alcool et de drogues

³ Une fois par semaine environ

⁴ Avec des variations liées à son niveau de ressources physiques et psychiques

⁵ Pour Alan, c'est la solution la moins coûteuse en temps et en énergie

⁶ Tout en vivant à la rue, Alan dispose d'une « chauffe » (boîte de conserve remplie d'alcool à brûler) lui permettant de cuire ou réchauffer ses aliments. Matériel de préparation culinaire rudimentaire, largement partagé par les membres de son groupe

⁷ Pratique couramment utilisée par les jeunes de son groupe et identifiée comme l'une des plus rentables

Le glanage occupe donc une place marginale dans son approvisionnement alimentaire : Alan le pratique entre 4 et 5 fois par mois, le plus souvent seul et le soir, dans un état critique, tenaillé par la faim. Il effectue donc un glanage d'appoint, réalisé dans l'urgence, où il peut, comme il peut : il se dit alors prêt à manger n'importe quoi, et de fait il récupère tout ce qu'il peut trouver de comestible dans les poubelles de rues ou celles des commerces.

De manière plus globale, et à l'instar des autres jeunes dans sa situation, son mode d'approvisionnement qu'il soit alimentaire, en alcool ou en drogues, fonctionne sur le principe du don et du contre don. Malgré le peu de ressources dont il dispose, Alan est parvenu à se créer un réseau de connaissances (grâce à son inscription de longue durée sur les lieux¹) lui permettant de se débrouiller uniquement par le relationnel. Relationnel, garant de sa survie qu'il fait aussi bien fonctionner auprès des commerçants, du voisinage qu'auprès des jeunes dans sa situation².

Une relation très distante aux aides sociales

La perception des aides sociales est chez ces jeunes le plus souvent négative. Elle est associée à la dépendance et à l'échec du système D qu'ils valorisent. Ces jeunes revendiquent de se tenir à distance aussi bien des actions entreprises par ces organismes que des travailleurs sociaux qui s'y investissent.

Pour Alan, seules les maraudes sont considérées comme une solution envisageable car dans ce cas c'est l'institution – et plus précisément les volontaires qui la représentent – qui vient à lui et non l'inverse. Alan précise que dans ce contexte, il conserve toujours le pouvoir de refuser l'aide proposée. D'autre part, ces aides ponctuelles et sans démarches particulières conviennent à son mode de vie peu organisé et déstructuré. Bien qu'il ait connaissance des réseaux d'aides sociales³, la plupart nécessitent soit une inscription, soit des horaires précis, soit encore impliquent l'investissement dans une démarche, un suivi régulier auquel il est incapable de se conformer. Il valorise davantage les aides fonctionnant sur le principe de l'accueil de jour où sont mises à sa disposition des commodités utiles à son quotidien (douches, Internet, prise pour recharger son téléphone, espace TV) et qui acceptent les chiens.

Une déstructuration de l'alimentation accentuée par son mode de vie

Le caractère secondaire de l'alimentation et la contingence des modes d'approvisionnement ne font qu'accentuer la déstructuration d'un régime alimentaire déjà déstructuré. Alan commence au réveil par ingérer de l'alcool, ce qui permet de retarder au maximum la sensation de faim. Ce n'est que tardivement (milieu d'après-midi) et lorsque son état le permet, qu'il se préoccupe de manger.

Globalement, Alan se nourrit donc en fonction des opportunités. Il adopte, selon les contextes et son état psychologique, tantôt une posture de consommation immédiate (en solitaire) tantôt une posture de consommation organisée (plutôt en groupe, le soir et

¹ Contrairement aux jeunes de son profil en constante mobilité et aux parcours itinérants, Alan s'est fixé à Paris où il a ses repères. Il voyage essentiellement pour assister à des Technivals en province. Ses déplacements excèdent rarement plus d'une semaine

² Contrairement à ce que l'on observe à première vue, le groupe ne se constitue pas autour d'amitiés ou d'affinités partagées, mais doit davantage être appréhendé comme l'unité de base, garante de la survie de ses jeunes face à l'hostilité du monde de la rue. Le groupe est plutôt perçu sous son aspect « pragmatique » et « utilitaire » que sous l'angle de l'affectif ou de l'attachement.

³ Alan détient le guide des solidarités qui répertorie les différentes aides sociales présentes sur la capitale et connaît les principales structures d'accueil de jeunes, qu'il a autrefois périodiquement fréquentées.

sur le lieu de vie commun). Tout en étant éloigné des préoccupations alimentaires, Alan est doté d'une relative compétence culinaire qu'il fait valoir en fonction des aliments récupérés (viande, légumes, féculents). Il est en mesure de chauffer sa nourriture et sait améliorer un produit récupéré. Tout en étant très occasionnel, ce mode de consommation est celui qu'il préfère. La plupart du temps, son alimentation s'apparente davantage à du grignotage (hamburger, chips, gâteaux), les repas préparés et consistants demeurent peu fréquents et très aléatoires.

III.1.2. Au bilan sur ce profil.

Ces jeunes ne sont pas dépendants du glanage pour leur alimentation. Il est pour eux une alternative possible aux autres modes d'approvisionnement, porteurs de bénéfices d'image et d'une dimension affective que le glanage n'a pas. Que ne véhiculent pas non plus les structures d'aide alimentaire, sauf quand il s'agit de maraudes.

Les maraudes sont appréciées comme manifestations d'une « générosité volontaire » mise en œuvre par des bénévoles qui ne craignent pas de s'aventurer sur le territoire des jeunes : c'est la position de force dans laquelle ces jeunes se sentent par rapport à ceux qui viennent vers eux qui leur permet d'accueillir positivement l'aide procurée là.

C'est la solution qui paraît la plus adaptée par rapport à cette population. Pour leur apporter un complément d'alimentation. Pour aussi jeter une passerelle vers des structures d'accueil de jour¹ ciblées sur leur tranche d'âge, qu'ils peuvent utiliser pour l'alimentation, mais pas uniquement.

¹ Malgré l'empêchement majeur que peuvent représenter des horaires trop contraignants, ces jeunes peuvent investir ces lieux d'accueil, d'autant plus sans doute s'ils ressemblent à des lieux de restauration « normaux » (vs réservés aux personnes en difficultés), s'ils sont comme ces derniers conçus de manière à favoriser la convivialité choisie (un espace découpé en petits sous-espaces, une organisation type cafétéria, libre service....) Cf. notamment La Halte 16/25 Gare de Lyon et ses partis pris dans la disposition de l'espace.

III.2. Les 30/40 ans, travailleurs précaires, intermittents : le glanage empêché.

Un seul de nos interlocuteurs : Marco

Marco est exemplaire d'un « glanage empêché » : rendu difficile voire impossible à la fois par l'activité professionnelle et par les contraintes inhérentes aux rythmes des lieux de glanage. Alors même qu'il y a une forte cohérence entre son projet de vie et le principe de la récupération alimentaire, des facteurs objectifs, dans son mode de vie, empêchent Marco de pratiquer le glanage plus régulièrement et de manière rentable. Parce que moins on glane, moins on glane « à bon escient » (on est moins au fait des bonnes opportunités ou en mesure de les saisir) : moins le glanage est productif.

III.2.1 Illustration du profil : Marco

30 ans, célibataire sans enfants ; artiste plasticien, il vit depuis plusieurs années dans un squat associatif des environs de Paris (squat promis à une reconversion prochaine) ; il n'a aucun revenu fixe (ni aide sociale). Grand récupérateur d'objets et de matériaux depuis plusieurs années pour ses créations, il n'est devenu glaneur alimentaire que récemment (automne 2008) ; il glane sur les marchés et dans les poubelles, de manière ponctuelle et plus opportuniste qu'habituelle ou organisée. Il pratique aussi, à l'occasion, grâce à des connaissances sur des plateformes de gros, une récupération « à grande échelle » (de grandes quantités de fruits ou de légumes destinés au rebut, dont il fait des conserves, des confitures, des jus...), pour sa consommation personnelle et pour en faire commerce, à l'occasion. Sa posture de consommation est un fleuron du type « organisée » (il a à la fois les compétences alimentaires et l'équipement adéquat).

Du choix de vie alternative à la précarité.

Issu d'une famille classe moyenne sans problème, Marco poursuit ses études jusqu'à l'obtention d'un BAFA. Il travaille un temps dans ce secteur, mais ses aspirations sont plus alternatives et artistiques, en rupture avec la « méritocratie » de ses ascendants.

« Mes parents se sont crevé le cul, ils se sont endettés pendant 50 ans pour acheter une baraque, pour élever leurs enfants dans un cadre résidentiel avec un petit jardin et une maison aseptisée dans le sens propre ».

Le camion dont rêvent la plupart des jeunes résidents de la rue, domicile par excellence dans l'itinérance, il se l'achète tout jeune, avec l'argent légué par son grand-père. Avant de trouver sa voie dans les arts plastiques (aujourd'hui, ses créations sont en relation avec le spectacle et notamment les arts de la rue), il exerce différents métiers, en fonction des opportunités, et il développe ses compétences dans la construction, la réparation puis la conception d'objets. Jusqu'à l'été 2008, il arrive à équilibrer les périodes de travail salarié et les moments plus consacrés à sa création, pendant lesquels il vit sur ses réserves.

Là, sous l'influence de divers facteurs endogènes et contextuels (l'approche de la trentaine, une certaine usure dans les « petits boulots » dont les conditions de rémunération se durcissent, l'envie de se recentrer sur ses projets artistiques, de travailler plus « pour lui » « construire quelque chose vraiment à moi »...), il se retrouve

sans argent devant lui, et avec des arriérés de « loyer » (participation aux frais d'électricité et d'eau du squat) qui commencent à devenir significatifs.

Les allocations chômage qu'il s'est finalement résolu à demander s'avèrent complexes à mettre en place. Pris dans une dynamique de ping-pong entre les Assedic et son dernier employeur autour des attestations nécessaires, il est d'autant plus vite dissuadé de poursuivre les démarches qu'il les avait entreprises à contrecœur¹ : il est dans une volonté de refus global des aides sociales, synonymes pour lui d'abdication de son autonomie². Ceci posé, Marco peut d'autant plus revendiquer et tenir une posture d'autonomie par rapport aux aides sociales, au « système », qu'il n'est pas dénué de soutien, qu'il soit familial ou de l'ordre du réseau affinitaire. Et il en est conscient.

De la récupération d'objets au glanage alimentaire : un mode de vie organisé autour de la débrouillardise.

« Je n'avais plus rien dans mon frigo. J'ai pris mon camion et je suis allé au marché d'à côté, j'ai récupéré pas mal de trucs, sur les stands bio en plus, ça m'a motivé »

Ce « premier » passage à l'acte, décrit ici comme impulsif, a été préparé d'une part par la pratique de longue date de la récupération non alimentaire, qui fait du geste de « ramasser » un quasi réflexe ; d'autre part par l'existence préalable du glanage alimentaire dans l'environnement³ social et « idéologique » de Marco. Prompt à s'emparer des opportunités qui s'offrent à lui, Marco commence à investir le glanage alimentaire comme source d'approvisionnement pour sa consommation personnelle. Et il envisage très vite d'en faire « un petit business vert » : grâce à ses compétences culinaires et à son équipement tant pour la conservation que pour l'élaboration des produits, il se verrait bien vendre ses produits transformés, voire offrir des services de petite restauration à la commande, à partir des produits glanés.

Il en est là lorsque nous le rencontrons, lors de l'étude exploratoire.

Quand nous le contactons à nouveau pour la présente étude, il s'avère qu'il a vite revu à la baisse ses ambitions vis-à-vis du glanage. De soi-disant « bons plans grosse récup' », qui sont en fait de la vente à bas prix, certes, mais de produits difficiles à transformer et plus encore à écouler... en glanages si peu fructueux qu'ils ne rentabilisent pas les frais d'essence du camion... : le « business vert » ne verra jamais le jour. Et dès lors la place du glanage dans l'approvisionnement va également s'étioler assez vite : si le glanage ne peut servir que son approvisionnement propre, Marco n'a pas suffisamment de temps à lui consacrer régulièrement.

Le glanage empêché.

D'autres priorités l'emportent. Grâce au soutien de sa famille et aux effets de réseau (prêts d'argent, mise en relation avec des opportunités d'emplois déclarés parfois, au noir le plus souvent), Marco maintient sa posture de résistance aux aides sociales ; mais il a accumulé les dettes (essentiellement familiales, donc moins pressantes, mais

¹ « Au début je disais j'ai pas besoin d'être assisté, j'arrive à vivre sans, je ne leur demande rien, ils ne font rien pour moi et comme ça on est quitte. Mais quand je parle avec des potes, ils me disent tu as travaillé, tu as cotisé, les Assedic c'est comme une assurance, tu as droit. Alors j'y suis allé aux Assedic, plusieurs fois, j'ai perdu mon temps et mon temps je n'aime pas le perdre dans des démarches. »

² « Le RMI, les aides, les APL, non, moi je tiens à ce que ma construction soit autonome »

³ Une résidente du même squat lui apporte régulièrement de la viande pour son chien ; Marco fréquente la mouvance de la « décroissance » et souscrit à sa contestation de la société du gaspillage.

pas moins lourdes pour qui revendique une construction autonome) et les arriérés de loyer.

En outre, l'épée de Damoclès inhérente au squat est devenue une menace réelle : le squat va être reconverti ; et même si ses occupants semblent être pris en compte dans une démarche de concertation et de rencontres visant leur relogement, ce dernier implique que les squatteurs concernés aient un statut social référençable. Or Marco n'entre dans aucune case prédéfinie, sur ce point.

Il est donc aujourd'hui essentiellement préoccupé par ses boulots « alimentaires »¹, et par la rédaction de dossiers, de projets, pour obtenir des financements de la part d'instances socio-culturelles et/ou pour pouvoir accéder à un relogement au titre de son activité artistique, qu'il s'applique à poursuivre et développer, malgré tout.

Une alimentation basée sur des principes forts mais une nécessaire adaptation aux contraintes.

L'alimentation, dans ce contexte, n'est pas une priorité pour Marco, même si il est féru de diététique et d'alimentation saine. Il n'a guère de temps à y consacrer, donc il va au plus simple et plus rentable, dans l'approvisionnement : ce que n'est pas le glanage.

Il est dans une économie de subsistance « raisonnée » : il s'y connaît assez en équilibre alimentaire pour cibler son approvisionnement, comme sa consommation, sur les aliments et les nutriments essentiels. Sa base alimentaire², il l'achète en grosse quantité dès qu'il a des rentrées d'argent (de préférence dans des coopératives bio où il a aussi des « plans ») : des céréales, de la farine pour faire son pain, des légumineuses, des pommes de terre, de l'ail et des oignons constitueront ses réserves... ; il accommode cette base et la complète dans son alimentation quotidienne avec les conserves de légumes et de fruits qu'il a confectionnées à partir des produits de récup.

Au delà de ça, l'alimentation comme l'approvisionnement relèvent de la débrouillardise au jour le jour : récupération d'aliments restant d'une fête ou d'un festival sur lequel il est intervenu ; invitation chez ses parents, ou des amis ; cueillette sauvage de fruits dépassant des jardins avoisinants, récup dans les poubelles ou sur les marchés quand il passe devant au bon moment. Il fait aussi de petits achats dans les commerces hard discount du quartier ... « *Je n'ai pas d'habitudes, ni pour la récup, ni pour autre chose d'ailleurs* ».

Comme il circule beaucoup avec l'œil en alerte pour ses récup non alimentaires, il rencontre assez souvent de quoi faire du glanage alimentaire (poubelles de franchisés bio, de boulangers, du hard discount proche, fins de marchés...).

¹ Qualificatif paradoxal, parce que justement ce qui est en jeu n'est pas l'alimentation, mais les rentrées d'argent.

Relance : « ce que tu privilégies, c'est le travail, même si c'est des boulots « alimentaires », et du coup tu n'as pas le temps de faire de la récup alimentaire régulière ... »

Marco : « oui, plutôt que glaner, je bosse, d'abord parce qu'il y a des boulots que je kiffe faire, et même ceux qui me font chier, je t'ai dit, les chantiers de peinture, c'est pas mon truc, mais il y a les dettes qui s'accumulent, et je ne peux pas ramener des caisses de légumes récupérés ou des pots de confitures à ceux qui me prêtent de l'argent !! Alors ma bouffe en pâtit un peu, mais je gère.. »

² Il est végétarien depuis de nombreuses années.

Il reconnaît cependant que dans cette configuration, il peut être en déficit alimentaire sur les produits frais ... Il a essayé de faire un potager et, en juillet, attendait ses premières tomates.

Quand il reste trop longtemps sans manger de frais, il va en acheter un peu, surtout des légumes, et du fromage¹ mais seulement quand il est plus en fonds.

III.2.2. Au bilan.

Avec ou sans le glanage, l'alimentation de Marco, grâce à sa culture alimentaire propre et à son équipement ménager, est sans doute nettement plus saine et équilibrée que celle de la plupart des (hommes) célibataires de son âge, qu'ils vivent dans la précarité ou non. En ce sens, il n'est pas dépendant du glanage, ni pour se nourrir, ni pour se « bien » nourrir. Mais les apports du glanage lui permettraient de se nourrir mieux encore.

Pour lui, la question n'est pas de sortir, via le glanage, d'une alimentation « de pauvre » ou « d'exclu » : il ne se ressent pas comme tel.

Sur ce point, il n'est pas représentatif de l'ensemble des personnes de sa tranche d'âge qui pourraient être « tentées » de recourir au glanage pour compenser des revenus trop faibles, comme le font les glaneurs de la tranche d'âge supérieure.

En revanche, il est révélateur de l'influence déterminante, sur les possibilités mêmes de glanage, d'empêchements très concrets, liés à un mode de vie privilégiant les activités rémunératrices.

Ces mêmes contraintes concernent les nombreuses personnes de 30/40 qui ans sont dans une relation problématique et fortement contrainte au marché du travail. Plus elles sont précaires, plus elles aspirent à s'insérer dans l'emploi durablement ou le plus profitablement possible, plus elles se soumettent aux contraintes (de mobilité, de flexibilité...) : à supposer qu'elles aient des velléités de recourir au glanage, tout dans leur mode de vie les met a priori à distance de la fréquentation des poubelles.

III.3. Les affaibli(e)s : le glanage impossible et la perte d'autonomie.

Trois cas dans notre échantillon: Denise, Houria et Aude

Il s'agit ici de femmes qui ont rencontré le glanage à un moment de leur parcours de précarité et qui l'ont pratiqué, souvent de manière régulière, pendant plusieurs années. Aujourd'hui, sous l'influence de l'âge et/ou de la maladie, ou encore du fait d'une aggravation des conditions de glanage sur les lieux qu'elles fréquentaient, elles sont contraintes à limiter le glanage, voire à s'en passer totalement.

Deux d'entre elles ont recours à l'aide alimentaire, qu'elles vivent comme une solution globalement acceptable, compte tenu de leur dépendance.

¹ Il a arrêté de voler dans les supermarchés, après s'être fait prendre, ce qui lui a fait réaliser qu'il ne volait pas une grande enseigne capitaliste mais la petite gérante qui lui faisait des sourires... Du coup il mange moins de fromage et de beurre (jusqu'à là les principaux objets de ce qu'il nomme « glanage illégal »).

Pour la doyenne de notre échantillon, l'aide alimentaire est complétée par des échanges de services et des dons, dans le cadre d'un réseau de solidarité de quartier. L'alimentation n'est pas sa préoccupation majeure, mais elle « se maintient », selon sa propre expression, grâce aux apports de son réseau, se motivant à cuisiner pour elle-même en en faisant bénéficier d'autres personnes plus démunies, ou pour remercier ceux qui l'aident.

La situation est plus dramatique pour la plus jeune, gravement malade, qui devrait suivre un régime alimentaire particulièrement riche et équilibré¹ et qui n'en pas les moyens. Cette situation proche de la double contrainte n'est pas sans renforcer sa propension à l'anorexie.

«Aujourd'hui, je ne ramasse pas les fins de marché, je n'y arrive pas, je ne peux pas, alors je zappe ... pour le moment, je ne mange pas grand-chose, je sais que ça ne suffit pas, mais je n'ai même pas faim... tant que j'ai le Secours Catholique, la mairie, ça me convient, je fais avec, et je m'achète mes pâtes chinoises à 40 cts pour le soir... De toute façon, ils m'ont dit à l'hôpital que je devais manger de la viande rouge, c'est pas au (supermarché de hard discount) que je vais trouver de la viande de qualité, ça ne sert à rien, c'est de la flotte, et c'est pas en fin de marché non plus... je ne leur ai pas dit que je n'en avais pas les moyens, je n'ai pas osé»

« J'ai une carte de la mairie, renouvelable, j'ai droit à de la farine, du café, de la semoule... mais je dois y aller, c'est toujours la même chose, en phase dépressive, je ne suis pas toujours en état et je peux me laisser aller, ne plus manger... »

« Le Secours Catholique m'aide et me donne un panier de nourriture chaque semaine... je n'y vais pas régulièrement, j'ai l'impression de retirer le pain de la bouche de gens qui sont plus dans la panade que moi, je porte une culpabilité terrible... Par moment j'arrive à assumer ce que je suis, mais en même temps je ne l'accepte pas, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un d'anormal ? »

Nous illustrerons ce profil avec celle de ces femmes qui ne recourt pas à l'aide alimentaire, et dont le glanage a été empêché par des circonstances extérieures en plus des difficultés liées à son propre état.

III.3.1.Illustration du profil : Aude

55 ans, veuve, sans enfant, sans emploi, locataire d'un 3 pièces en HLM, bénéficiaire du RMI, des APL et de la CMU ; glanage régulier depuis 5 ans, exclusivement dans les poubelles des commerces. Posture de « consommation organisée » ; compétences culinaires et équipements.

De la maltraitance à l'abandon

Enfance difficile dans milieu modeste. Suite à des maltraitances et au rejet de ses parents, Aude est placée très jeune en orphelinat. Elle déclare à ce titre provenir de « la SPA de la race humaine ». Elle connaîtra par intermittence des familles d'accueil en France et en Belgique, sans jamais y rester suffisamment longtemps pour recréer un semblant de vie familiale. Sa scolarité est difficile, elle décroche très vite : sans diplôme,

¹ On notera l'inconscience de l'équipe médicale qui la suit et qui, constatant son anémie croissante, lui prescrit une consommation abondante de viande rouge...

elle apprendra à lire seule à l'âge adulte. Aude se décrit comme une enfant puis une adolescente renfermée et meurtrie. À l'âge de 16 ans, l'école n'étant plus obligatoire, Aude est renvoyée chez sa mère. Période qu'elle ne souhaitera pas aborder lors des entretiens.

Elle se marie à 30 ans, avec un homme photographe qui lui fait découvrir son univers, la fait poser pour lui, la gratifie : c'est la plus belle période de sa vie. Elle est enfin heureuse, accède socialement à un monde qu'elle ne connaissait pas. Ces années bonheur sont courtes : son mari se met à boire puis tombe rapidement malade. Aude est de nouveau confrontée à la maltraitance psychologique et physique.

« Je suis restée avec un homme malade pendant longtemps et il était devenu méchant à la fin, psychologiquement c'était très dur à vivre... ». Son mari décède en 1999, Aude est de nouveau confrontée à l'abandon et à la solitude. Sa belle famille ne lui manifeste aucune reconnaissance et rompt les relations avec elle.

N'ayant jamais travaillé, fragilisée psychologiquement par ces événements, Aude n'a aucune ressource et aucune expérience de l'autonomie.

Elle parvient à obtenir des aides sociales (APL et RMI) et fait l'objet d'un suivi. Son état physique comme psychologique va de mal en pis, les services sociaux l'orientent vers un thérapeute. Au fil du temps, ses relations avec les services sociaux se dégradent, elle se sent mal écoutée et peu prise en considération. Elle supporte de plus en plus mal d'avoir à justifier et prouver sa pauvreté pour bénéficier d'aides qui lui paraissent légitimes, voire « dûes », compte tenu de sa situation.

Souffrance privée et souffrance sociale s'amplifient mutuellement. Ses relations conflictuelles avec les travailleurs sociaux, aussi. Sa santé se dégrade.

Un glanage de proximité contraint par la nécessité

La rencontre d'Aude avec le glanage intervient dans ce contexte il y a environ 5 ans. De sa fenêtre, Aude a vue sur le supermarché de hard discount où elle a pris l'habitude de faire ses courses. Et de là, elle voit des personnes exploitant les poubelles, elle constate qu'il y a de l'abondance... Elle se décide un jour à les rejoindre.

« J'ai commencé à force de voir les autres et quand j'ai vu les gens qui prenaient de la nourriture et que ce n'était pas abîmé, j'ai commencé à faire comme eux... petit à petit, ça s'est fait comme ça... ».

Sur la base de relations de voisinage déjà assez dégradées, dans lesquelles Aude se sent assez souvent victime de malveillance, sa récupération dans les poubelles à proximité de son domicile l'expose au discrédit et aux quolibets. Mais elle ne peut envisager d'aller glaner ailleurs, se sentant trop faible tant physiquement que psychologiquement.

Elle ne parle pas de ses pratiques dans les poubelles aux travailleurs sociaux, mais il est clair que c'est pour elle une forme de démonstration de leur impuissance à l'aider, à lui éviter ça.

Son alimentation, qui s'est déstructurée au fil de l'aggravation de sa situation financière et psychologique, ne bénéficie qu'à la marge des apports du glanage, mais elle se sent moins contrainte, elle se valorise dans le pouvoir de redistribuer une part de sa récupération aux plus marginaux qu'elle.

Très vite elle se familiarise avec d'autres glaneurs, ce qui la sort de sa solitude, lui confère une place dans un groupe réuni autour d'une même activité. Il y a de la connivence et de la solidarité dans le groupe, on s'échange des produits, on fait corps face aux attitudes de plus en plus intolérantes du commerçant, face à l'arrivée progressive d'autres glaneurs « étrangers ».

A défaut d'investir une socialité de voisinage dans son immeuble, Aude investit une socialité autour des poubelles.

Elle glane de manière quotidienne, profitant de sa position stratégique par rapport au site. La proximité permet de se rendre sur le site juste au bon moment, et minimise les efforts comme les quantités à récupérer¹. Outre les fonctions alimentaires, le glanage permet du lien social entre habitués, c'est un des rares moments où Aude peut rompre sa solitude. Elle récupère également pour d'autres personnes du voisinage : la dette, inhérente, au don, impulse le contre don et positive les échanges. Elle évoque avec enthousiasme les pannes de congélateurs, la profusion de produits jetés, manne pour les glaneurs, permettant une récupération abondante et favorisant ainsi les échanges ou dons. À cette époque, Aude n'achète plus que les produits difficilement récupérables dans les poubelles (café, beurre, produits d'entretiens).

Elle est toujours en guerre contre les services sociaux, « *des gens payés pour ne rien foutre, ou pour leur incompétence !!* », mais se sent plus armée et plus autonome. Elle en était là lorsque nous l'avions rencontrée lors de l'étude exploratoire.

A partir de la fermeture d'un site, régression de l'autonomie à la dépendance

Lorsque nous la recontactons, elle annonce qu'elle s'est arrêtée de glaner, « ou presque ». Le supermarché où elle avait ses habitudes n'autorise plus la venue de glaneurs : la direction fait désormais ramasser ses poubelles par une société privée, arguant des plaintes du voisinage à l'encontre des glaneurs. Aude souscrit à cette explication, ayant été témoin de la croissance du nombre de glaneurs, avec des tensions grandissantes et des pratiques de glanage moins respectueuses du site.

Mais cette fermeture a des conséquences fâcheuses sur sa vie quotidienne : Aude n'a pas la force d'aller ailleurs et doit désormais se débrouiller autrement pour subvenir à ses besoins.

Elle entre alors dans une autre forme de dépendance. La plus grande partie de son approvisionnement est désormais assurée par un « bienfaiteur ». Il s'agit d'un homme qui, à la faveur de son métier et d'arrangements divers, récupère des produits en grande quantité et dans divers endroits. Il lui procure beaucoup d'aliments, parfois plusieurs kilos de viande qu'elle stocke dans son congélateur. La nature des produits est assez aléatoire, mais la quantité est le plus souvent au rendez-vous.

¹Un atout majeur compte tenu de son état de santé fragile, avec en outre un surpoids occasionnant des problèmes de dos et de pieds ; elle vit au 4^{ème} étage sans ascenseur.

La dépendance d'Aude vis-à-vis de son bienfaiteur n'est pas sans favoriser l'ambiguïté, d'autant qu'ils sont célibataires l'un et l'autre. Aude n'a que son intimité à offrir en contrepartie des produits procurés. Que cet homme cherche ou non en en profiter ne change rien au caractère profondément déséquilibré de la relation, à l'humiliation d'Aude dans ces rapports de genre basé sur la dépendance. Elle ne peut qu'osciller entre gratitude et ressentiment.

L'aide alimentaire vécue comme le stade ultime de la disqualification.

Compte tenu de sa situation, Aude pourrait prétendre bénéficier de l'aide alimentaire. Elle connaît les réseaux pour les avoir un temps fréquentés, lorsque son état de santé le permettait. Elle dit avoir une expérience des distributions alimentaires et des épiceries sociales. Elle a eu recours à une association faisant de la distribution alimentaire, dont elle a surtout retenu les longues files d'attente et ce qu'elles lui renvoient : un insoutenable sentiment d'anonymat dans une foule de mal-aimés et de solitaires.

Elle n'a qu'une expérience indirecte et/ou ancienne des épiceries sociales : elle en a gardé l'image d'une offre insuffisante en fruits et légumes, pour un coût à peu près équivalent aux premiers prix des hard discounters.

La crise et ses échos dans les médias la mettent encore plus à distance de l'aide alimentaire : *« Il y a de plus en plus de pauvreté avec la crise, il y a de plus en plus de gens qui sont fauchés et qui se laissent aller (...) alors moi je dis non, si c'est pour rencontrer des gens pareils je préfère ne plus y aller... je préfère rencontrer des gens qui me ressemblent »*.

Cette phrase est criante de dénégation de sa situation actuelle : c'est bien la rencontre avec des gens qui sont « pareils à elle » en ce moment qu'elle ne supporte pas. Elle n'aspire qu'à rencontrer des gens ressemblant à ce qu'elle voudrait être, à ce qu'elle veut encore espérer devenir.

Elle s'accroche à l'espoir d'acquérir un jour une autonomie financière, de sortir de la dépendance à l'institution. *« Je ne veux pas vivre le reste de ma vie comme ça »*, martèle-t-elle. Mais elle n'a aucun moyen de le faire, ni aucune perspective d'alternative.

Toujours plus en conflit avec les travailleurs sociaux, Aude est dans la phase ultime de la « dépendance revendiquée », selon Paugam. Et au bord de la rupture.

Une alimentation assurée mais déstructurée.

La solution de remplacement du glanage par des donations lui permet de conserver une alimentation relativement abondante, qui demeure néanmoins essentiellement composée de viande et de féculents. Les fruits et légumes autrefois abondants sur son site sont désormais quasi absents de son régime alimentaire : elle se contente de ce qu'on lui donne. Elle est aussi en manque de certains produits qu'elle affectionne particulièrement et qu'elle trouvait en abondance dans ces mêmes poubelles (gâteaux, sucreries, desserts laitiers...).

Dotée à son domicile de l'équipement nécessaire à la préparation d'une cuisine élaborée¹ (four, cuisinière, four à micro ondes, réfrigérateur avec bac congélation) Aude est en mesure de se faire la cuisine. Bien que les produits donnés soient aléatoires et assez peu diversifiés, ils lui assurent une alimentation qu'elle juge bien supérieure à celle dispensée par l'aide alimentaire. Cependant sa relation à l'alimentation est plutôt de l'ordre de la compulsion et de la compensation : beaucoup de grignotage, alternance de « gros repas » pour se remplir, et de phases de quasi dégoût alimentaire. Une alimentation qui ne fait qu'aggraver un état de santé déjà fragile.

III.3.2. Commentaire.

Aude avait trouvé dans le glanage une forme d'autonomie relative, ainsi qu'une socialisation dans un groupe de pairs « choisis », avec lesquels elle pouvait renverser le stigmate en une sorte de provocation ou de revanche vis à vis des représentants de la norme sociale (le voisinage, les travailleurs sociaux avec qui elle est en conflit, les dispensateurs de l'aide alimentaire).

En perdant brutalement la possibilité de glaner sur son site familial, trop faible pour chercher un autre lieu de glanage, elle tombe dans une situation de dépendance totale de ce qu'on peut appeler une « aide alimentaire parallèle ».

Elle rejette l'aide alimentaire institutionnelle ou associative, synonyme pour elle d'anonymat parmi les pauvres comme catégorie et non comme ensemble d'individualités différentes². Mais avec ce bienfaiteur privé, elle est à l'inverse dans des rapports trop personnalisés, forcément ambigus.

Dans ce contexte, on ne peut que craindre, pour cette femme très fragile psychologiquement, une nouvelle dégradation de sa situation.

Si elle retrouve le chemin des associations d'aide alimentaire, ce sera pour elle au prix de l'acceptation d'une étape de plus dans la disqualification sociale. Une étape que le glanage permettait de maintenir à distance.

¹ Equipement provenant essentiellement de la récupération

² Son enfance en orphelinat l'a sans doute rendue particulièrement sensible et réfractaire aux situations de collectivité imposée.

III.4 BILAN : le glanage d' « appoint » et les limites de son efficacité en terme d'alimentation.

Les glanages de substitution et de complément possèdent une véritable efficacité dans leur fonction première d'approvisionnement alimentaire. C'est ce qui les rend motivants, pour ceux qui les pratiquent.

Le glanage d'appoint, pratiqué de manière peu régulière et non organisée, est au contraire globalement peu rentable, ou seulement très ponctuellement, par effet d'aubaine.

Pour les **jeunes de la rue**, ce glanage « en dernier recours » est le reflet d'un mode de vie dans lequel l'alimentation n'est pas une préoccupation importante : elle est plutôt purement fonctionnelle ; seuls quelques moments de convivialité autour du partage d'un repas peuvent être l'occasion d'une prise alimentaire plus investie.

Le glanage est rendu particulièrement aléatoire, pour la part importante de ces jeunes qui est mobile d'une ville à l'autre et qui ne dispose donc pas d'emblée de repères quant aux sites intéressants et aux horaires propices. L'information sur ces « bons plans » transite par les groupes plus ou moins informels auxquels ces jeunes s'agrègent quand ils arrivent dans une nouvelle ville, mais encore faut-il qu'ils s'y intéressent : qu'ils anticipent un minimum... Ce qui n'est pas le fort de cette population, notamment pour son alimentation.

Pratiqué ainsi, le glanage a peu de chances d'être fructueux : il en est d'autant moins incitatif.

La situation peut évoluer dès lors que ces jeunes commencent à s'attacher plus à une ville, à un quartier, à se sédentariser un peu dans un lieu de vie précaire mais fixe, type squat : à l'instar de leurs aînés de la rue, ces jeunes pourraient investir le glanage comme une activité relativement récurrente, et potentiellement structurante, pour eux.

La fréquentation des autres glaneurs, qu'il s'agisse de résidents de la rue ou de personnes vivant dans des conditions plus classiques, ne serait sans doute pas d'emblée évidente.

Mais nous avons pu observer que le glanage est aussi un espace-temps de mixité sociale¹, ce qui laisse penser que l'intégration des jeunes de la rue aux groupes de glaneurs habitués n'est pas inenvisageable. Elle leur serait profitable et pourrait les conduire à glaner mieux, de manière plus structurée voire structurante.

Pour les 30-40 ans actifs intermittents, les contraintes liées à la recherche et à la réalisation d'activités rémunératrices, priorisées par rapport à toute autre préoccupation, minorent de manière significative la disponibilité pour le glanage. En évacuant la possibilité d'un glanage régulier, ces empêchements compromettent la rentabilité du glanage et donc là aussi la motivation à le pratiquer, même pour ceux qui sont positivement disposés à son égard.

Notre interlocuteur de ce profil est dans ce cas, mais ce n'est pas le lot commun : même si l'image du glanage tend à évoluer, s'il n'est plus strictement associé aux personnes les plus marginalisées, il demeure largement envisagé comme une pratique humiliante, coûteuse en terme d'estime de soi.

Empêchements concrets à glaner, fortes contraintes de la pratique (nécessité de disponibilité au bon moment, de connaissance des bons moments et autres clés

¹ Cet aspect sera développé dans la partie suivante.

d'usage...), et empêchements plus subjectifs, stigmatisation sociale... : tous ces éléments combinés militent en faveur d'une limitation de fait des personnes aptes à s'investir dans la pratique du glanage, notamment au sein de la catégorie des « travailleurs pauvres ».

L'idée selon laquelle un accroissement exponentiel, immaîtrisable, du nombre de glaneurs pourrait résulter d'une tolérance durable de cette pratique nous semble de l'ordre du fantasme et/ou de l'argument fallacieux avancé pour justifier un durcissement des conditions de glanage.

L'éloignement du glanage subi par les personnes affaiblies par l'âge ou la maladie confirme cette analyse : les contraintes du glanage sont véritablement des facteurs de sélection. Les ressources physiques et psychologiques à mettre en œuvre sont déterminantes, même dans des conditions « normales » de glanage.

Tout durcissement de ces conditions est fortement pénalisant pour les personnes vulnérables. Notamment : pour celles qui se trouvent proches du terme de la disqualification sociale, au bord de la rupture, pour qui le glanage est non seulement une source d'approvisionnement alimentaire nécessaire, mais aussi l'occasion de retrouver du lien social ; pour celles qui résistent à l'aide alimentaire vécue comme abandon de tout espoir de (re)trouver une vie autonome – ou qui ne peuvent investir l'aide alimentaire comme soutien ponctuel, justement parce qu'elles ont perdu cet espoir -.

Nous étudierons ici dans quelle mesure et comment les glaneurs investissent, s'approprient, voire in fine peuvent « transformer » les lieux de leur glanage : comment cela influe sur le statut, les fonctions et la valeur du glanage.

I. Choix des sites et valeur de la ressource

I.1. On glane dans le circuit que l'on fréquente(rait) pour faire ses achats

Les glaneurs tendent à s'orienter naturellement vers les circuits d'approvisionnement qui leur sont d'emblée familiers, ceux dans lesquels ils ont des repères en termes de produits ou de comportements sociaux.

Ainsi, on ne glane pas sur les **marchés** (ou seulement de manière très ponctuelle, purement opportuniste) si l'on n'a pas de familiarité avec les produits plutôt bruts qu'on y trouve, si l'on n'est pas doté des compétences et de l'équipement permettant leur exploitation culinaire ; si l'on ne possède pas une connaissance préalable de cet espace-temps très ritualisé et de sa socialité particulière.

A l'inverse, les **poubelles des boulangeries** semblent le site de glanage le plus « rassembleur » et le moins « sélectif ».

C'est assez souvent le lieu du premier passage à l'acte, fréquemment favorisé par les comportements des boulangers : tri relatif des produits consommables et des autres déchets, en vertu duquel les produits de boulangerie sont en général moins mélangés avec des matières susceptibles de les polluer.

Intervient ici le statut particulier du pain dans l'alimentation : l'aliment premier, la base, et celui qu'on ne peut pas refuser, qu'on ne peut pas ne pas partager.

C'est aussi que le pain est soumis à une moindre dégradation physique que d'autres aliments : le pain qui n'est pas frais durcit, mais n'entre pas en décomposition, du moins pas dans le temps des poubelles.

Par ailleurs, l'offre diversifiée des boulangeries (et de leurs poubelles) correspond potentiellement à tous les glaneurs, quelles que soient leurs situations et leurs préférences ou contraintes alimentaires. En effet, au-delà du pain, on peut y trouver des produits satisfaisant la gourmandise, porteurs d'une dimension festive (gâteaux, viennoiseries, produits reliés à un événement particulier). Elle donne également accès à tout l'univers du snacking salé (salades, sandwiches, TQP¹), qui s'est développé en boulangerie dans le cadre de la consommation du midi hors foyer : la séduction de cette offre vaut aussi pour les glaneurs, pour sa praticité et sa dimension « moderne », ancrée dans les tendances alimentaires contemporaines.

Ainsi, la récupération des invendus de boulangerie tend à paraître plus légitime, moins dégradante. Et elle donne directement accès à des bénéfices (plaisir gourmand, praticité, partage des comportements de consommation avec les personnes plus insérées dans la société), au-delà de la satisfaction des besoins alimentaires.

¹ Tartes, Quiches, Pizzas, dans la nomenclature commerciale.

I.2. Le « niveau de gamme » des sites investis par les différents glaneurs.

I.2.1 Les marchés « populaires » Vs les marchés plus haut de gamme

Les **marchés populaires**, i.e de moyenne ou basse catégorie, sont synonymes pour les glaneurs d'une ressource plus abondante, mais moins qualitative et moins durable : les produits sont plus facilement jetés, parce que d'emblée moins porteurs de valeur économique, et déjà plus proches de leur fin de vie lorsqu'ils sont proposés à la vente ; ils vont demander aux glaneurs d'autant plus de travail de tri, nettoyage, préparation..., et devront être consommés - ou cuisinés, reconditionnés - plus rapidement.

À un niveau plus imaginaire ou symbolique, ces produits peuvent aussi être moins valorisés : on est dans des rebuts du second ou troisième choix... ; plus ils sont glanés dans un état dégradé, ou dans des conditions dégradantes de récupération (mêlés entre eux, enfouis sous des couches d'autres débris, concentrés sur des zones restreintes contraignant les différents glaneurs à des comportements de rivalité¹...), plus ils tendent à renvoyer aux glaneurs une image disqualifiée d'eux-mêmes et de leur pratique.

Ne « même pas » pouvoir s'acheter les produits bradés en fin de marché populaire, c'est devoir se vivre comme encore plus pauvre que les pauvres...

Pourtant les marchés populaires, par leur ambiance survoltée, par la foule qui s'y presse, par les dynamiques communautaires qui y ont leur place, demeurent des lieux de glanage privilégiés. La foule favorise l'anonymat et la discrétion du « ramassage ». Malgré la tension économique que subissent les commerçants, un minimum de solidarité est toujours de mise, notamment envers les personnes identifiées comme les plus faibles (les personnes âgées, les femmes en tant que mères supposées).

En ce qui concerne plus particulièrement les femmes d'origine maghrébine, dans notre corpus, aller sur ce type de marché leur permet de bénéficier d'une bienveillance inscrite dans les valeurs de leur communauté, voire de la revendiquer au nom des préceptes de la religion musulmane. Ce « devoir sacré » du don légitime la posture de glanage, et peut même permettre de porter un regard globalement positif sur les produits récupérés : vus non plus des produits au rebut, mais en quelque sorte comme des « offrandes » laissées à disposition de ceux qui en ont besoin, ou mises sur leur chemin par une puissance d'ordre providentiel ou divin.

Quant aux glaneurs qui, du fait de leurs origines socio-culturelles, ne s'identifient pas à cet univers populaire, ils peuvent investir ces marchés au même titre et en vertu des mêmes motivations que ceux qui vont y faire leurs achats sans être dans une position sociale particulièrement dévalorisée : pour l'exotisme, pour l'ambiance, pour les prix et pour les petits à-côtés (produits particulièrement peu onéreux), pour les « affaires » à faire (l'achat malin plus que l'achat contraint).

Les **marchés plus haut de gamme** sont associés à une ressource plus restreinte, mais plus valorisée (par sa qualité propre et par son contexte).

« Je préfère aller ramasser dans un beau marché, j'ai confiance sur la qualité, c'est pour les gens bien, qui veulent des choses bien, pas comme le marché de Belleville ou

¹ Notamment à cause du développement des compacteurs, de l'obligation pour les commerçants d'apporter tous leurs déchets au même endroit et à un moment donné.

de Barbès que je déteste, où les produits à la base ne sont déjà pas la meilleure sélection... on a l'impression qu'avant de vendre, ils ont tout ramassé à Rungis !»

Ces marchés tendent à être investis par des glaneurs plus occasionnels, moins dépendants (quantitativement) du glanage, mais aussi par des personnes vivant très honteusement leur pratique.

Pour ces dernières, il est plus facile de se poser comme pauvres parmi les plus privilégiés : c'est là un statut connu, familier, intégré notamment par les personnes issues de l'immigration ; une place qu'on peut occuper sur ces marchés sans se sentir déchoir d'un cran de plus dans la hiérarchie sociale, contrairement à ce qu'on ressent sur les marchés populaires, parmi ses pairs.

Il y a en outre moins de rivalité sur ces sites qui attirent moins de glaneurs : les plus faibles, ceux qui redoutent de se confronter à des situations de concurrence, y ont leur place.

Mais ce choix en faveur de la préservation de l'estime de soi se paie souvent par une moindre rentabilité du glanage (d'autant plus qu'aller glaner sur ces marchés oblige à plus de déplacement). Ce qui pénalise encore les glaneurs les moins vigoureux.

1.2.2 Les hard discounteurs Vs les supermarchés plus haut de gamme (et a fortiori bio).

Les glaneurs tendent à investir de manière préférentielle (dans la mesure du possible) les poubelles des enseignes de gamme moyenne et haute, plutôt que celles du hard discount.

Plusieurs facteurs sont ici en jeu, au-delà de la question de la possibilité même de glaner, selon les sites et les différentes enseignes¹.

On a vu que le glanage est à la base une manière d'accéder à ce que l'on ne peut pas s'acheter, faute de moyens, dans l'absolu ou dans le cadre d'arbitrages en faveur d'autres postes plus importants.

C'est ainsi une manière de s'émanciper (au moins partiellement, ponctuellement) des achats contraints et cantonnés dans les circuits les plus économiques. Si ce qui ne peut être récupéré est acheté le plus souvent dans les magasins de hard discount (produits de base, « fond d'épicerie ou de placard », produits d'hygiène...), l'opportunité de glaner dans les poubelles d'enseignes plus haut de gamme est particulièrement appréciée, et recherchée.

Les produits de ces circuits possèdent une désirabilité supérieure, liée aux effets d'enseigne et de marque (aux valeurs associées aux différentes enseignes et aux marques nationales vs génériques). Dans la lignée de la meilleure qualité qu'on leur associe, on peut les créditer d'une plus grande fiabilité, en termes de sécurité alimentaire ou vertus nutritionnelles : les glaneurs sont des consommateurs de signes comme les autres.

Par ailleurs, les abords de magasins de hard discount tendent à être investis, souvent durablement² par des personnes faisant la manche, parfois en état d'ébriété, et qui ne sont pas des glaneurs, en général : il s'agit plutôt de personnes de la rue qui utilisent

¹ S'il y a des politiques d'enseigne en matière de tolérance ou non du glanage, celles-ci semblent moins déterminantes que les postures individuelles des gérants, ou des différents employés des magasins.

² Effet d'une plus grande tolérance de ces enseignes ?

l'argent récupéré pour se procurer des denrées ou de l'alcool directement dans le magasin concerné.

Ce phénomène, en créant un environnement particulièrement stigmatisant, peut rendre la fréquentation des poubelles de ces sites plus difficile, plus dévalorisante pour les glaneurs qui ne sont pas « du monde de la rue ».

I.3 Glaner ou non dans son propre quartier

« Les voisins ils surveillent, je fais attention, il faut aller loin, dans des autres marchés. J'y vais 2 fois si j'ai besoin, et ça me fait sortir aussi... Je ne connais personne, parce que c'est loin, j'y vais en bus, et quand je suis fatiguée je me repose à la station... c'est le seul marché, ce sont mes habitudes, personne ne me connaît, je ramasse comme je veux, y' a pas les regards sur moi... sinon, ça fait honte, pourquoi ils nous regardent, ils savent bien que c'est la misère maintenant, si on ramasse, c'est qu'on en a besoin... »

Pour la plupart, les glaneurs rencontrés vont plutôt dans d'autres quartiers que le leur, pour ne pas être vus par des personnes qu'ils fréquentent par ailleurs. Cela leur permet de ne pas ramener sur leur terrain privé et social de proximité, avec les produits de leur récupération, le stigmate de la pratique.

Une fois placés dans les contenants appropriés, les produits ne peuvent rien trahir de leur provenance¹. A priori rien ne distingue un glaneur rentrant de sa récupération, d'un acheteur rentrant de ses courses.

La stigmatisation, qui demeure la plus forte pour le glanage dans les poubelles, rend celui-ci particulièrement difficile dans son propre quartier².

La familiarité, qui facilite le glanage voire conditionne sa rentabilité, sera alors obtenue via l'investissement d'un « territoire de glanage ». Dans l'idéal, ce territoire est constitué de plusieurs sites, relativement proches les uns des autres, dans un quartier distinct du sien mais pas trop éloigné. Ces sites sont exploités régulièrement, alternativement ou en complément les uns des autres ; les glaneurs en connaissent les horaires, les us et coutumes spécifiques, les autres habitués ; et ils en suivent les évolutions, en termes de quantité et qualité des produits, comme au niveau de l'attitude des commerçants.

Cette tactique du glanage en dehors de son quartier n'est pas efficace à 100 %, notamment dans le cas des marchés, dont la réputation, ou une spécificité, peuvent attirer une clientèle au-delà du quartier... Il n'y a pas de risque de zéro, et plusieurs de nos interlocuteurs ont été confrontés à la mauvaise surprise de la rencontre avec une personne connue. Il leur a fallu alors ruser pour se justifier, quand ils étaient surpris en plein glanage. Certains ont dû éviter des jours particuliers de la semaine, notamment ceux de plus forte fréquentation du marché, pour minorer le risque de ce type de rencontres.

¹ Cela vaut même pour les produits les plus abîmés : invisibles grâce aux sacs et cabas en matériaux épais qu'utilisent préférentiellement les glaneurs, pour leur solidité, mais aussi pour leur non transparence.

² C'est moins influant pour les plus jeunes, notamment les étudiants, qui ne sont que de passage dans le quartier où ils ont leur logement : la notion même de quartier n'est ni aussi signifiante, ni aussi porteuse d'enjeux identitaires et sociaux pour eux que pour ceux qui sont vraiment inscrits durablement dans le même environnement.

On le voit : glaner ailleurs que dans son quartier, pour préserver son image et son statut dans son collectif de proximité, implique des contraintes supplémentaires, ne serait-ce qu'au niveau du déplacement, du transport des produits récupérés sur une plus grande distance. Cela induit des limitations objectives de la quantité récupérable à chaque fois, et même de la récurrence des glanages, pour les personnes les plus fragilisées.

II LES CONDITIONS DE GLANAGE SELON LES LIEUX

II.1 Quelques évolutions observées depuis 2008

A titre indicatif, puisque l'étude n'avait pas pour objectif d'étudier les sites mais les glaneurs, nous pouvons avancer quelques éléments de comparaison avec ce que nous avons observé en 2008 à Paris, pour les sites sur lesquels nous sommes retournés.

En ce qui concerne les poubelles des commerces :

Les deux principaux sites étudiés en 2008 sont encore « actifs » : il s'agit des sites qui paraissent, l'an dernier, particulièrement propices, du fait de leur situation (un peu retirés des voies de grand passage) autant que des attitudes manifestées par les commerçants.

Pour les autres, sur lesquels nous avons pu observer des conditions dégradées de glanage, du fait d'une fréquentation forte de glaneurs, et/ou du fait de l'opposition des commerçants, il ne semble plus y avoir de glanage aujourd'hui (c'est en général confirmé par les glaneurs ayant connu ces sites).

Sur les sites encore actifs, nous avons retrouvé un noyau dur « d'habitues », souvent les mêmes qu'en 2008, avec quelques défections (notamment les personnes les plus âgées), et de nouveaux venus, plus nombreux (certains devenus des habitués, réguliers du site, d'autres plus ponctuels : absents l'été, de retour en septembre, ou inversement).

L'ambiance générale, entre les glaneurs et avec les commerçants, ressemble globalement à ce que nous avons pu en percevoir. En fréquentant ces sites de manière répétée, en les abordant plus « de l'intérieur », du fait de notre familiarisation avec les glaneurs, nous avons pu repérer à la fois des phénomènes allant dans le sens d'une relative stabilité, et à la fois des pics de fréquentation créant parfois des situations conflictuelles.

Ces mini crises ponctuelles, si elles sont en développement, comportent le risque de compromettre à terme le glanage en ces lieux.

En ce qui concerne les marchés :

Nous ne sommes retournés régulièrement que sur un seul des sites étudiés en 2008.

Le glanage y bat toujours son plein, et nous avons retrouvé plusieurs des glaneurs contactés ou identifiés en 2008. Là aussi, des défections, dont celle de la doyenne de nos interviewées en 2008 (nous avons appris qu'elle était décédée entre temps), nettement contrebalancées en nombre par des visages nouveaux pour nous.

Sur la durée¹, nous avons observé des variations assez importantes de fréquentation, selon les jours, et entre le plein été et l'automne : variations au niveau des glaneurs eux-mêmes (des personnes différentes selon les jours) et au niveau du nombre de glaneurs (des jours de grande affluence de glaneurs/ des jours plus « calmes »).

Dans l'ambiance générale, nous avons perçu plus souvent qu'en 2008 des tensions entre glaneurs, dans les moments de forte affluence, ou autour d'une ressource plus limitée, en été notamment ; des tensions également avec les commerçants² ; et une

¹ Sans avoir fréquenté le site selon un protocole couvrant tous les jours, notamment pas les week-end.

² En période de Ramadan, il est possible que ces tensions aient été favorisées, chez les nombreux employés musulmans du site, par le surcroît de fatigue et de pénibilité de la manipulation d'aliments occasionné par le jeûne.

sensibilité réactive à notre présence, à nos tentatives de contact, plutôt moins positivement orientée qu'en 2008¹.

Là encore, il peut s'agir d'une tendance évolutive, ou bien du reflet d'une meilleure appréhension dans la durée, de notre part, des phénomènes propres à ce site.

II.2 Le point de vue des glaneurs sur l'évolution des sites et de leur fréquentation

Les glaneurs anciens notent une augmentation constante du nombre de glaneurs, avec une accélération du phénomène dans les dernières années voire les derniers mois, et une tendance au durcissement des conditions de glanage. Précurseurs dans la pratique, ils l'ont vue monter en puissance ; ils ont assisté à la fermeture (momentanée ou définitive) de nombreux sites, et sont plutôt dans la crainte d'une évolution négative. Ce qu'ils entendent au sujet de la crise et de l'augmentation de la pauvreté n'est pas sans les renforcer dans cette vision pessimiste.

A ce constat, les « anciens de la rue » tendent à apporter un bémol : ils ne croient pas (ou ne veulent pas croire) à une augmentation constante du nombre de glaneurs ; ils parlent plutôt, avec le recul de plusieurs années, de fluctuations ponctuelles, saisonnières ou plus aléatoires, qui se régulent² dans la durée. Globalement, ils ne se disent pas inquiets : une posture qu'il faut rapporter non seulement à leur observation des phénomènes sur le moyen-long terme, mais aussi à leur grande capacité d'adaptation, sans laquelle ils n'auraient pas pu survivre aussi longtemps dans le mode de vie de la rue.

Les glaneurs plus récents (qui ont cependant entre 6 mois et plus de 3 ans d'expérience), tendent à rejoindre le point de vue des glaneurs anciens autres que les résidents de la rue, pour différentes raisons.

Ils sont eux-mêmes des représentants d'une population « nouvelle » de glaneurs, qui jusqu'à l'aggravation de leur situation ne s'imaginaient pas devoir un jour recourir à ce mode d'approvisionnement : leur propre glanage est, pour eux, comme la preuve que des personnes préservées jusqu'à lors de cette pratique, s'y adonnent aujourd'hui. Et ils voient dans la diversité des situations et des origines socioculturelles des glaneurs qu'ils rencontrent, la confirmation d'une extension du glanage.

Même ceux qui n'ont pas une longue ancienneté ont pu assister à des phénomènes de dégradation des conditions de glanage, à des fermetures de sites (là aussi momentanées ou vraisemblablement définitives).

¹ A rapporter sans doute, partiellement au moins, aux reportages nombreux et parfois indécents sur le glanage : plusieurs de nos interlocuteurs s'en sont plaints.

² Comme nous le verrons plus loin, cette régulation n'est pas seulement liée à des phénomènes contextuels : ils y ont leur part active.

La tendance globale est donc à la crainte d'une dégradation des conditions de glanage, par augmentation du nombre de glaneurs et baisse de la tolérance des commerçants (notamment pour les poubelles). Et ce alors même que les glaneurs perçoivent une moindre stigmatisation de leur pratique dans le corps social : c'est le versant positif de la forte médiatisation du glanage comme phénomène de société ne concernant plus uniquement les exclus extrêmes. Le revers négatif de cela, c'est que plus de personnes pourraient franchir le pas, comme eux-mêmes l'ont fait. C'est ce qu'ils redoutent.

Ils notent cependant le phénomène suivant : des passants s'intéressent au contenu des poubelles en voyant les glaneurs opérer et récupérer des produits abondants, en bon état ; mais parmi eux, peu se montrent prêts à passer à l'acte, à « plonger eux-mêmes les mains dans les poubelles ». La tentation existe, face aux produits une fois sortis des poubelles ; mais il faut avoir vraiment besoin de recourir à ce mode d'approvisionnement pour passer outre le dégoût naturel et l'interdit culturel entourant encore les poubelles et les « ordures » qu'elles contiennent.

« Ca arrive assez souvent que des gens curieux s'approchent quand ils nous voient faire de belles récup', ils nous demandent ce qu'il y a, si c'est intéressant, ils voient qu'il y a de bons trucs... En général, je ne m'étends pas dans la conversation avec eux, j'ai autre chose à faire !! Et il y a des gens aussi, ceux-là je m'en méfie, qui aimeraient bien qu'on pioche et qu'on leur donne, qui ne veulent pas mettre les mains dedans. Bon, si c'est une petite mamie qui n'a pas la force, oui je lui donne. Mais ceux qui sont intéressés mais qui n'ont pas envie d'aller dans la poubelle, ils n'ont qu'à faire leurs courses. »

« Des personnes qui nous voient faire essaient de se greffer, ils nous demandent : ce sont des bons produits, on peut en avoir ?? Souvent ils nous disent : je voudrais bien le faire, mais mettre les mains dans la poubelle, je ne peux pas !! Au début, je donnais, mais j'ai bien vu qu'ils en profitaient, et ça faisait plein de monde autour de la poubelle, avec moi toute seule à fouiller dedans pour les autres. Il n'y en a pas beaucoup qui s'y sont mis, peut-être un ou deux, et pas tout le temps. »

II.3 Les relations aux interfaces

II.3.1 Sur les marchés : les commerçants et les salariés de la collecte des déchets.

Nos interlocuteurs ne déplorent que rarement des comportements ouvertement et durablement hostiles de la part des commerçants ou des employés de la collecte des déchets : le glanage semble entouré d'une tolérance globale.

La situation est cependant toujours plus tendue sur les marchés équipés de bennes compacteurs, autour desquelles les conditions de glanage sont très concurrentielles. Des actes de violence manifeste nous ont été rapportés.

« Certains ne sont vraiment pas des gentils, là aujourd'hui j'ai vu passer plein de concombres qui étaient très bien en plus, ils les ont mis directement à la benne, ils n'ont pas voulu qu'on les prenne ! C'est les éboueurs qui font exprès de mettre tout de suite à la benne. Une fois j'ai reçu un coup à la tête, il y a un mois, je ne sais pas d'où ça venait mais je suis sûre que c'était un éboueur. Pour une fois que je m'approchais ! Car je ne m'approche jamais, j'ai déjà été agressée par un commerçant, avec une autre femme

on s'était approchées du stand, on allait regarder, l'homme a eu une crise ou je ne sais quoi, il m'a donné un grand coup et j'ai valdingué !! C'est dangereux des fois, faut pas croire !!. »

Une tolérance sous conditions

Nous avons pu observer, en les accompagnant dans leur glanage, qu'ils sont ponctuellement en butte à des réactions peu amènes, voire franchement violentes, dans le geste ou dans les attitudes : des comportements qui peuvent être extrêmement cassants et brutaux (bousculade délibérée, tape sur une main qui s'avance vers une cagette exposée, rebuffades verbales...).

Le regard que les salariés de la collecte portent sur les glaneurs peut être coloré de commisération, mais aussi d'un mépris très visible (au moins pour l'observateur), qui se traduit parfois dans des remarques ou des injonctions humiliantes¹.

Autant de rappels du fait que les glaneurs ne sont que tolérés, et sous conditions.

... À condition de rester à leur place, dans des comportements très précisément codifiés², respectant le temps du travail des commerçants et leurs impératifs (ne pas glaner trop tôt, trop tard, trop ouvertement, trop subrepticement...).

... À condition de ne pas appartenir à une population réputée plus « voleuse » que glaneuse : les Roms et les différentes personnes assimilées à eux, sont particulièrement victimes de cette discrimination.

... À condition de trouver « la faille », ce qui déclenche l'attitude bienveillante, voire la contraint (l'obligation du don liée à la religion, à la faiblesse mise en avant, ou encore au jeu avec les rapports de genre³)....

La liste de toutes les conditions à remplir pour optimiser le glanage, si ce n'est pour le faire accepter, serait longue,.

Les glaneurs tendent à accepter cet état de fait : ils n'ont pas d'autre choix que s'adapter.

Quelques exemples d'adaptation.

Celui de Jamilla, qui commence à glaner alors que le marché bat encore son plein, mais seulement sur l'arrière des stands, sur la bande étroite entre eux et le caniveau : ainsi, elle ramasse peu à la fois, mais sur toute la longueur du marché, en faisant un côté à l'aller, l'autre au retour, elle récupère des quantités importantes de produits diversifiés. Ainsi, elle n'essaie jamais de glaner autour des bennes-compacteurs.

« Là tout du long il y a de l'eau qui coule, elle est propre, il faut juste essuyer un peu ce que tu ramasses, mais c'est propre... Et tant que tu ramasses ce qui est tombé dans le caniveau ou à côté, on ne te dit rien. Si tu prends dans les cageots sur l'arrière, là il faut demander, des fois c'est jeté, des fois c'est juste mis de côté. »

« Il faut arriver tôt, quand il y a la vente les commerçants sont occupés à ça, ils ne s'occupent pas de toi. Et quand tu vois arriver les chinoises en groupe, là tu ne restes pas, ça fait des ennuis et il n'y a plus rien à prendre. »

« Après, tu demandes aux commerçants, c'est pas fatigant, comme ça c'est tranquille, si on te dit oui tu prends, c'est tout, et presque tu choisis. »

¹ Comme si la faible valorisation, voire le discrédit, qui entourent les salariés du travail autour des poubelles, étaient mis à distance par le report de l'opprobre sur les glaneurs.

² C'est tout un « savoir-être », comme nous l'avons montré dans l'étude 2008

³ Les jeunes femmes y sont particulièrement confrontées, et doivent souvent manifester de l'habileté dans la gestion des propositions d'échanges « donnant-donnant » ; des propositions peu coercitives, en l'occurrence, ne relevant « que » du sexisme ordinaire, mais potentiellement plus déstabilisantes ou humiliantes, dans ce contexte fragilisant.

Celui de glaneuses âgées qui se postent aux alentours de la benne compacteur très précocement, au moment où seuls quelques commerçants viennent apporter leurs résidus, au compte-goutte : ce n'est pas le moment le plus productif pour le glanage, mais du même coup il n'y a pas d'affluence sur cette zone qui sera ensuite marquée par une concurrence très rude.

Celui de Yasmina et d'Irma, qui ne glanent (sur un marché sans compacteur) qu'à la toute fin, après que les commerçants ont plié leurs stands : elles évitent la bousculade liée à la remballe ainsi que toute relation potentiellement conflictuelle avec les commerçants ; la plupart des glaneurs du site sont déjà passés, mais elles trouvent en général de quoi s'approvisionner, dans un calme relatif leur permettant de choisir leurs produits avec soin.

Celui de Martine qui s'applique à développer des relations privilégiées avec des commerçants qu'elle aide à remballer, pour accéder aux produits récupérables avant qu'ils ne partent vers le compacteur. Elle reste du même coup soumise au bon vouloir des commerçants concernés, et quand elle ne récupère pas assez de cette façon, elle arrive trop tard pour trouver encore de quoi glaner pour compenser ce déficit ; quand elle peut se rendre aux alentours de la benne, c'est au moment le plus concurrentiel, elle reste en retrait.

Les signes d'une acceptation plus profonde, aux interfaces.

Une connivence autour de la gestion des déchets et la contribution qu'y apportent les glaneurs existe, même si elle est contrariée par les contraintes d'encadrement et de « rationalisation » auxquelles sont soumises les personnes à l'interface avec les glaneurs, sur les marchés.

Dans ce que nous avons pu observer sur les marchés, et dans ce que nos interlocuteurs nous relatent de leurs conditions de glanage, nombreux sont les commerçants qui manifestent plus que de la tolérance. Beaucoup mettent de côté avec soin pour les glaneurs des produits qu'ils laisseront ensuite à disposition sous une forme propice à une récupération aisée (cagettes ne comportant que les résidus les plus beaux, à part des autres, voire un peu cachées sous les premières, afin que les glaneurs ne passant pas les premiers aient encore de la ressource). Certains proposent directement des produits aux glaneurs, ou leur indiquent les plus beaux à récupérer, prolongeant en quelque sorte leurs attitudes commerciales proactives dans les relations avec les glaneurs, une fois la vente terminée.

Même s'ils n'ont pas de temps à perdre et sont parfois agacés par les glaneurs, les employés de la Voirie se montrent le plus souvent compréhensifs.

Même autour de certaines bennes compacteurs, nous avons pu observer des aménagements favorisant les conditions de récupération.

Exemple : sur un des marchés, l'espace juste devant la benne est un périmètre réservé à la voirie et aux commerçants, les glaneurs qui tentent d'y pénétrer sont repoussés sans ménagement parfois. Mais si les glaneurs restent à proximité, sur le trottoir légèrement en surplomb qui les met en dehors du flux d'accès des commerçants à la benne, dès lors qu'ils attendent que les commerçants aient posé leurs cagettes sur ce trottoir, la ressource est laissée à leur disposition un temps le plus souvent suffisant pour qu'ils puissent se servir.

Cette règle implicite, les employés de la voirie tendent à l'expliciter, quitte à devoir souvent la répéter, à faire preuve d'autorité face à ceux qui tentent de la transgresser pour accéder les premiers à la ressource.

Plus les employés de la voirie sont nombreux pour faire face à l'afflux des résidus et pour encadrer les différents mouvements, mieux les choses se passent. Quand un incident, type compacteur en panne, génère une accumulation ingérable de cagettes, la situation tendue devient explosive. Mais même dans ce cas nous avons pu observer, sur ce marché, une attitude de médiation à destination des glaneurs, de la part d'un cadre de la Voirie.

La quantité de résidus encore consommables est telle, même après que différentes strates de prélèvement ont été effectuées (par les employés eux-mêmes, pour eux ou pour des destinataires privilégiés ; par les premiers glaneurs...), qu'une impression de gâchis énorme ne peut que s'imposer.

Pour ceux qui sont au contact à la fois de ces quantités gaspillées et de personnes très nombreuses qui manifestent le besoin de s'y approvisionner, l'absurdité de la situation est particulièrement criante.

L'abondance manifeste des résidus (à laquelle sont confrontés commerçants, glaneurs et salariés de la collecte des déchets) peut de moins en moins éviter de convoquer, chez tous, l'idée d'un gaspillage peu justifiable, dans le contexte national et mondial, d'un point de vue autant social (national) qu'écologique (à l'échelle mondiale).

II.3.2 Autour des poubelles des commerces.

Le problème aux interfaces est différent ici, puisque les glaneurs interviennent sur les poubelles une fois sorties, et avant leur ramassage : quand le contenu des poubelles est « abandonné » ou « mis à disposition » dans l'espace public.

Les glaneurs sont plutôt confrontés à l'autorité (voire l'arbitraire) du commerçant, qui décide de laisser ou non l'accès de ses poubelles aux glaneurs, dans la durée.

Et leur constat met en lumière une situation contrastée (des commerçants tolérants, d'autres hostiles), avec un basculement toujours possible de la tolérance à l'hostilité.

Comme on l'avait vu dans la précédente étude, les poubelles propices au glanage tendent à être « victimes de leur succès », dans une sorte d'enchaînement « fatal » dont le récit revient comme un leitmotiv, quasi toujours dans les mêmes termes :

- un site est propice, le commerçant tolérant, voire favorable, moyennant des comportements respectueux de la part des glaneurs (laisser les poubelles rangées et les environs propres) ;
- après une phase d'équilibre, de plus en plus de glaneurs exploitent le site, dont parfois des personnes de passage, qui ont moins le souci d'en préserver la

viabilité dans la durée ; des « débordements » ont lieu (le glanage devient « voyant », bruyant, dérangeant pour les riverains...)

et dès lors le commerçant se voit « contraint » d'empêcher l'accès à ses poubelles (en les sortant au dernier moment, en dégradant le contenu par l'adjonction de produits nocifs ou par l'ouverture volontaire des divers emballages, voire en installant un système de vidéo surveillance pour pouvoir intervenir dès qu'un glaneur s'approche...).

Ce qu'il faut noter là, c'est que les attitudes hostiles au glanage, les mesures prises à son encontre, sont toujours justifiées par le fait que le **commerçant est pénalisé** si les glaneurs perturbent la propreté des poubelles et la tranquillité des riverains : il peut faire l'objet de signalements, puis d'amendes ; il s'expose à la vindicte de son quartier.

Le commerçant se justifie ainsi. Mais ce discours est entériné et repris par les glaneurs : eux aussi fonctionnent sur le clivage entre les « bons » et « mauvais » glaneurs, les « bonnes » et « mauvaises » pratiques.

Et du même coup ils sont contraints d'accepter la sanction comme légitime, même si les « bons » sont sanctionnés à cause des « mauvais »¹.

Ils ne sont choqués et critiques que lorsque le commerçant interdit l'accès à ses poubelles sans qu'aucun « débordement » se soit produit : ils dénoncent alors le caractère injuste et arbitraire de cette décision, dont les manifestations confinent parfois à de « l'obsession anti-glaneurs ».

« Quand il est en jour de repos, il vient quand même pour ouvrir ce qu'il y a dans la poubelle !! Il saccage le truc, c'est une obsession, c'est exagérément saccagé, il va passer plus de temps à faire ça que... je ne sais pas, c'est pas rationnel, d'être là à scruter l'instant précis où les poubelles passent pour les sortir, pendant ce temps il ne bosse pas... il est dehors en train d'attendre, c'est vraiment absurde ! La version officielle c'est qu'il y a des clients qui se sont plaints, mais c'est super tranquille là-bas. Je crois que lui s'ennuie dans la vie et que du coup ça lui fait un combat... » (à propos du gérant d'un supermarché bio)

Ce qu'on retiendra de la situation autour des poubelles, c'est que les glaneurs sont effectivement soumis au bon vouloir du commerçant, dans un contexte où ce dernier, à part la satisfaction intime qu'il peut retirer d'une attitude bienveillante, solidaire, n'a rien à gagner à sa tolérance des glaneurs : il a au contraire à y perdre, puisqu'il s'expose au risque de sanctions.

Cela fige les rapports entre glaneurs et commerçants dans le registre de la seule responsabilité individuelle, du « bon vouloir » conditionné au « bien agir », alors que les enjeux sous-jacents dépassent ce niveau : ils sont bien plus sociaux voire sociétaux, dans la mesure où ils ont trait à la conception globale de la gestion des déchets.

¹ On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec l'univers scolaire, quand l'enseignant punit toute la classe à cause des agissements de certains de ses membres.

III. Le lien social entre glaneurs, au travers du glanage

Nous étudierons ici les relations entre glaneurs, comment elles « travaillent » l'espace-temps du glanage, et les fonctions qu'elles remplissent, pour les glaneurs.

III.1. Les formes de socialité entre glaneurs

On a pu repérer deux grandes formes de socialité entre glaneurs, sur les sites. Ces formes ne sont bien sûr pas étanches, ni immuables.

Et il en existe sans aucun doute d'autres, notamment dans les groupes de personnes d'origines étrangères que nous n'avons pas pu approcher dans le cadre de cette étude.

III.1.1 La socialité « d'avatar ¹ »

Ici nous parlons d'une socialité d'avatars au sens où les glaneurs construisent leurs relations avec les autres sur un « personnage » qu'ils se créent : ils ne livrent pas leur vie réelle, et quand ils parlent d'eux, c'est plutôt les éléments d'une fiction qu'ils exposent à leurs interlocuteurs.

Une fiction dans laquelle ils peuvent justifier leur pratique par tout autre chose que la pauvreté, le manque, ou alors une difficulté ponctuelle ; enjoliver ou noircir leurs conditions de vie, leur situation de famille, leur lieu d'habitation...

« Je ne discute pas beaucoup avec les autres, juste comme ça, bonjour bonjour, mais pas plus, la vie privée ça ne regarde pas les gens, ce n'est pas privé ici... Je n'ai pas envie de sympathiser, ils ne savent pas ce que je fais, où j'habite »

*« Cette femme j'ai un peu discuté avec, elle est au chômage, elle n'a pas assez pour s'en sortir... C'est comme moi, je dis, je dis que mon mari est **au chômage** aussi... »
(Yasmina, **divorcée**)*

Cela peut se traduire dans le costume choisi pour glaner : souvent, on endosse de beaux habits, on se met en scène dans une apparence asseyant un certain statut social.

Certains, même, se font connaître aux autres glaneurs sous un pseudonyme.

« Moi, au marché, c'est Jeannette ! Je me fais appeler comme ça, c'est le nom de mes deux grand-mères !! Je n'ai jamais dit mon vrai prénom. »

De même que ces personnes cachent leur pratique à leur entourage familial ou social, de même, sur les lieux de glanage, elles ne se présentent pas sous leur véritable identité ; tout se passe comme si ces deux univers devaient rester étanches l'un à l'autre, pour que le glaneur ne se sente pas identifié à sa pratique, réduit à elle.

¹ Dans l'hindouisme, un avatar est l'incarnation d'un dieu sur terre ; d'où, par extension, une métamorphose, une transformation, sans aucune connotation négative.

Dans l'univers d'Internet et des jeux vidéo, l'avatar, c'est l'apparence que prend un internaute dans un univers virtuel : un personnage représentant l'utilisateur, un véritable acteur interactif contrôlé par l'utilisateur.

Il s'agit ici d'un mécanisme de défense (en l'occurrence le clivage) pour éviter que la dépréciation associée au glanage envahisse toute la personne, toute sa vie, toute sa vision d'elle-même.

Cela permet à une socialité de se développer : protégée dans son « avatar glaneur », la personne peut entrer en relation avec les autres (glaneurs ou commerçants), ce qu'elle ne ferait pas sans cela, trop fragile pour supporter la moindre brèche.

Elle s'inscrit ainsi dans une dynamique d'interactions conviviales, d'échanges de produits : du lien social particulièrement bienvenu dans un contexte souvent marqué par un vécu d'exclusion et une grande solitude.

Ceux qui ne peuvent pas mettre en place cette forme de défense vont s'appliquer à se rendre « invisibles » : se concentrer totalement dans leur activité de glanage, sans porter le moindre regard autour, sans s'ouvrir à la moindre interaction.

Cette socialité d'avatar, qui permet le contact voire la relation, évolue parfois vers une socialité plus « authentique », une fois la confiance installée, avec des membres choisis du groupe de glaneurs.

III.1.2 La socialité de cooptation

Nous avons pu étudier cette forme de socialité surtout autour des poubelles des commerces¹, où le glanage est souvent précédé d'un temps de latence durant lequel les glaneurs se retrouvent sur le même espace, avec le même objectif, et sans rien d'autre à faire qu'attendre la sortie des poubelles.

Il faudra distinguer le cas des poubelles essentiellement investies par des personnes fortement désocialisées, et celui des poubelles préemptées par des personnes plus intégrées.

Les poubelles fréquentées surtout par les « résidents de la rue » (population plus masculine)

Pour les habitués, le temps avant, pendant et après glanage est quasi ritualisé : leur heure d'arrivée est régulière, la place à laquelle ils s'installent pour attendre est pratiquement toujours la même, et il en va de même pour les activités auxquelles ils s'adonnent avant la sortie des poubelles.

L'arrivée progressive des divers habitués donne lieu à des interactions de retrouvailles. Des sous-groupes se constituent, par affinités du moment ou plus durables. Les sujets de conversation sont diversifiés, ils peuvent être liés à la situation même, ou avoir trait à des aspects plus extérieurs au glanage.

La familiarité et les échanges avant le moment proprement dit de récupération dans les poubelles facilitent et « pacifient » les relations pendant.

¹ Et plus particulièrement sur un site actif de longue date, avec un noyau dur d'habitueés très constants.

Notes d'observation, poubelles de supermarché, le groupe d'habitueés.

« Comme à l'accoutumée, Gabriel est arrivé le premier. Il est installé à la terrasse de son café habituel, qui le tolère alors qu'il ne consomme pas, et d'où il a vue sur les poubelles. Didier passe, l'air préoccupé, il salue rapidement Gabriel et va se poster dans la rue, en face des poubelles, il reste debout et se met à lire un journal. C'est au tour de Juanito de faire son apparition, par l'autre côté de la rue. Il rejoint Didier, échange quelques mots avec lui et s'accroupit pour fouiller dans son sac à dos, il sort sa bouteille, boit un peu et la range. Gabriel part se joindre à eux, il se lance dans une grande conversation animée et ponctuée de grands gestes, avec Juanito. Les paquets de tabac et de cigarettes sont sortis, des échanges se font. Jorge s'approche, avec un nouveau venu qu'il présente au petit groupe : François. Poignées de main et salutations d'usage. C'est un grand gaillard jovial qui se fera rapidement accepter par les habitués. Rémi arrive, il est, contrairement à ses habitudes, mal rasé, manifestement peu en forme. Il salue les autres mais se tient à l'écart. Josette, une femme plus âgée qui ne se mêle jamais au groupe, se poste à proximité des poubelles. Gabriel lui adresse de loin un commentaire sur sa tenue du jour : « il va pleuvoir, Madame a mis l'imperméable !! ». Il ajoute, à voix plus basse « elle a l'habitude, elle est bretonne » et enchaîne, à destination de Josette : « comment ils vont les moutons, dans ton pays ?? ». Juanito fait remarquer à Gabriel qu'il n'y a pas spécialement de moutons en Bretagne, mais plutôt des cochons. « Des cochons !! il y en a partout des cochons, il suffit qu'une belle femme passe... » réplique Gabriel. S'ensuit une conversation de groupe sur l'élevage ou non de moutons en Bretagne, chacun y va de son avis. Rémi sort de son isolement pour donner son point de vue, lui qui a beaucoup voyagé.

Jorge et Didier discutent un peu à part avec un air sérieux (Jorge nous confiera plus tard qu'ils « parlaient boulot » : Didier lui a donné des adresses, des contacts potentiels avec des structures de réinsertion).

Ca commence à bouger à l'arrière du magasin : les poubelles vont être sorties.

L'attention se concentre à présent sur elles. Didier y va en éclaireur, salue l'employé.

Les poubelles sont dans la rue, la récupération va pouvoir avoir lieu.

(...)

« De la récupération, tous reviennent avec pas mal de choses : Gabriel a 3 sandwiches, du fromage, un steak haché (dont Juanito ne veut pas et qu'il donnera à François : ce dernier le mange cru immédiatement), des merguez qu'il donne à Juanito ; celui-ci avait pris des saucisses, une grosse barquette, qu'il donne à François quand Gabriel lui donne les merguez. François fait des remarques spontanées sur les produits qu'il a récupérés (quasi tout est à base de poulet) : « il va me pousser des plumes, avec tout ce poulet !! » « Ouais, et tu vas t'envoler loin d'ici » réplique Gabriel. De fait il a des « manchons de poulet » cuits, par lesquels il commence son repas sur place (Gabriel lui en demande, il lui en donne), plusieurs sandwiches au poulet, un plat cuisiné de poulet tandoori, et une salade de penne au jambon. Il a aussi un paquet de « coquelines 3 chatons au chocolat » ; il propose de ses gâteaux à Juanito qui refuse, à Gabriel qui en prend tout en se moquant du fait qu'il s'agit de gâteaux pour enfants. François commente avec humour les mentions sur le pack, qui énoncent que « 4 gâteaux et un verre de lait suffisent comme ration alimentaire... ».

Didier donne Le Parisien du jour à Juanito, qui se met à le parcourir, pendant que les autres mangent. Didier et lui échangent autour de l'actualité. »

Il est clair qu'ici il ne s'agit pas seulement de meubler le temps : les différents glaneurs investissent le collectif momentanément regroupé autour des poubelles comme un lieu de socialisation... pratiquement comme un autre : tout ce qu'on vient de décrire pourrait s'appliquer à un groupe de personnes se retrouvant au café.

Il y a quand même une spécificité liée au fait qu'il s'agit d'une activité et d'une socialité autour l'alimentation : pour certains, le glanage va donner lieu à une consommation immédiate, sur les lieux mêmes, et en présence des autres qui pendant ce temps

discutent et partagent d'autres consommations (cigarettes ou « joints », ...). Il y a bien là une forme de convivialité autour du repas qui confère à celui-ci une valeur autre que purement nutritive.

Pour les résidents de la rue : le glanage semble un moment de socialisation choisie, et souvent le seul autour de l'alimentation (même si celle-ci n'est qu'un prétexte), avant de repartir dans l'incertitude et la débrouille individuelle, parfois vers des lieux d'hébergement d'urgence par définition aléatoires et marqués par la socialité imposée.

Les poubelles fréquentées plutôt par les autres glaneurs (population moins marginale et plus féminine)

La fréquentation et les comportements sont ici plus réguliers que ritualisés : il y a souvent chez ces glaneurs plus de mobilité entre les différents sites exploités, et moins de dépendance d'un glanage au jour le jour, puisque ces personnes disposent de possibilité de stockage au domicile.

Pendant l'attente, les glaneurs se livrent à des échanges verbaux : il s'agit d'interactions conviviales, autour des « nouvelles » des uns et des autres, les présents et les absents ; il s'agit également de propos à caractère informatif et pratique, sur de nouvelles adresses trouvées, sur les sites qui ont fermé, sur les systèmes d'aide découverts.

Au-delà de ces aspects opératoires se développent des discours et des réflexions sur les attitudes des commerçants, ou de certains glaneurs ; face à l'évolution de la ressource sur le site du jour ou plus globalement, les glaneurs font des pronostics, voire élaborent des projets d'action, pour tenter de convaincre un commerçant récalcitrant, pour rechercher de nouveaux sites.

Le groupe d'habitues peut ainsi évoluer en véritable collectif organisé, avec des préoccupations allant au-delà du glanage au jour le jour. Il s'agit certes toujours d'actions au service du glanage, mais qui sont mises en perspective. Le glanage n'est plus envisagé seulement comme une solution individuelle face à des difficultés ponctuelles ou plus durables, il est parlé, élaboré entre glaneurs comme un phénomène de société.

Ici, la convivialité du groupe à l'instant du glanage peut être développée dans des relations de réseau : contact par téléphone, RV pour exploiter ensemble un site particulièrement propice, ou pour échanger des produits récupérés ...

Là aussi des petits groupes se font au gré des affinités, des communautés de situation ou d'intérêt. Retrouver les membres du groupe est une motivation à se rendre sur les sites de glanage même si l'on n'en a pas un besoin patent, ou si l'on est un peu découragé, démoralisé.

Cette socialité autour du glanage remplit plusieurs fonctions : elle facilite le glanage lui-même, en l'entourant d'une convivialité qui pourrait être celle de courses en magasin entre connaissances ; elle restaure du lien social, et du sentiment d'utilité sociale (le « compter pour »), dans la mutualisation des informations, des ressources. Et elle permet de prendre de la distance par rapport au vécu individuel du glanage, en conduisant à le considérer comme un fait de société.

Ce réseau demeure cependant lié au glanage, à ses lieux et à ses moments. Le collectif ne se réunit qu'autour de la pratique. Les glaneurs ne cherchent pas à se retrouver, à se fréquenter dans d'autres circonstances : tout au plus, quand ils possèdent les adresses les uns des autres, ce qui n'est pas souvent le cas, ils s'échangeront des produits par boîte aux lettres interposées.

Malgré les liens souvent forts qui peuvent s'établir entre habitués, ces réseaux demeurent vulnérables : la fermeture d'un site privilégié, et a fortiori plusieurs fermetures consécutives, peuvent faire éclater le réseau.

III.2 Territoires, conflits et modes de régulation ¹

Dans la relation à la ressource issue du glanage, deux grands modèles de représentations et de pratiques sont repérables chez nos interlocuteurs.

III.2.1 Le modèle de base : le modèle « légitimiste »

Il se fonde sur une logique de justice sociale distinguant, selon les glaneurs eux-mêmes, des « ayant droit » au glanage et des « glaneurs illégitimes ».

Les *ayant droit* sont à la base ceux qui glanent par nécessité, et non pas ceux qui, ayant du pouvoir d'achat, économisent grâce au glanage ou pour en faire commerce² (en tout cas pas régulièrement ou à grande échelle).

Ce sont aussi ceux qui adoptent la « bonne conduite » : ne pas chercher à s'approprier le maximum de la ressource au détriment des autres ; ne pas générer de dérangement sur le site (notamment en termes de propreté).

Les *illégitimes* sont à l'inverse ceux qui sont soupçonnés de vouloir « s'enrichir » grâce au glanage. Ils pourraient passer inaperçus ou être tolérés s'ils ne se démarquaient pas par des comportements de récupération très abondante, outrepassant les besoins d'une seule personne ou même d'une famille, et souvent, dans la pratique même de glanage, par une préemption de tous les produits possibles, sans se soucier des autres, ni des effets de dérangement sur le site.

Le modèle est simple, mais ses applications le sont moins.

Autant les critères de comportements sont faciles à évaluer, autant la légitimité économique est complexe à apprécier, sur la seule apparence physique des glaneurs. Surtout si l'on considère que les glaneurs honteux, soucieux de ne pas être confondus avec « le monde des poubelles », tendent à soigner leur apparence, à afficher des signes extérieurs de « non pauvreté », pour réaliser leur glanage. Dans certains cas, il leur faudra du temps pour justifier de leur légitimité et se faire accepter.

Ainsi Rémi, particulièrement attaché à son apparence vestimentaire, desservi par « son look de playboy de magazine³ », a longtemps été pris pour un glaneur « illégitime », trop riche pour empiéter sur le territoire des résidents de la rue et partager leurs poubelles.

De même, glaner avec un objet signe d'un certain niveau de vie, c'est s'exposer à être considéré comme illégitime.

« Regarde celle là avec son caddy de Monoprix, elle ne devrait pas être là, elle n'a pas besoin, il faut laisser à ceux qui ont besoin, moi ma fille m'a offert un caddy pour que je ne porte pas, mais je ne l'utilise pas ici, le caddy c'est pour quand je vais acheter, ici, ça ferait trop, je sais pas, je ne me sens pas de le prendre, ça fait comme si on n'a pas besoin. C'est pour ça, moi je prends des sacs, ça se voit moins... et pour ramasser, c'est mieux un sac sinon on va salir le beau caddy tout neuf... Tu vois celle là avec ses sacs, ça veut dire elle a besoin, alors que l'autre, elle n'a pas besoin, elle prend aux

¹ Cette analyse concerne plutôt les poubelles, autour desquelles les personnes et les phénomènes sont concentrés, vs plus dilués pour les marchés (sauf autour des bennes, que nous n'avons pas observées de manière systématique).

² Une différence notable avec la récupération d'objets, dans laquelle la vente est tout à fait légitimée.

³ L'expression est d'un des piliers du site, Gabriel.

autres et c'est pas bien (...) Lui, c'est un caddy qu'il a ramassé, il l'a trouvé par terre ! il est un peu spécial son caddy, j'en aurais un comme ça, j'aurais pris ! ça ne fait pas mauvais genre, lui il est dans la rue».

Ce modèle légitimiste s'actualise dans des comportements de dissuasion et de sanction à l'encontre des « illégitimes », comportements souvent pris en charge (ou mis en oeuvre, pilotés) par les « anciens » du site.

Ainsi, nous avons observé sur un site un glaneur opérant avec un vélo particulièrement bien équipé pour collecter et transporter une quantité importante de produits récupérés, s'approvisionnant quotidiennement et toujours en abondance, sans se soucier des autres glaneurs. Il a toujours refusé de s'entretenir avec nous, de sorte que sur sa situation, son mode de vie, nous ne savons que ce qu'ont pu nous en dire les autres glaneurs : pour eux, c'était un « rapetout », un « rapiat », vivant confortablement dans une grande maison et tirant un profit financier de sa récupération (selon les uns, c'était un restaurateur, selon les autres il revendait ses produits...).

Après avoir observé à plusieurs reprises des réflexions assez cinglantes de la part du noyau d'habitues à l'égard de cet homme, qu'ils s'amusaient à affubler de sobriquets peu flatteurs, nous avons cessé de le voir.

Curieux de cette disparition, nous avons appris que Juanito avait un jour crevé, avec une cigarette, les deux pneus du vélo pendant que l'homme était concentré sur sa récupération dans les poubelles : c'est une fois son vélo lourdement chargé qu'il a constaté le problème. Il a du repartir en poussant son véhicule... Et il n'est plus revenu. Gabriel était hilare en racontant ce fait, en décrivant la mine déconfite et le départ penaud de l'homme : « *en plus il en a bien chié, il avait pris plein de trucs, c'était lourd, et il habite loin* ».

Les modes de régulation peuvent être plus « soft » : ainsi, en accompagnant Karine lors d'un glanage en groupe, nous avons pu assister en direct au « cadrage » d'un glaneur trop peu soucieux de préserver la propreté d'un autre site, ce qui commençait à susciter la vindicte du commerçant. Deux des membres du groupe l'ont pris à part pour lui expliquer qu'il ne devait pas se comporter ainsi, et que s'il ne se calmait pas, ils le tiendraient à distance de tous les autres sites.

À bon escient ou non (il peut y avoir erreur sur la légitimité de tel prétendant au glanage sur le site concerné), les groupes de glaneurs développent des mécanismes de régulation, notamment quand il s'agit de résidents de la rue, attachés à leurs quartiers territoriaux.

III.2.2 Un modèle plus « exigeant » en termes de relations entre glaneurs : le modèle « égalitariste »

Ici, tout le monde est éligible, sous réserve de respecter un principe de partage, voire de redistribution égalitaire, sur la base du postulat selon lequel « les poubelles sont à tout le monde », et ne doivent donc pas être préemptées par certains à leur seul profit.

Sous sa forme « idéale », ce modèle se concrétise, sur les sites de glanage et en dehors, par des comportements de partage des ressources, de mutualisation des moyens, d'échange d'informations...

Lors du glanage, les produits sont extraits de manière collective des poubelles, pour être ensuite redistribués équitablement entre les différents glaneurs, en fonction de leurs besoins, de leurs préférences alimentaires.

Le glanage est aussi l'occasion de s'échanger des produits récupérés ailleurs. Il peut s'agir de produits glanés sur d'autres sites, de produits acquis par d'autres formes de récupération (dons familiaux, résultats d'échanges de services,...), ou encore de produits obtenus via l'aide alimentaire, pour ceux qui la fréquentent par ailleurs.

Cette « redistribution » se produit dans la mesure où les aliments concernés ne correspondent pas totalement aux préférences (ou aux régimes, aux contraintes) des bénéficiaires : plutôt que de les délaissier, ou de les gaspiller, ces derniers en font profiter leurs pairs glaneurs n'y ayant pas accès.

Il faut noter que cette redistribution peut permettre une mise en contact avec l'aide alimentaire et ses réseaux, pour ceux qui en sont éloignés : mise en contact indirecte, mais potentiellement motivante, ne serait-ce que parce qu'elle donne corps et réalité objective au contenu de l'aide. Elle favorise une meilleure appréhension des produits concernés (vs les images a priori), et elle fait exister l'aide alimentaire dans le paysage des glaneurs, elle l'inscrit parmi les ressources possibles. Le fait que des pairs y aient recours modifie aussi les représentations spontanément associées aux destinataires de l'aide alimentaire (les plus démunis, les familles en très grande difficultés...), et peut rendre ainsi envisageable la perspective d'un recours à l'aide, moins coûteux en termes d'image de soi.

Les glaneurs bénéficiaires de l'aide alimentaire sont bien des « **ambassadeurs** » de cette aide auprès des autres : via les produits redistribués, via les adresses et modes d'accès qu'ils peuvent partager, et via les incidences induites sur les représentations (de l'aide, des destinataires).

L'expérience des uns peut corriger ou moduler, nuancer, celle des autres. L'aide alimentaire n'est plus abordée comme un tout monolithique, mais comme un ensemble de dispositifs différents, avec chacun leurs clés d'entrée, leurs codes.

C'est particulièrement important, car comme on l'a vu, il suffit parfois d'une mauvaise expérience initiale, d'un refus ancien, pour qu'une personne soit dissuadée de tenter un nouveau recours ultérieurement.

Il faut souligner le rôle déterminant, dans la mise en place et le fonctionnement d'un tel modèle, d'un ou plusieurs glaneur(s) remplissant les fonctions d'animateur(s) de réseau, de « glane master¹ ».

Ce rôle est plutôt investi par les personnes qui, du fait de leur situation, ont le plus de disponibilité : cela demande du temps, dans le glanage lui-même et dans ses à-côtés : suivre l'évolution des sites connus, en rechercher de nouveaux, entretenir les relations avec les divers glaneurs....

¹ Ou « glane mestre », comme webmestre

Cela suppose aussi une certaine « aisance sociale », du moins une capacité à communiquer, avec les autres glaneurs, mais aussi avec les commerçants, dans le cadre de « négociations » visant à assurer, prolonger ou rétablir l'accès aux poubelles. Occuper cette place, s'investir dans cette fonction, c'est aussi une voie de ré-affiliation sociale et de restauration de l'estime de soi : la vacuité des journées, autour des démarches de recherche d'emploi, le temps « libre » lié à une incapacité de travail (maladie ou dépression invalidantes), la déambulation dans les rues pour quitter un logement exigü ou vétuste ... se transforment positivement en disponibilité pour la recherche de nouveaux sites, pour les relations avec les commerçants, et ce au service du soin des autres au moins autant que pour son propre bénéfice. Cela permet de renouer avec un sentiment d'utilité sociale mis à mal, ou perdu, dans le processus de disqualification.

« Pendant tout un temps, j'y allais tous les jours, car je redistribuais aux gens du groupe. Je cherchais de nouvelles poubelles, dès que j'en repérais une je regardais un peu comment ça pouvait aller, j'en parlais aux autres, on y allait ensemble (...) J'avais besoin de le faire, ça m'a redonné une vie, ça m'a aidée à me reconstruire, c'était un lien avec les gens, partager, se faire de nouvelles relations (...) Je le fais toujours, un peu moins... en ce moment j'essaie de convaincre les commerçants qui ne nous veulent plus. J'essaie de comprendre leurs raisons, et souvent ça marche, quand ils se sentent écoutés, ça va mieux. Ce matin, il y en a un qui était devenu vraiment super hostile, j'ai discuté longtemps avec lui, il m'a dit okay, je n'ai rien contre vous, je vais interdire les poubelles pendant encore une semaine ou deux, comme ça ceux qui ne sont pas corrects ne viendront plus, et après vous pourrez revenir avec votre petit groupe. Ca, c'est un truc qui fait vraiment plaisir, je suis contente d'avoir débloqué la situation, même si ça peut à nouveau se dégrader dans quelque temps. » (Sylvie, 43 ans, durablement éloignée de l'emploi).

Cet « idéal » n'est pas aisé à appliquer et surtout à faire perdurer. Il est sujet à des dérives et des empêchements de fait, comme notamment :

- l'intervention de personnes qui ne « jouent pas le jeu », qui ne souscrivent pas à ce modèle ou qui peuvent être contraintes, par leur propre situation, à l'utiliser trop à leur profit, aux yeux des autres ;
- l'augmentation du nombre des glaneurs, sur un même site, du fait de cooptations de proche en proche, et surtout à cause de la fermeture de sites voisins, qui amène une concentration sur les sites favorables : la diminution de la ressource rend le partage moins évident ;
- l'« appropriation¹ » d'un site par certains, qui est vécue par les autres comme une transgression des règles communes, mais qui peut n'être qu'une conséquence des circonstances objectives de glanage.

Exemple observé : Karine, arrivée tôt sur un site et y trouvant justement la poubelle sortie plus tôt que d'habitude, l'exploite seule, immédiatement et complètement. Elle est gênée lorsqu'en repartant elle croise une glaneuse qu'elle a déjà vue sur le site,

¹ C'est-à-dire son exploitation à des fins plus personnelles – ou au profit d'un petit sous groupe - que collectives, par exemple en passant avant les autres, en glanant sans les attendre pour partager la ressource.

et se justifie de ne pas partager avec elle le produit de son glanage en évoquant le fait qu'elle ne la connaît pas assez, qu'elles ne se sont pas encore parlé.

- et aussi les mesures de rétorsion de la part des commerçants, qu'ils justifient toujours par le trop grand nombre de glaneurs autour de leurs poubelles, par les dérangements provoqués par certains... : ils créent ainsi des effets de division, voire de rivalité, dans la communauté des glaneurs.

C'est donc un modèle « idéal », difficile à maintenir totalement et durablement dans la réalité mais qui existe, et que les glaneurs s'appliquent à restaurer, quand il n'est plus possible sur certains sites, en investissant d'autres territoires.

Un modèle bien loin de l'image, souvent diffusée, d'autant plus prégnante qu'elle est très choquante, des « meutes » de glaneurs se disputant les produits.

III.3 Mixité sociale au travers du glanage et enjeux de société.

Sur les lieux de glanage, et notamment autour des poubelles, des personnes très diverses en termes de trajectoires personnelles, de conditions actuelles de vie, de niveaux de disqualification sociale et de perspectives de réinsertion se rencontrent et font plus que cohabiter : elles développent, on l'a vu, plusieurs formes de socialité.

Cette mixité conduit à une reconsidération globale du glanage, qui n'est manifestement plus l'apanage des plus exclus.

Elle favorise une dynamique d'identification / différenciation importante pour l'image et l'estime de soi :

Elle facilite le franchissement du pas vers les poubelles, l'entrée dans « le monde du glanage » : on y reconnaît des personnes semblables à soi, et non seulement des ultra précaires. Là, se fondre dans le groupe des glaneurs permet de « disparaître » du regard stigmatisant des autres (des passants, des non glaneurs).

Elle permet à certains de se rassurer sur leur statut, sur leur différence d'avec les glaneurs les plus disqualifiés : ils ne sont pas les seuls à être à la fois du « monde des poubelles », et de l'autre monde. Ils peuvent se « revaloriser » comparativement aux plus démunis, en s'appuyant sur ce qui les différencie d'eux : avoir un logement, ne pas boire, prendre plus grand soin de son apparence ou de ses comportements, garder l'espoir d'un emploi, être capable de faire les démarches nécessaires...

Et pour les plus disqualifiés, vivant en marge de la société, le glanage est l'occasion de fréquenter des personnes plus insérées qu'eux dans le corps social : ils en ont rarement la possibilité, et cette opportunité est particulièrement bienvenue pour eux.

Plus globalement, le phénomène du glanage recouvre des enjeux sociaux et sociétaux.

Les glaneurs interviennent dans l'espace-temps où les produits passent du statut de marchandise à celui de rebut. Ils sont « au chevet » des produits déclarés en fin de vie en fonction d'une date butoir, de défauts les rendant moins désirables, ou d'une désaffection liée à la séduction de produits plus compétitifs.

Comment cela pourrait-il ne pas leur parler d'eux-mêmes, de leur propre disqualification sociale, de leur relégation dans le statut d'inutiles, de rebuts de la société ? En « recyclant » les produits jetés, en leur donnant une « seconde chance », une « seconde vie » dans une valeur d'usage, ils font pour ces produits ce à quoi ils aspireraient, pour eux-mêmes. Ce faisant, c'est un peu eux-mêmes qu'ils restaurent¹ aussi.

Le glanage permet de la ré affiliation sociale : dans les relations entre glaneurs, dans les logiques de don - contre don mises en place, dans l'investissement des lieux de glanage comme des espaces « territorialisés », sur lesquels les comportements sont codifiés selon des logiques spécifiques.

¹ Nous employons ce terme sans chercher à jouer sur les mots, même s'il s'agit de glanage alimentaire.

Et plus il y a, parmi les glaneurs, de personnes qui ne sont pas totalement en marge de la société, plus le glanage est l'occasion de cette mise en jeu dynamique des statuts des individus comme des produits mis au rebut, dans la société.

Car à un niveau plus global, cela contraint à sortir de l'équivalence poubelles/personnes en extrême précarité : tant que les produits jetés sont vus comme exploités exclusivement par les personnes les plus exclues, au stade ultime de la disqualification sociale, sans perspective de réinsertion, cela évite de questionner le statut de ces produits. Mais dès lors qu'il y a de la mixité sociale chez les glaneurs, qu'il est impossible de les voir tous comme des « irrécupérables » pour la société, la valeur même des produits mis au rebut est à reconsidérer.

Ici, cela rencontre d'autres préoccupations et enjeux d'actualité : la gestion des déchets, le tri sélectif, le recyclage... Questions importantes sur le plan économique et écologique.

Car le glanage est aussi une contribution à la gestion des déchets urbains : une contribution non reconnue, plutôt toujours envisagée sous l'angle de la « gêne » occasionnée par les glaneurs.

En cela, rien n'aurait-il changé, depuis 1936¹ ?

« Le News, journal d'Englewood, raconte que cent familles pauvres de ce riche faubourg de Jersey City se nourrissent à même les poubelles, et conclut : c'est là un état de choses auquel il faut remédier sur le champ, un état de chose que tout citoyen qui a du sang dans les veines tiendra à faire cesser, dût-il y dépenser son dernier dollar.

Il faut réunir tout de suite la somme nécessaire à la construction d'un incinérateur d'ordures qui mettra fin à ces pratiques révoltantes. »

¹ La citation est issue des carnets de notes de Vladimir Pozner, consignants un extrait d'article trouvé dans un journal régional des Etats-Unis, en janvier 1936. (V. Pozner, « Les Etats-Désunis », Lux Editeur 2009, p 72-73).

I. LES SAISONS ET LE GLANAGE

I.1 Disponibilité de la ressource et conditions de glanage selon les saisons.

« C'est plus facile à l'automne et l'hiver qu'en été, où les gens achètent plus, il y a moins de reste à donner, et les légumes tiennent mieux... il fait moins chaud, ça se garde »

« Il y avait beaucoup par terre aujourd'hui, 3kg de pommes de terre, belles... il y avait la pluie, les gens ont froid, ils ne font pas attention à ce qui tombe quand ils pèsent, et c'est mouillé par terre, alors ils laissent plus à ramasser... »

La ressource propre à l'été se caractérise globalement par une plus grande fragilité des produits (en eux-mêmes et à cause de la chaleur).

Sur les marchés, la ressource est abondante mais redondante (beaucoup des mêmes produits de saison, fruits et légumes plutôt fragiles), et dans des états très instables voire avancés.

Dans les poubelles des supermarchés, l'abondance tend aussi à être de mise. Elle est liée à une gestion des stocks rendue plus difficile en période de vacances, avec des fluctuations dans la clientèle, qui occasionnent plus d'invendus dans les produits frais et ultra-frais.

L'été implique aussi des conditions de conservation hors frais plus incertaines, que ce soit sur les sites de glanage, dans les temps de transport, ou a fortiori au domicile des glaneurs qui ne sont pas équipés de réfrigérateur : il y a là un effet cumulatif pénalisant.

Donc l'été signifie pour les glaneurs une ressource plus difficile à gérer, plus sujette à caution, et plus souvent trouvée dans des états peu ragoûtants (les produits en eux-mêmes, ou leur mélange, leur pollution mutuelle), dans les poubelles notamment.

Cela oblige à glaner plus souvent, dans des quantités moindres, et à consacrer plus de temps au traitement des produits récupérés pour optimiser leur conservation.

L'hiver induit des conditions climatiques plus pénibles¹, ce qui peut dissuader les glaneurs moins contraints, et donc augmenter la ressource disponible par diminution du nombre de glaneurs.

Le froid ambiant permet une conservation mieux assurée des aliments, même sans équipement adapté (du fait aussi des caractéristiques propres aux produits « de saison », plus rustiques, plus résistants).

I.2 Les incidences sur l'alimentation et l'approvisionnement

En été, exploiter au mieux la ressource des **marchés** implique plus encore qu'en hiver compétences, temps et équipement adapté au traitement des produits.

¹ D'où une plus grande compassion, aussi, dans les périodes froides, de la part des commerçants, aux interfaces.

Pour les glaneurs qui les possèdent, qui savent et peuvent rebondir sur les opportunités du jour pour confectionner les plats, l'alimentation estivale est plus diversifiée qu'en hiver ; les plus organisés et équipés, surtout s'ils ont le temps de s'y consacrer, peuvent faire confitures et conserves, en prévision de périodes moins propices

Pour ceux qui ne les possèdent pas, l'alimentation estivale liée au glanage sur les marchés est au contraire moins diversifiée ; et elle dépend davantage des ressources au jour le jour (à cause de la mauvaise conservation).

Pour ce qui concerne les **poubelles** des commerces, c'est moins la diversité qui est en question : au contraire, avec les traces plus vite visibles des ruptures de la chaîne du froid sur les produits sensibles – et notamment carnés-, des produits plus diversifiés tendent à être mis au rebut.

Mais le problème majeur de l'été, avec la chaleur, c'est le temps que les produits passent hors froid avec les risques induits, au delà de l'état apparent des produits.

D'où une moindre sécurité alimentaire, en tout cas une plus grande part d'aléatoire dans la ressource.

Généralement, les glaneurs ont tendance à se fier essentiellement à leurs sens pour évaluer si un produit est consommable ou non (l'aspect, l'odeur, et in fine le goût), indépendamment des dates.

Certains sont experts en recettes ou procédés de « lavage » des produits destinés à les rendre sûrs et consommables à leurs yeux : Karine fait tremper les fruits et légumes dans une eau avec du jus de citron et/ou du bicarbonate ; Mira lave ses fruits et légumes avec du savon ; quant à la viande, elle la fait cuire longuement dans de l'eau salée avant toute autre préparation...

Mais d'autres se détournent pendant l'été de produits jugés à risque (frais « sous vide » et ultra frais laitier, notamment), ou trop rebutants, par leur aspect, dans des poubelles qui peuvent être particulièrement sales et envahies d'odeurs de décomposition. Soit ils les achètent à la mesure de leurs moyens, soit (le plus souvent) ils s'en passent.

« Là je vais attendre qu'elle baisse, cette chaleur, ça ne me dit rien de récupérer, les légumes, encore ça va, mais la viande, le beurre, le fromage, ce n'est pas possible en ce moment. »

« L'été, les yaourts, les crèmes dessert tout ça, je stoppe, j'en vois qui continuent à en prendre, mais moi ça ne me fait pas envie. J'ai l'habitude de les manger après la date, quand ils sont trop vieux, ça se sent tout de suite, mais s'ils ont pris un coup de chaud je ne sais pas si ça se sent tout de suite... ».

C'est donc plutôt en été que les glaneurs ont besoin de compléter les produits issus de la récupération, notamment pour ce qui concerne le frais (produits carnés, Ultra Frais Laitier) : c'est à cette période et pour ce type de produits qu'un recours à l'aide alimentaire serait bienvenu.

Les produits « secs » de base sont plus rares dans la ressource disponible pour les glaneurs.

Pour les personnes pratiquant le glanage de substitution, ces produits doivent le plus souvent être achetés.

Les glaneurs ayant recours à l'aide alimentaire, habitués à sa saisonnalité, tendent à constituer, durant les périodes d'ouverture et dans la mesure du possible¹, des réserves avec les produits de base, de longue conservation (produits secs, conserves, légumes féculents..).

S'ils ne peuvent pas faire de réserves, ou insuffisamment, ils devront arbitrer leurs achats hors périodes d'aide alimentaire en tenant compte de ce déficit en produits de base : contraints à des dépenses supplémentaires sur ce poste, ils seront amenés d'autant plus à dépendre du glanage pour compléter leur alimentation.

On voit bien ici les effets de synergie possible entre glanage et aide alimentaire : pendant les campagnes d'aide alimentaire, certains glaneurs² continuent à récupérer pour compléter l'aide et aussi pour ne pas la consommer intégralement, pour « l'économiser » en prévision des périodes sans aide.

« Je ne comprends pas pourquoi ça s'arrête en mars, comment on fait après ??... ils disent qu'en été, c'est pour les gens qui n'ont rien, vraiment rien ... Là j'irai de nouveau en décembre et jusque là, j'ai du stock »

¹ En fonction de la quantité dispensée par l'aide alimentaire, et en fonction de l'équipement possédé pour la conservation comme de la place disponible pour stocker.

² Comme on l'a vu, il s'agit dans notre échantillon des femmes seules chargées d'enfants.

II. Les « âges » du glanage et l'alimentation correspondante

Le glanage n'est pas un phénomène statique : la manière de le pratiquer, l'alimentation qui en découle, les fonctions et enjeux qui lui sont associés, ainsi que son vécu, évoluent dans le temps.

On peut repérer différentes étapes types, par lesquelles les glaneurs passent successivement, plus ou moins rapidement, avec d'éventuels raccourcis ou retours en arrière, sous l'influence de facteurs endogènes et/ou contextuels¹.

II.1 Découverte de l'abondance et alimentation de compensation.

« Franchir le pas » n'est jamais simple ni anodin. Mais une fois fait le geste de se baisser pour ramasser sur un marché, d'ouvrir une poubelle de commerce pour l'exploiter, ce qu'on y découvre tend à favoriser les passages à l'acte ultérieurs.

C'est une sorte de « manne » qu'on y voit, d'autant plus appréciable sur fond de restriction des achats alimentaires² : restrictions parfois quantitatives, toujours qualitatives, qui concernent non seulement les types d'aliments, mais aussi les circuits d'achats (hard discount Vs grandes enseignes de la distribution) et le types de marques (premiers prix et marques génériques vs marques nationales).

Avec le glanage, c'est l'abondance possible qui succède à la restriction ; l'accès aux grandes marques³ qui succède au cantonnement dans les « sous-marques » ; les fruits et légumes disponibles, alors qu'ils étaient peu accessibles, ou achetés en fins de marché à bas prix ; le pain (et notamment les bons pains, pains spéciaux, complets, bio), à profusion...

Nos interlocuteurs nous décrivent cette découverte dans des termes enthousiastes qui traduisent de l'émerveillement, et même une quasi euphorie.

Ils parlent de « trésor », de « caverne d'Ali Baba », de plaisir de la surprise, et de l'énorme tentation que cela représente.

C'est le temps des récupérations en grosses quantités, du plus de produits possible, avec, dans les poubelles, la forte part du tout prêt, notamment des plats cuisinés, de la charcuterie industrielle, ainsi que des desserts et produits ultra frais lactés.

Cela induit chez pratiquement tous les glaneurs, à cette phase, une tendance forte à la **surconsommation**, sous l'influence de l'abondance à disposition, et par compensation des restrictions antérieures.

¹ Ces « âges » se parcourent parfois sur une longue durée, parfois de manière accélérée, et pas toujours dans le même ordre.

² L'ajustement des pratiques alimentaires en fonction des contraintes économiques est un phénomène avéré, et bien documenté : simplification des repas, sous consommation de fruits et de légumes, surconsommation de féculents, de plats préparés (donc de gras et de sucres)... (cf. notamment « alimentation et précarité », POULAIN JP, TIBÈRE. L, in *Anthropology of food*, septembre 2008 : un numéro dont les différents articles montrent bien « que les dépenses alimentaires sont considérées comme le budget le plus compressible et qu'un manque de revenu se ressent aussitôt sur la qualité et la quantité de l'alimentation –et sur l'état de bien être général des personnes- ».

³ La marque jetée, récupérée dans une poubelle, conserve plus de valeur qu'une sous marque issue d'un rayon... ou de l'aide alimentaire : **c'est d'ailleurs à ce stade que certains se détournent de l'aide alimentaire.**

La ressource n'étant pas assurée dans les mêmes proportions tous les jours, mais au contraire sujette à des fluctuations tant quantitatives qu'au niveau de la nature des produits, les glaneurs profitent des opportunités, tendent à prendre beaucoup des mêmes produits, en prévision d'une moindre ressource ultérieure. Ils récupèrent beaucoup, et pour éviter de jeter, consomment ce qui a été glané, quitte à trop manger.

Même ceux qui ont les compétences et l'équipement nécessaire à une consommation de type organisée, et/ou des principes alimentaires visant une alimentation équilibrée, ne résistent pas à la surconsommation de produits en eux-mêmes peu conformes à ces principes. Ils tendent à en prendre l'habitude, à y (dé)former leur palais : leur appétence pour ces produits se développe.

Tout se passe comme si, sur fond d'alimentation déjà antérieurement désorganisée dans ses rythmes parfois, toujours simplifiée faute de moyens, **l'abondance de la ressource venait accentuer ces phénomènes**, en tout cas pour ceux qui glanent essentiellement dans les poubelles.

Ce constat est à nuancer pour les glaneurs sur les marchés (ou dans les poubelles des circuits bio), qui sont aussi ceux que leur culture alimentaire et leurs compétences culinaires prédisposent déjà à une alimentation plus riche en produits sains. Ils peuvent s'emparer de l'opportunité de la ressource abondante pour mieux actualiser leurs aspirations dans ce sens. Ils sont aussi ceux qui vont passer le plus rapidement et aisément au second « âge » du glanage.

Mais globalement, tous mangent plus qu'antérieurement au glanage. La plupart remarquent qu'ils grossissent, « *font du mauvais gras* » ; ceux qui ont des contre-indications alimentaires (pour cause de diabète, de cholestérol...) les transgressent plus, sous l'effet de la tentation et de la faible occurrence de produits conformes à leurs régimes ; ceux qui ont des antécédents de boulimie, ou des prédispositions à la compensation alimentaire, y (re)plongent.

Ils finissent ainsi par se résoudre à jeter, après avoir tenté de conserver¹ au mieux et de redistribuer au maximum autour d'eux.

Ils se lassent des longues séances de nettoyage et de tri des produits rapportés en trop grande quantité et qui, malgré tout le travail qu'ils ont demandé, terminent dans la poubelle.

C'est ainsi que s'enclenche le passage vers le deuxième âge du glanage : celui d'un certain retour à la mesure, à la maîtrise de l'approvisionnement comme de la consommation.

¹ La viande notamment : peu courante et valorisée, elle tend à être récupérée en quantité importante surtout par ceux qui peuvent congeler (à la fois pour la conservation, et pour une sorte de « purification » par le froid imaginé comme tuant les éventuelles bactéries). Parfois oubliée durablement, elle finit alors par retourner dans la poubelle.

II.2 Rationalisation de l'approvisionnement et modération de la consommation.

Un apprentissage individuel optimisé par le groupe.

Cette évolution se produit sous les effets conjoints de plusieurs facteurs.

Elle est favorisée par les inconvénients résultant des excès dans l'approvisionnement et la consommation.

D'autre part, à mesure de la pratique se développe un « apprentissage » du glanage : extension du terrain de glanage ; familiarisation avec différents sites possibles ; repérage des types de produits les plus susceptibles de s'y trouver, des jours ou moments offrant les meilleures opportunités... Il devient possible d'un peu mieux anticiper, en ayant constaté certaines régularités dans la disponibilité de la ressource selon les sites.

Dans le même ordre d'idée, le développement des relations avec les autres glaneurs, l'inscription dans un réseau de socialité à base de partage, permettent d'amortir ou de lisser les fluctuations de l'approvisionnement.

Les échanges, entre glaneurs, de recettes, de « trucs » de conservation, voire de « bons plans » pour se procurer de nouveaux ustensiles de cuisine et équipements ménagers, permettent le développement du savoir faire et du pouvoir faire culinaires : les glaneurs acquièrent les moyens d'optimiser encore plus la ressource par des préparations, par divers modes de conservation : ils peuvent d'autant mieux se constituer des réserves, en temps d'abondance, pour pallier les manques.

Le relationnel entre glaneurs, la mutualisation des ressources et des moyens sont ici à la fois des modes de régulation, d'optimisation de la ressource et des vecteurs de satisfactions au-delà de l'alimentaire : l'inscription même dans un réseau est un bénéfice important du glanage, à ce stade. Les glaneurs investissent parfois très fortement ce collectif, même s'il ne se réunit qu'autour et à l'occasion du glanage.

Un approvisionnement et une consommation plus mesurés.

L'approvisionnement devient plus adapté aux besoins (à court terme pour les produits frais, ou à plus long terme, quand il s'agit de produits « secs »¹) ; plus conforme également aux capacités effectives de traitement et de mise en conservation des produits bruts.

La consommation est, elle aussi, plus modérée, en tout cas moins « excessive ». À ce stade, les glaneurs tendent vers un meilleur équilibre alimentaire, au moins vers une moindre surconsommation des produits les plus en contradiction avec la « bonne alimentation » : les produits robotisés, sucrés, gras, saturés en goût et procurant une satisfaction immédiate.

Ce n'est pas toujours facile, parce qu'ils se sont accoutumés à ces produits, qui de plus sont récurrents, dominants dans la ressource disponible.

D'où la recherche, pour certains, d'une « fuite par le haut », avec les produits issus des chaînes de franchisés bio.

¹ L'aide alimentaire peut ici retrouver sa place, notamment dans une logique d'approvisionnement en produits de base propres à constituer des réserves.

On notera ici la double contrainte à laquelle sont soumis les glaneurs. Comme tout consommateur, ils reçoivent un double message : celui des instances sanitaires et sociales édictant les règles de l'équilibre alimentaire, et celui des marques invitant à les contourner. Comme tout consommateur pauvre, ils ont du mal à suivre ces règles, tout en étant culpabilisés de ne pas le faire. Et plus que les consommateurs pauvres (limités dans leur pouvoir d'achat), ils ont accès à des produits les incitant d'autant plus à transgresser ces règles qu'ils portent la caution et la valeur de séduction des marques.

II.3 L'usure, ou le désenchantement

C'est l'âge d'un constat d'échec du glanage par rapport aux attentes placées en lui. Malgré les modes d'adaptation mis en place, le glanage demeure une source d'approvisionnement globalement contraignante, fluctuante et aléatoire.

Sauf si l'on peut y consacrer en permanence un temps conséquent – ce qui est incompatible avec les exigences d'une vie sociale et professionnelle même précaire- il ne permet pas de s'émanciper véritablement d'une alimentation « de pauvre » (pas de choix réel, dans les faits ; pas de « saut qualitatif » tenable dans la durée). Le glanage apparaît comme un colmatage ponctuel des manques alimentaires, mais pas comme une solution durable, pas comme une résolution des difficultés économiques et sociales.

Il est un temps une source d'amélioration notable de l'alimentation et de ses alentours dans la consommation globale, par rapport à l'état antérieur.

Il soutient dans ce même temps l'espoir d'un accès - ou d'un retour- à un mode de vie moins soumis à la restriction, plus conforme aux aspirations.

Mais dans la durée, les bénéfices du glanage s'usent, tandis que ses pesanteurs s'accroissent.

Les bénéfices liés à la socialisation entre glaneurs tendent à s'étioler au fil du temps : les idéaux sont mis à mal par les épreuves de réalité, l'enchaînement de plusieurs fermetures de sites peut faire éclater le réseau affinitaire...

En outre, les contraintes liées au glanage tendent à être de plus en plus prégnantes : au niveau du vécu, notamment chez les personnes qui avancent en âge, ou en disqualification sociale, qui sont fragilisées par la détérioration de leur état propre, de leur situation globale ; et/ou au niveau des conditions de glanage, dont on a vu qu'elles semblent plutôt orientées vers la dégradation, objectivement ou dans la perception des glaneurs.

Ainsi, s'installer durablement dans le glanage, malgré ce que les glaneurs peuvent en ressentir au début de leur pratique, à l'âge d'or de la découverte, c'est quand même devoir constater l'échec à long terme des diverses fonctions momentanément remplies par le glanage¹, notamment celles de ré-affiliation sociale.

C'est être rattrapé par le « monde des poubelles ». Renoncer à l'idée de « s'en sortir », à l'espoir d'une vie meilleure. Donc soit s'y résoudre, faute d'alternative, et s'installer au mieux dans une précarité plus « soutenable » grâce aux apports du glanage.

¹ Sauf quand on peut investir le glanage, la récupération des déchets, d'un enjeu sociétal, écologique : comme une pratique ayant un véritable rôle dans la société contemporaine. Ce qui est le cas des glaneurs « idéologiques », militants. Sinon cette ré affiliation via le glanage reste de l'ordre d'un bénéfice ponctuel.

Ou alors reconsidérer la question de l'autonomie, et embrayer, quand c'est possible, sur les aides alimentaires.

II.4 : Illustration : les âges du glanage au travers des propos de Barbara.

Nous laissons ici la parole à une femme qui glane depuis plus de 30 ans et qui espère toujours qu'une autre vie va commencer pour elle.

Le texte que nous livrons ci-dessous est une compilation d'extraits de plusieurs entretiens, regroupés de manière thématique et simplement élagués, pour faciliter la lecture, de quelques circonlocutions liées à l'expression orale.

L'émerveillement

« Il y avait un carton à la porte de service du boulanger, du pain dépassait... J'ai pris un pain, c'était comme une grâce qui me tombait dessus. J'ai presque dit merci au ciel. C'était la nuit, il était tard, peut-être il y avait la lune, je ne sais plus... J'avais l'impression que quelque chose me disait : tu vas t'en sortir ».

« C'était extraordinaire, les poubelles de ce supermarché, c'était vraiment la Caverne d'Ali Baba. Je dénouais les sacs, les espèces de lacets jaunes qui ferment les sacs, comme des faveurs de paquets cadeaux... Je m'en souviens comme d'une période vraiment de chance ».

Résister à la tentation

« Finalement, les poubelles c'est comme le reste, c'est comme les magasins, vous avez la même tentation, il faut faire attention, par exemple ne pas prendre trop de Danettes, de Liégeois, de chocolat, ... ce que j'ai pu trouver de chocolat !! Vous avez exactement la même tentation, les mêmes excès, il faut faire attention à ne pas prendre trop, ne pas se laisser trop tenter... »

« Toutes ces bonnes choses, enfin, bonnes..., toutes ces choses qui sont des gourmandises, on a l'impression d'en prendre pas trop mais finalement quand on est chez soi... »

« L'autre jour il y avait les poubelles du boulanger. Le concierge était là, il a compris tout de suite. Mais je me suis dit on en parle à la radio, à la télé, ça donne un peu confiance en soi »

« Les poubelles de boulangers, oh là là, tous les croissants qu'il y a ! Je n'ai pas tout pris, je fais attention, mais c'est encore trop. Je ne les mangerai peut-être pas tous, des fois j'en jette mais ça ne me plaît pas de faire ça. »

Vivre sans gagner sa vie comme les autres

« Les poubelles m'ont aidée de plusieurs façons..., par exemple il arrivait que je sois fatiguée par une espèce de ... par un état dépressif... Je trouve quelque chose à récupérer, hop, il y a quelque chose qui se remet. C'est comme si j'étais... pas dédommée mais ... justifiée... confortée dans ma façon de vivre, voilà c'est ça : je sens que j'ai une place ».

« Les gens comme moi, qui font de la récup', c'est évidemment des gens qui compensent quelque chose, le fait de ne pas savoir gagner leur vie. Moi il m'est arrivé de récupérer, de sentir que je répondais à l'incapacité de... on fait du mieux, des fois, avec ce qu'on ne sait pas faire... Je n'ai pas d'issue, enfin je ne l'ai pas trouvée, mais je ne désespère pas. »

« Ce que je récupère me fait plaisir. Je trouve plein de choses. J'ai du mal à me restreindre et à arrêter. Un jour je pourrai faire une coupure. J'aurai franchi une étape. »

Le désenchantement.

« Les poubelles, ça centralise beaucoup trop la vie, il y a des gens qui le font peut-être rapidement, mais moi, ... il faut s'en occuper, c'est tard, ça vous donne toute une habitude de vie. »

« En ce moment, je ne tourne pas trop. J'essaie de franchir une étape. La récup', j'en fais un peu moins, c'est une forme de déchéance quand même. C'est à dire que .. on n'est plus dans le courant. On a tendance à s'en contenter un peu, on récupère, des fois je me dis c'est formidable, j'ai trouvé ceci. Et puis finalement il faut... plus. Il faut faire attention de ne pas être celle-là... Plus, ce n'est pas forcément l'argent, mais vivre plus. On peut faire un peu de récup', ce n'est pas grave, mais il faut vraiment essayer de vivre quelque chose de plus..., passer à autre chose ».

« Les poubelles, il ne faut pas les faire trop, il faut que ça prenne sa place, il ne faut pas que ça prenne toute la place. » (...)

« Il ne faut pas compter seulement dessus, sinon vous passez dans le monde du... C'est un peu comme les fous quoi. Je ne sais pas comment vous dire. Je sais qu'il ne faut pas trop. On sent que dans un sens il faut regagner quelque chose, pas forcément de l'argent mais regagner... une place au milieu des autres. Je sais qu'à l'époque où j'allais beaucoup plus aux poubelles, d'abord j'étais tout le temps mal habillée, j'avais des vieux pantalons, et finalement ça devient vos vêtements, dans la journée vous ne faites pratiquement rien que ça. Vous trouvez énormément de choses, et finalement vous équilibrez une façon de vivre avec ce que vous récupérez. Moi je me suis rendu compte qu'il ne fallait plus y aller autant. Et en plus ça me bouffe une énergie folle. Je fatigue. » (...)

« Et puis ce n'est pas seulement ça. Les autres courent partout pour travailler, avoir de l'argent... Vous vous dites c'est pas grave moi je vais à la poubelle et je trouve tout ce qu'il me faut. Là, vous décrochez de certaines autres choses. Il ne faut pas être désadaptée, il ne faut pas être désadaptée du monde, on est comme un renard là... Vous savez qu'il y a des renards qui font les poubelles dans Paris, il paraît ?? (...) Oui, on se désadapte, et puis on prend l'habitude d'être mal habillée, et puis de manger en fonction de ce qu'on trouve (...)

« Voilà, je voulais vous dire ça : faire les poubelles ça encourage certaines parties de vous-même. Le point crucial qui était évident et que j'ai eu du mal à formuler, c'est le fait que... c'est au détriment de certaines choses, que vous vivez en faisant de la récup'. Quand je faisais tout le temps les poubelles, j'avais l'impression d'avoir trouvé quelque chose qui m'évitait tout ce qu'il y a à affronter d'autre. On est habillée des plus mal, bien sûr il fallait être mal habillée pour les poubelles, je mettais une vieille veste en nylon parce que les manches, bien sûr, sur le bord des poubelles tout ça... On sent bien que les gens qui font les poubelles ils sont dans un truc très réduit de la vie, ils font les poubelles et puis le reste, c'est... c'est très réduit. Je sens vraiment que c'est au détriment d'autre chose. »

« Les gens comme moi vivent depuis toujours avec le sentiment d'imminence que ça ne va pas durer, c'est très bizarre ça. Je ne sais pas comment dire autrement. Ils vivent un peu comme s'ils étaient en marge plutôt d'eux-mêmes que de la société. C'est ça. C'est à dire que tout le monde a un décalage entre ce qu'il est et ce qu'il vit, mais vous avez des gens, ils ont un côté on verra bien, ils ont un air tout étonné, comme s'ils ne

savaient pas trop ce qui leur arrive, et Et moi, je suis comme ça, je ne sais vraiment pas ce qu'il va advenir de moi, mais il y a ce sentiment d'imminence. Alors évidemment vous vous demandez quel est ce motif d'espoir... En un sens ça me fait douter parce que j'ai toujours eu cette impression que ça n'allait pas durer... Qu'il y a comme une espèce de malentendu qui va se dissiper. J'ai l'impression que je ne fais pas de bêtises, je ne fais pas de bêtises donc ça ne peut que s'arranger, il y a une logique dans la vie. Et puis finalement, cette logique là elle n'arrive pas, elle vous échappe sans arrêt... Voilà c'est ça. Alors on se dit... on a l'impression peut-être d'en être tout près. Avec cette conviction, je me sens plus forte. J'espère qu'une circonstance va m'aider. »

L'importance du « pouvoir acheter ».

« Je vis avec très peu d'argent, mais enfin c'est quand même agréable d'acheter quelques trucs. Des fois il m'est arrivé d'aller chez Franprix, de n'acheter que le pâté à 80 centimes... Ca fait honte. Parce que je crois que le commerçant a toujours peur que les gens comme ça piquent quelque chose, j'ai l'impression... Quand j'étais jeune j'ai fait ça.»

« Les choses que j'achète ça ne coûte vraiment rien !! On ne peut pas ne rien acheter, on devient handicapé si on n'achète pas. Et c'est quand même une façon de... résoudre. Vous êtes comme les autres, la personnalité ne joue pas. Des fois vous ne pouvez pas demander, vous ne pouvez pas avoir quelque chose... là vous rentrez là (dans un magasin), c'est formidable la facilité.. et la simplicité, et on se sent un peu honoré aussi, même si on n'achète que des trucs pas chers. C'est indispensable de pouvoir acheter. »

III AU BILAN : SORTIR DU GLANAGE, POURQUOI ET COMMENT ?

Dans le meilleur des cas, les glaneurs pratiquant un glanage de substitution vont être conduits à minorer leur pratique puis à l'abandonner à la faveur d'activités rémunératrices permettant une (ré)insertion sociale et un approvisionnement plus « normal » : via les achats.

Pour les glaneurs pratiquant un glanage de complément, l'abandon du glanage est tendanciellement plus difficile : ils ont recours à l'aide alimentaire (en plus d'une partie d'achat) parce que leur glanage n'est pas suffisant, et continuent à glaner parce que l'aide alimentaire ne l'est pas non plus, par rapport à leurs besoins effectifs et par rapport à leur peur constante du manque à venir, des gros frais à assumer. Ils sont accoutumés à une pratique du cumul : l'incertitude face à l'avenir¹, induit chez eux la nécessité de réaliser des « économies » dans le seul domaine où ils ont un peu de marge de manœuvre, l'alimentation, grâce à la conjonction du glanage et de l'aide alimentaire.

Pour qu'ils abandonnent le glanage, il faudrait qu'ils s'en remettent totalement à l'aide alimentaire : pour cela, il faudrait que celle-ci les approvisionne continûment et totalement. Ce qui n'est ni dans les possibilités, ni dans les principes fondateurs de l'aide alimentaire.

Retrouver le chemin et le mode opératoire de l'achat

Pour appréhender les difficultés de l'après glanage, il faut considérer le glanage comme permettant l'apprentissage et l'exercice du pouvoir de consommer sans le pouvoir d'achat (le découplage consommation/pouvoir d'achat) et, pour certains, sans la dépendance aux aides alimentaires.

Le glanage, quand il est dominant dans l'approvisionnement, va de paire avec une certaine déshabitude des contraintes et des modalités de l'achat, notamment de l'achat « pauvre », surtout quand on se sait vecteur d'une apparence ou de comportements stigmatisants : le glanage permet aussi d'éviter ou du moins de minorer les occasions de se confronter au vécu de la restriction dans les lieux d'achats dont la logique est quand même bien la tentation et l'incitation à la consommation.

Sortir du glanage pour retrouver les achats contraints et l'alimentation « de pauvre », ce n'est pas très motivant... du moins tant qu'on n'est pas encore dans le temps du désenchantement.

On peut rappeler ici l'exemple de Mira : elle est passée très rapidement (en moins de 3 mois, et en l'occurrence au moment où la chaleur s'est installée sur Paris) de la découverte au désenchantement. Elle s'est émancipée ponctuellement du glanage grâce à l'obtention d'aides sociales et alimentaire ... pour revenir au glanage une fois mesurée prise des limites de cette aide : le glanage est désormais investi sur le mode de la rationalisation (plutôt un « choix » d'amélioration du quotidien).

¹ À court, moyen et long terme.

Sortir du glanage par l'aide alimentaire ?

Contrairement à cette aide, le glanage permet de se valoriser dans l'exercice de son autonomie alimentaire (choix, qualité et quantité, circonstances de consommation..); d'où la difficulté accrue d'un recours à l'aide alimentaire quand elle est synonyme d'un « retour » à des situations de dépendance, de soumission à des règles de conditionnalité (vécues comme nébuleuses et/ou arbitraires), de guidage de la consommation voire d'imposition des produits, de normes alimentaires qui ne sont pas forcément en accord avec les cultures ou traditions alimentaires d'origine...

Pour aider les glaneurs à s'affranchir, à s'émanciper du besoin de glaner grâce à l'aide alimentaire, une réflexion s'impose sur les modalités d'accès à cette aide alimentaire ; une réflexion qui doit s'appliquer à intégrer l'analyse des fonctions remplies par le glanage.

Notons la question particulière des critères d'éligibilité et d'attribution : au-delà d'effets de seuil perçus souvent comme intolérables, le problème ressenti est leur extrême complexité (variables d'une structure à l'autre, d'un moment à l'autre selon la ressource dont disposent les pourvoyeurs de l'aide).

Plus profondément, l'aide alimentaire tend à reposer sur une logique globale génératrice d'exclusion : sciemment ou non, elle sélectionne, parmi ses bénéficiaires potentiels, ceux qui sont le plus aptes à occuper sans les contester les places qui leur sont attribuées (au niveau du discours et des comportements : ceux qui, dans le processus de disqualification sociale, sont déjà dans la phase de « dépendance »¹). Le pendant de cette même logique est qu'elle exclut ceux qui ne sont pas aptes, ou qui résistent, à répondre à la demande des pourvoyeurs² de l'aide.

Considérer l'aide alimentaire comme indissociable d'une démarche d'insertion et non comme une fin en soi procède d'une légitime vision du long terme, d'une prise en compte du problème de l'exclusion dans toute sa complexité. Mais cela ne va pas sans le danger d'exclure, encore : l'obtention de l'aide devient conditionnée à une capacité à s'inscrire dans cette démarche (voire à savoir rédiger un « projet d'insertion »), à adopter certains comportements révélateurs d'une envie d'insertion.

La réflexion³ sur ces questions est déjà largement amorcée, chez les pourvoyeurs de l'aide alimentaire.

Elle est à poursuivre et à mettre en action plus significativement sur le terrain, aux interfaces. Sa montée en puissance implique sans doute de ne pas opposer aide alimentaire et glanage (opposition sous-tendue par l'objectif idéal de faire disparaître le glanage grâce à l'aide alimentaire).

¹ PAUGAM. S La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « sociologies », 1991

² La demande institutionnelle, construite, élaborée en vertu de principes, mais aussi la demande, plus incontrôlable, des personnes à l'interface des glaneurs, bénévoles plus ou moins formés, animés par des motivations subjectives personnelles, au-delà de leur indéniable envie de bien faire et d'apporter leur aide aux plus démunis.

³ Cf. notamment les récentes Rencontres des épiceries sociales et solidaires, dont les principaux contenus sont disponibles sur le site :

http://www.epiceries-solidaires.org/retour_des_rencontres_nationales_2009.shtml

SYNTHESE DE L'ETUDE

RAPPEL DU CONTEXTE ET DES OBJECTIFS

Cette étude fait suite à une première exploration du phénomène du « glanage urbain »¹ réalisée en 2008, qui avait montré que :

- Le glanage constitue une réalité urbaine incontestable bien que non mesurée à l'heure actuelle, observable en particulier à la fin des grands marchés et autour des poubelles des commerçants et enseignes de proximité des centres villes et des quartiers commerçants.
- Ce phénomène concerne des individus de tous âges et de conditions diverses, la grande majorité d'entre eux ayant pour point commun d'être en butte à des difficultés économiques (notamment) qui les empêchent pour tout ou partie, d'acheter leur nourriture.
- La pratique du glanage pour être efficace (i.e qu'elle fournisse au glaneur une ressource alimentaire) nécessite du temps et requiert des compétences et des ressources personnelles importantes, devant lesquelles les glaneurs sont inégaux : les plus âgés ou affaiblis, les plus fragiles psychologiquement et socialement sont les moins à même d'y faire face.
- Une raréfaction de la ressource (suite à la disparition de certains sites de glanage, au durcissement des conditions de son exercice, à l'évolution de la réglementation et de son application...) constituerait un risque pour l'alimentation des glaneurs les plus vulnérables, surtout pour ceux d'entre eux qui ne peuvent ni acheter leur nourriture, ni avoir recours à l'aide alimentaire (pour diverses raisons) et/ou qui ne sont pas en mesure de modifier leurs habitudes.

Ces éléments ont constitué la toile de fond de la présente étude qui avait pour objectif d'approfondir et valider ces premiers enseignements et de compléter la description du phénomène. Elle avait principalement pour objectif de :

- Mieux connaître les différents publics, en particulier ceux qui étaient peu représentés lors de la première étude (personnes âgées, personnes d'origine étrangère, mères de familles)
- Comprendre comment le glanage intervient et s'inscrit dans les trajectoires de vie des personnes, et cerner l'évolution des pratiques dans la durée et selon les contextes
- Eclairer la dynamique des rapports entre glanage et aide alimentaire.

LA METHODE

Une vingtaine de monographies individuelles de glaneurs ont été réalisées à Paris durant une période s'étendant de Juillet à Novembre 2009.

¹ C'est à dire le phénomène qui consiste à récupérer de la nourriture laissée sur place par les commerçants à la fin des marchés ou dans les poubelles des commerces urbains (hors hypermarchés). L'étude ne prend en compte ni le glanage rural, ni la récupération dans les poubelles des particuliers, ni dans celles des hypermarchés ou centres commerciaux.

Le protocole comportait trois vagues de terrain (début d'été, fin d'été et automne), chacune s'articulant autour d'un aspect principal de la problématique :

- La première phase consistait en interviews individuelles approfondies centrées sur *le parcours de vie et l'intervention du glanage dans ce contexte socio-biographique*.
- La deuxième phase était constituée d'un accompagnement des glaneurs dans *leur pratique de glanage et au domicile après une séance de récupération*, et d'interviews portant sur *la place du glanage parmi les autres modes d'approvisionnement*, et ses effets sur *l'alimentation effective* des personnes, dont certaines avaient rempli des carnets de bord consignant leur alimentation quotidienne.
- La troisième phase était constituée d'interviews centrées sur l'approfondissement du *rapport à l'aide alimentaire* et un bilan global.

Le recrutement a été réalisé à partir des sites déjà explorés dans la première phase, en ayant recours à certains glaneurs connus pour faciliter l'accès à d'autres sites et à d'autres glaneurs, y compris à des personnes peu présentes sur les sites.

Le corpus de l'étude est constitué de 14 femmes et de 7 hommes de 17 à 69 ans, avec les 2/3 entre 26 et 60 ans.

- 8 sont d'origine étrangère, parmi lesquels 3 ont acquis la nationalité française.
- Aucun n'est en couple au moment de l'enquête. 4 ont des enfants.
- 14 ont une solution de logement, précaire pour 4 d'entre elles.
- Aucun n'a de travail régulier, 6 travaillent ponctuellement.
- La moitié n'a ni revenu fixe, ni aide (sauf APL pour certains), l'autre moitié bénéficie d'un revenu fixe constitué de prestations sociales
- 8 ont recours à l'aide alimentaire régulièrement ou (très) ponctuellement ; 3 en ont une expérience ancienne ; 3 tentent ou ont tenté d'y avoir droit ; 7 n'y ont jamais eu recours ni tenté de le faire.

Au moment de l'étude, la plupart des interviewés vivaient seuls, disposaient d'une solution de logement, n'avaient pas de travail régulier, accédaient à certaines prestations sociales ; avaient recours régulièrement ou ponctuellement à l'aide alimentaire en plus du glanage

Une minorité toutefois n'avait pas de logement ; ne bénéficiait ni d'un revenu fixe, ni de prestations sociales ; n'avait pas ou plus recours à l'aide alimentaire.

LES EVOLUTIONS PAR RAPPORT A L'ETUDE EXPLORATOIRE

Concernant les caractéristiques de la population des glaneurs urbains, l'étude confirme les constats initiaux :

- Elle est composée d'hommes et de femmes de tous âges, français ou d'origine étrangère, en situation de précarité plus ou moins importante.
- Les hommes et femmes de 30-40 ans sont les moins présents sur les sites de glanage, à l'exception des groupes de populations étrangères qui comptent une proportion significative de femmes en âge d'avoir des enfants au foyer. Les plus de 60 ans, jusqu'à des gens très avancés, sont en revanche fortement représentés parmi les glaneurs.

On confirme que le glanage n'est pas l'apanage des personnes sans logement ; au contraire, avoir un logement est souvent une des conditions d'un glanage efficace ;

et que bénéficiaire de prestations sociales et de l'aide alimentaire n'exempte pas du glanage.

Concernant l'évolution des sites et des conditions de glanage, on décèle un risque de « durcissement » :

- Les plus anciens glaneurs perçoivent une augmentation¹ sensible et régulière du nombre de glaneurs depuis une dizaine d'années, qui leur paraît se confirmer depuis 2008, sans pour autant s'intensifier de façon significative.
- Parallèlement nous avons observé que certains lieux de glanage étaient devenus impraticables depuis la dernière étude (poubelles dont les commerçants interdisent l'accès, au motif d'une trop forte fréquentation ayant entraîné des désordres ou par crainte de futurs désordres). D'autres lieux restaient très difficiles (marchés avec compacteurs et une forte population de glaneurs, poubelles sorties juste avant le passage de la voirie...).
- Dans ce contexte, **les glaneurs expriment leurs craintes, pour l'avenir, d'un cercle vicieux entraînant un durcissement des conditions de glanage.** L'augmentation du nombre de glaneurs et la diminution du nombre de lieux de glanage pourraient entraîner une raréfaction de la ressource et par conséquent des tensions sur les sites disponibles. Les glaneurs se faisant moins discrets, la tolérance des commerçants, qui suppose a minima la discrétion et l'absence de « nuisances », risque de diminuer et ils pourraient être plus nombreux à empêcher l'accès à leurs poubelles.

Pourtant la tolérance sociale autour du glanage tend à augmenter, mais les conditions du glanage n'en sont pas réellement améliorées

Le gaspillage étant perçu comme de moins en moins supportable, le glanage s'en trouve mieux légitimé. La mixité sociale autour du glanage favorise également une meilleure tolérance. Des personnes très différentes en termes de profils, de niveau de disqualification sociale, de perspectives de réinsertion y ont recours.

Dès lors que les produits des poubelles ne sont pas récupérés uniquement par des personnes au stade ultime de la disqualification sociale, cela contraint à reconsidérer la valeur des produits que la société met au rebut. Et du même coup celle de la pratique de récupération dont l'**utilité**, contre le gaspillage, devient plus évidente.

Pourtant à aujourd'hui, la contribution du glanage à la lutte contre le gaspillage n'est pas reconnue : celui-ci est toujours envisagé sous l'angle de la « gêne » occasionnée par les glaneurs.

Ce paradoxe pèse sur l'attitude des commerçants. La bienveillance des certains d'entre eux à l'égard des glaneurs est manifeste, ainsi que celle de forains et employés de la voirie. Le problème vient de ce que cette bienveillance n'est pas assurée dans la durée puisque le commerçant qui manifeste sa solidarité en favorisant le glanage court davantage le risque de se voir pénalisé en raison du « désordre » induit, qu'il n'a de chance d'être « récompensé » pour avoir limité le gaspillage.

¹ Rappelons que cette information, issue de nos observations et du témoignage de glaneurs, n'a qu'une valeur indicative, cette étude comme la précédente n'ayant pas pour objet la mesure de la population.

LA PLACE DU GLANAGE AU SEIN DES AUTRES MODES D'APPROVISIONNEMENT ET SES IMPLICATIONS SUR L'ALIMENTATION ET LA SOCIALISATION DES GLANEURS

On a identifié trois catégories de glanage selon la part que prend celui-ci dans l'approvisionnement des personnes :

- **Le glanage « de substitution »** : dans ce cas, le glanage est dominant dans l'approvisionnement. Il remplace l'achat qui est ici très marginal, et ne s'accompagne d'aucun recours à l'aide alimentaire. L'alimentation est alors complètement déterminée par le produit du glanage, construite à partir de lui et les ressources financières, lorsqu'il y en a, peuvent être consacrées à d'autres objets.
- **Le glanage « de complément »** : la priorité est ici donnée à l'achat, et à l'aide alimentaire parfois. Mais la pratique du glanage vient pallier régulièrement les manques plus ou moins importants selon les moments, des ces modes d'acquisition de l'alimentation. L'alimentation n'est pas déterminée par le glanage, mais elle s'en trouve améliorée et complétée. Les autres besoins peuvent également être mieux remplis grâce à l'économie financière réalisée.
- **Le glanage « d'appoint »**, n'intervient que de manière assez marginale irrégulières, au gré des occasions rencontrées ou en dernier recours. L'approvisionnement provient essentiellement d'autres sources.

Toutes ces pratiques n'ont pas le même degré d'efficacité alimentaire et leurs fonctions sociales sont différentes.

Chacune d'elle correspond à des motivations et à des situations différentes des glaneurs : le fait qu'un glaneur privilégie l'une ou l'autre de ces pratiques s'explique pour partie par des facteurs objectivables (ressources financières, reste à vivre, le budget disponible pour l'alimentation)... mais aussi par le temps dont il dispose, ses aptitudes et ses compétences. Et elle comporte la plupart du temps une part d'arbitrage individuel, en fonction des avantages ou inconvénients ressentis (ratio coût/ bénéfice) du glanage par rapport à ceux des alternatives disponibles le cas échéant.

Sous réserve d'être pratiqué dans certaines conditions, et à certains moments de la trajectoire des glaneurs, le glanage peut avoir une réelle efficacité du point de vue alimentaire

Le **glanage de substitution** ou le **glanage de complément** peuvent remplir ces conditions d'efficacité :

- Pour se **substituer** aux autres formes d'approvisionnement de façon satisfaisante, le glanage doit être réalisé régulièrement et requiert un temps important (autour de 2 heures, hors temps de trajet, entre 3 à 4 fois par semaine ou tous les jours, pour les personnes dont on a étudié les pratiques). Il nécessite aussi une aptitude physique et psychologique autorisant une pratique régulière et organisée¹.
- Lorsqu'il intervient en **complément** de l'achat et /ou d'un recours régulier à l'aide alimentaire, il requiert les mêmes aptitudes et disponibilité, même si le temps consacré est un peu moins important.

¹ Ces éléments ont été étudiés dans l'étude 2008

Dans ces conditions- et seulement dans ce cas- il **permet de se nourrir et plutôt « bien »**, i.e. de manger à sa faim, de manière plus proche de ses goûts et aspirations que si l'on ne consommait que ce qu'on peut s'acheter.

Il permet d'enrichir une alimentation contrainte et limitée, et de retrouver une forme de choix, l'accès à une ressource aléatoire mais généralement abondante et /ou (selon les lieux de glanage) aux marques valorisées dont la précarité avait limité ou rendu impossible la consommation.

Il est particulièrement profitable pour ceux qui, de plus, possèdent compétences culinaires et équipement adéquat.

Bien que sélectives et contraignantes, ces formes de glanage sont pratiquées par des personnes de profils très différents, pour qui le glanage remplit d'autres fonctions **plus immatérielles** :

- Pour des **jeunes**, insérés socialement mais traversant une période de difficulté économique, il autorise le sentiment d'un « mieux consommer » (au double sens de meilleure alimentation que si il devaient l'acheter et de résistance à l'hyperconsommation)
- Pour les **personnes en situation d'exclusion** par rapport au marché de l'emploi, il permet de se sentir actif et autonome « au moins » dans le champ de l'alimentaire, confortant leur motivation à se nourrir et à prendre soin d'eux-mêmes.
- Pour les **plus âgés** qui supportent un fort sentiment d'échec et d'inutilité sociale, il agit de plus comme une conservation de leur droit à l'existence : se nourrir sans dépenser, c'est s'autoriser à vivre, sans coûter.
- Les **mères de famille** qui y recourent, y trouvent la satisfaction de remplir elles-mêmes leur rôle nourricier. Il a permis à certaines d'attendre l'obtention d'aides. En complément de l'aide alimentaire, il fournit une économie qui permet d'accéder à une consommation pouvant aller au-delà du strictement nécessaire, socialement valorisée et qualifiante.

Pour ceux qui parviennent à le réaliser de façon efficace, le glanage est (un peu) moins stigmatisant, son vécu moins honteux. Il peut alors être facteur de lien social.

On observe sur certains lieux de glanage des relations de convivialité et d'échanges entre glaneurs, qui se développent au sein de groupes constitués par affinité.

Ces relations sont strictement limitées : elles ne s'étendent pas au-delà du lieu et du temps de glanage.

Mais elles facilitent le glanage en l'entourant d'une convivialité et, dans certains cas, grâce à une forme de mutualisation de la collecte ou à des échanges de produits.

Pour les plus fragilisés et honteux, la simple possibilité d'entrer en relation avec d'autres est en soi importante. Le fait qu'ils glanent loin de leur lieu de vie, sans que leur entourage en soit informé le cas échéant, autorise ces relations.

Pour des personnes vivant à la rue, le glanage peut être une occasion, souvent unique, de « socialisation choisie » autour du moment de l'alimentation.

A d'autres, il permet de retrouver un sentiment d'utilité sociale, dans le partage des produits ou l'échange d'informations autour de l'alimentation et de l'approvisionnement (informations sur les sites de glanage mais aussi sur les différents dispositifs d'aide alimentaire et leurs avantages respectifs).

Et globalement la mixité sociale autour du glanage est favorable à l'estime de soi.

À l'inverse, le glanage pratiqué de manière irrégulière et non organisée est inefficace et son caractère contraignant et stigmatisant est ressenti d'autant plus.

Lorsqu'il est pratiqué de façon épisodique, ou insuffisamment, selon les opportunités ou en dernier recours et qu'il ne constitue qu'un **appoint** aux autres formes d'approvisionnement (aide alimentaire, achat), son apport à l'alimentation est faible et aléatoire.

Sa pratique est alors peu efficace du point de vue alimentaire (elle ne permet ni de se nourrir, ni d'améliorer vraiment l'alimentation). Elle est vécue comme peu rentable, au regard de sa difficulté, et la stigmatisation, le cas échéant est plus fortement ressentie.

Cette pratique « d'appoint » insatisfaisante se rencontre chez ceux qui n'ont pas suffisamment de disponibilité matérielle, physique, psychologique, pour s'y livrer autrement qu'à l'occasion :

- Des **jeunes de la rue** pour lesquels l'alimentation n'est pas une préoccupation et dont le mode de vie est incompatible avec une pratique organisée et régulière.
- Des **personnes de 30-40 ans** travaillant de façon intermittente qui mobilisent leur énergie à résister à la disqualification sociale, priorité qui ne leur laisse plus assez de disponibilité. Le glanage dans ces conditions reste envisagé comme humiliant, coûteux en termes d'estime de soi.
- Des personnes **affaiblies** par l'âge ou la maladie.

Les conditions et contraintes d'un glanage efficace (disponibilité, motivation et compétences) sont donc bien des facteurs de sélection : elles limitent de fait le nombre de personnes aptes à s'investir dans cette pratique.

Les ressources physiques et psychologiques à mettre en œuvre sont déterminantes, même dans des conditions « normales » de glanage.

Tout durcissement de ces conditions est fortement pénalisant pour les personnes vulnérables.

LES CYCLES DU GLANAGE , S'Y INSTALLER DURABLEMENT OU EN SORTIR

L'efficacité du glanage, tant au plan alimentaire qu'en termes de lien social, est soumise à un cycle et ne peut être envisagée que de façon temporaire.

- Au début, la découverte d'une certaine diversité et abondance des produits engendre souvent, chez des personnes longtemps contraintes à limiter leurs achats quantitativement et qualitativement, une forme de « surconsommation » : on tend à récupérer le maximum pour ne pas gaspiller et à consommer de façon non sélective pour profiter des opportunités.
- Rationaliser sa collecte et son alimentation suppose donc un « apprentissage ». La régularité, les relations avec les autres glaneurs, l'échange d'informations facilitent ce processus. C'est à ce stade qu'on peut parler d'efficacité alimentaire. La satisfaction éprouvée à pouvoir se nourrir convenablement par ses propres moyens, la nécessaire réorganisation de sa vie imposée par la pratique régulière du glanage et les relations nouées aident à dépasser ses propres résistances et la stigmatisation sociale.

- Mais le glanage reste toujours une source d'approvisionnement aléatoire, soumise à fluctuation, non-maîtrisable ; une pratique peu compatible avec une vie sociale, usante dans la durée et dans un contexte où les conditions de glanage sont perçues comme de plus en plus dures. Les relations mises en place sur les sites ne résistent pas toujours aux aléas du contexte et de leur évolution (fermetures de sites, nouvelles populations, déceptions).
A la satisfaction de pouvoir s'en sortir par ses propres moyens se substitue, à terme, l'évidence de la non résolution de ses problèmes.

Si le glanage permet dans un premier temps une certaine autonomie et alimente l'espoir de « s'en sortir » par ses propres moyens, **à l'inverse s'installer durablement dans le glanage, c'est, à terme, renoncer** à une vie meilleure et s'installer dans une précarité plus « soutenable » grâce aux apports du glanage.

Pour ces personnes dans cette situation, l'évolution à venir des conditions de glanage seront déterminantes. Et ces conditions sont fortement liées à celle de la tolérance sociale et du regard qui sera porté sur la récupération et son intérêt dans la lutte contre le gaspillage.

Pour ceux qui ressentent la nécessité d'en sortir ou de limiter le glanage, se pose la question de l'alternative et notamment du recours à l'aide alimentaire.

Dans le meilleur des cas, des glaneurs pratiquant un glanage de substitution vont le remplacer par des activités rémunératrices leur permettant de se réinsérer et d'acheter leur nourriture. Avec le risque de se retrouver fortement confronté à la nécessité de la restriction dans les lieux d'achats, que le glanage leur avait permis de minorer.

Pour les autres, il leur faudra reconsidérer la question de l'autonomie, pour recourir ou intensifier leur recours à l'aide alimentaire.

Rappelons que les rapports entre glanage et aide alimentaire sont complexes :

- La plupart des glaneurs y ont (eu) recours à un moment ou à un autre. D'autres tentent de le faire sans toujours y parvenir.
- Parmi les non-requérants ou ceux qui limitent leur recours, certains font état de freins liés à leur image ou à une expérience négatives de l'aide et/ou de l'accueil. Mais les principaux obstacles qui conduisent à une mise à distance de l'aide alimentaire, indépendamment de ses qualités objectives, sont :
 - Pour certains, la **méconnaissance** de l'aide. Une mise à disposition plus proactive de documents d'information sur les aides aurait ici son utilité. Notons aussi qu'à l'inverse les relations entre glaneurs peuvent conduire certains à mieux connaître les différents dispositifs, les conditions d'accès, les populations qui en bénéficient et ouvrir ainsi la voie à un recours.
 - Pour d'autres, la **volonté de rester autonome**. La difficulté d'un recours à l'aide alimentaire pour limiter le glanage est accrue quand celui-ci est vécu comme facteur d'autonomie : l'aide par contraste est synonyme d'un « retour » à des situations de dépendance, de soumission à des règles de conditionnalité, de non choix de sa consommation ...

Pour aider les glaneurs, une réflexion s'impose sur les modalités d'accès à cette aide alimentaire ; une réflexion qui doit s'appliquer à intégrer l'analyse des fonctions remplies par le glanage.

Le glanage est révélateur de bien d'autres choses qu'un « échec » de l'aide alimentaire. Et même, dans certains cas, il peut en quelque sorte « préparer » à l'aide alimentaire : aider à la connaître, à s'y familiariser ; permettre de l'investir comme une solution complémentaire de modes d'approvisionnement plus autonomes, solution qui n'est dès lors pas synonyme d'entrée en dépendance. Le glanage peut autoriser à accepter l'aide alimentaire quand tout ce qui a été mis en œuvre pour demeurer autonome n'est plus possible, ou objectivement moins efficient. Quand quelque chose de l'ordre du **choix** en faveur de l'aide alimentaire est mis en place.